

**LA TRADUCTION ET LA LEXICOLOGIE CONTRASTIVE
ETUDE DE CAS : LES CONCEPTS DE LA CULTURE
INDIENNE DANS LA PRESSE FRANÇAISE (1985)**

Dissertation submitted to the Jawaharlal Nehru University
in partial fulfilment of the requirements
for the award of the Degree of
MASTER OF PHILOSOPHY

ANURADHA PURANDARE

**CENTRE OF FRENCH STUDIES
SCHOOL OF LANGUAGES
JAWAHARLAL NEHRU UNIVERSITY
NEW DELHI - 110067**

1990

LA TRADUCTION ET LA LEXICOLOGIE CONTRASTIVE -
ETUDE DE CAS : LES CONCEPTS DE LA CULTURE
INDIENNE DANS LA PRESSE FRANCAISE (1985)

A Dissertation
submitted in partial fulfilment
for the Degree of
MASTER OF PHILOSOPHY
JAWAHARLAL NEHRU UNIVERSITY
New Delhi

by

ANURADHA PURANDARE
under the supervision of
Dr.(Mrs.)Shantha RAMAKRISHNA

Centre of French Studies
School of Languages
Jawaharlal Nehru University
New Delhi - 110067

1990

This is to certify that the work of the M.Phil dissertation entitled "La traduction et la lexicologie contrastive - Etude de cas : Les concepts de la culture indienne dans la presse française (1985)" has been carried out in the Centre of French Studies, School of Languages, Jawaharlal Nehru University, New Delhi. The work is original and has not been submitted in part or full for any degree or diploma of any other University/Institution.

Anuradha Purandare

(ANURADHA PURANDARE)

Shantha Ramakrishna

CHAIRPERSON
CENTRE OF FRENCH STUDIES

DR.(MRS.) SHANTHA RAMAKRISHNA
SUPERVISOR

DEAN
SCHOOL OF LANGUAGES
JAWAHARLAL NEHRU UNIVERSITY
NEW DELHI - 110067

A tous mes amis en France qui
ont exprimé leur désir de
découvrir l'Inde.

R E M E R C I E M E N T S

Mes premiers remerciements vont à ma famille qui m'a toujours encouragée et qui était mon support moral tout au long de mes études.

Je dois toute ma reconnaissance à Dr. Shantha RAMAKRISHNA qui a dirigé ce travail avec une infinité de patience. Je la remercie ~~de~~ m'avoir initiée à la traduction et pour tous les conseils précieux qu'elle m'a donnés pour que cette dissertation voie le jour.

J'exprime ma gratitude aux "journalistes français" M. Laurent ZECCHINI, M. Jean-Pierre ALAUX, Mme Marie France ROUZE et Caroline PUEZ qui ont témoigné un intérêt vif envers ce travail. Sans leur aide précieuse je n'aurais pas pu conduire cette étude à son terme.

Les paroles me manquent pour remercier Mme Laurence BASTIT et Dr. C. KRISHNAMURTHY qui m'ont mise en mesure d'entreprendre cette étude.

Je suis reconnaissante à Surinder du Bureau d'Action Linguistique, Service Culturel de l'Ambassade de France, qui m'a aidée à compléter ma documentation.

Je ne peux pas oublier la contribution de Vinayak JOSHI, Christophe et mes amis à J.N.U., à achever cette dissertation.

"Merci M. GAUR ~~de~~ avoir si gentillemeⁿt accepté de dactylographier ma dissertation".

INTRODUCTION

Dans cette étude nous nous proposons d'analyser le rapport entre la traduction et la recherche d'équivalences des concepts de la culture indienne qu'un journaliste français s'efforce de communiquer, par l'intermédiaire des articles destinés à paraître dans la presse française. Nous défendrons les thèses suivantes: a) Tout journaliste qui écrit sur un pays étranger, en l'occurrence, les journalistes français qui écrivent sur l'Inde, passe nécessairement par une étape de traduction pour exprimer les concepts culturels susceptibles de rester hermétiques chez le lecteur, b) A cet égard, il suit une démarche de recherche d'équivalences semblable à celle suivie par un traducteur professionnel lorsqu'il bute sur des termes pour lesquels il n'existe pas d'équivalences toutes faites.

Nous savons bien que l'organisation linguistique et le découpage de la réalité diffèrent d'une langue à l'autre. Pour communiquer une réalité conceptuelle étrangère, il faut trouver dans sa langue les outils linguistiques nécessaires à reformuler la même réalité et le même concept. Le journaliste

ne fait pas exception à cette règle lors qu'il actualise en sa langue les termes et les notions propres à une culture étrangère. Par ailleurs, le journaliste crée un discours de vulgarisation utilisant de divers moyens linguistiques; ces expressions se prêtent à une étude contrastive fort intéressante.

Il nous semble impératif de définir, dès le premier abord, ce que nous entendons par le mot "concept" dans le cadre de cette étude, et ce, dans le but d'écartier toute ambiguïté qui puisse entourer l'emploi de ce terme. Le terme concept désigne l'ensemble de croyances, valeurs, idées, besoins et réalités d'une culture et de son peuple. En général on dit que les concepts peuvent exister dans l'esprit sans support verbal mais il n'en reste pas moins vrai qu'ils ne peuvent être formulés qu'à l'aide du langage. Dans le cadre de la presse écrite il s'agit, tout simplement, des faits culturels appartenant à un pays particulier.

Comme notre sujet traite de l'opération traduisante appliquée à la recherche d'équivalences, il nous semble également important de définir le mot "traduction" en soulignant sa signification dans le cadre de notre étude. Selon J.R. Ladmiral:

"La traduction au sens plus large désigne toute forme de "médiation interlinguistique", permettant de transmettre de l'information entre locuteurs de

langues différentes. La traduction fait passer un message d'une langue de départ ou "langue source" à une langue d'arrivée, "langue cible". La "traduction" désigne à la fois la pratique traduisante, l'activité du traducteur (sens dynamique), et le résultat de cette activité c'est-à-dire, le texte cible lui-même (sens statique). Le mot prend aussi parfois le sens métaphorique excessivement élargi, d'expression, représentation, interprétation..."¹

Pour Mel'čuk, "utiliser un langage, c'est traduire le sens dans les textes et les textes dans le sens"², le "sens" signifiant l'information à exprimer et "textes", les phénomènes acoustiques et graphiques que porte la dite information.

La traduction constitue la compréhension d'une idée signifiée par un terme et son expression dans une autre langue. Le problème se pose quand le traducteur ressent des lacunes dans la langue cible pour exprimer un concept issu d'une culture étrangère. Comme le constate Roman Jakobson, "l'équivalence dans la différence est le problème cardinal du langage"³. Faute d'équivalent exact dans un grand nombre de cas, le traducteur cherche à combler ces lacunes en se servant des moyens linguistiques disponibles et il essaye ainsi de surmonter cet obstacle à la traduction.

-
1. LADMIRAL J.R., Traduire: théorèmes pour la traduction, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1979, p.11.
 2. MEL'ČUK, Théories du langage, théorie de traduction, META vol.23, N°4, 1978.
 3. JACOBSON R., Essais de linguistique générale, Ed. de Minuit, Paris, 1963, p.80.

Par ailleurs, la terre devient de plus en plus facile à parcourir et cette ouverture vers d'autres pays et d'autres civilisations se manifeste également dans la presse. Depuis longtemps, l'Inde a suscité un intérêt dans le monde occidental dont la France fait partie. L'exotisme de ce pays a toujours attiré une foule de touristes, de journalistes et d'écrivains qui sont venus dévoiler un peu son mystère. L'Inde actuelle représente un mélange de la tradition et de la modernité. Le grouillement des pèlerins dans les temples, une grande majorité illétrée, la pauvreté, le système des castes et les "intouchables", le poids des traditions, et les rites, présentent une image qui est, en quelque sorte contredite par l'image de la "révolution verte", l'ordinateur, la conquête de l'espace, les centrales nucléaires et la classe moyenne dynamique et occidentalisée. Dans ces conditions il semble tout à fait normal qu'une multiplicité des aspects de ce pays ne soit que partiellement saisie par un étranger, et seule une partie s'en manifeste dans la presse.

Dans notre étude l'analyse des problèmes de traduction se limite essentiellement à des faits de vocabulaire. Chaque concept est analysé en fonction de ses deux dimensions, à savoir, le contenu et l'expression. Le champ lexical, dans le présent cas, englobe tous les termes qui renvoient à la culture indienne et qui nécessitent une explication et explicitation au locuteur

natif français. Ce travail s'efforce entre autres, de discuter le rapport entre les termes de départ et les formes françaises utilisées pour exprimer les idées évoquées par ces termes et devient donc une étude lexicologique contrastive ou "une étude (contrastive) scientifique des ensembles formés par des mots en situation"¹. La lexicologie vise à comprendre les structures formées par le lexique d'une langue et à étudier les conditions dans lesquelles elles se forment. Ici, nous discutons des concepts culturels indiens du point de vue de leur actualisation en français telle qu'elle est dans les articles de la presse française.

De toutes les formes d'expression écrite (romans, nouvelles, brochures touristiques, livres spécialisés, les journaux...), nous avons préféré de fonder cette étude sur la presse écrite en raison de sa fonction essentielle, c'est-à-dire, la communication. La presse écrite évoque des faits culturels d'ordre général avec une plus grande liberté d'expression, les formes littéraires étant marquées par un souci évident d'esthétique et de rigueur.

Le lexique traité dans cette étude provient des articles extraits de la presse française surtout ceux qui sont parus

1. REY Alain, La Lexicologie, Editions Klincksieck, Paris, 1970, p.4.

pendant l'année 1985, les discussions s'articulant autour des exemples qui en relèvent. Le choix de l'année 1985 réside dans le fait que cette année était désignée "L'Année de l'Inde" en France, et marquée par une ouverture culturelle sans précédent vers ce pays. En plus, une plus grande partie de la presse écrite était consacrée à l'Inde et la quasi-totalité des domaines de la vie en Inde a fait objet d'une variété d'articles. Si dans certains cas des exemples tirés des articles plus récents se trouvent incorporés, c'est uniquement parce qu'ils renforcent la caractéristique discutée. Nous avons également inclus dans le deuxième chapitre quelques articles de l'année 1990 portant sur des bouleversements socio-réligieux en Inde comme ceux-ci présentent un cas intéressant pour effectuer une analyse lexicale synchronique.

Les sources des articles sont variées mais comprennent essentiellement les journaux et les revues à grande diffusion. Les articles sont tirés des quotidiens (Le Monde, Libération, Le Figaro, Le Matin), des hebdomadaires (Paris Match, le Figaro Magazine, le Nouvel Observateur, Vendredi Samedi Dimanche, l'Express, l'Événement du Jeudi, Le Point, Elle), quelques revues mensuelles (Le Monde diplomatique, GEO) et des numéros spéciaux (Nouvelles de l'Inde de l'Ambassade de l'Inde à Paris, Valeurs Actuelles).

Les concepts évoqués dans les textes que nous avons retenus correspondent à un vocabulaire dit "anglo-indien"¹ qui sera le point de repère de notre analyse. Ce vocabulaire, ayant un caractère "pan-indien" est compris par la masse parlante anglophone du pays. Son usage quotidien fait qu'il fait partie d'une littérature anglophone importante et également de la presse écrite anglophone en Inde. Nous nous efforçons de montrer comment ces termes, dont la signification est gravée dans l'esprit indien sont perçus et traduits par le journaliste afin de les passer dans un milieu français.

L'utilisation de l'anglais en Inde a engendré trois phénomènes linguistiques au niveau du lexique anglais, ce qui a résulté en "l'indianisation" de cette langue. Cette variation "indianisée" de l'anglais est marquée, tout d'abord, par un nombre considérable d'emprunts des langues indiennes en particulier le hindoustani ou le hindi, langue principale indienne. Ces mots, transcrits en caractères latins sont entrés isolément en anglais pendant les deux siècles du régime britannique en Inde. Quelques exemples des termes couramment employés par les anglophones en Inde et qui n'ont pas d'équivalents anglais sont "mantra": formule rituelle sacrée chantée en sanscrit (GEO Oct. 1985);

1. KACHRU Braj B., The Indianisation of English - The English Language in India, Oxford University Press, New Delhi, 1983, p./

"sannyasi": moine errant (PM 17/5/85); "ghee": beurre clarifié (GEO Oct. 1985); et "morcha": campagne d'agitation (PM 22/6/86). Il existe ensuite des expressions qui sont le résultat d'une hybridation de l'anglais et le hindi comme "lathi-charge": "dispersion d'une foule à coup de bâtons" (M. 18/10/86); "brahminhood"; "goondalism" etc. Le troisième phénomène est celui du transfert de sens où un mot ou une expression tout en appartenant à la langue anglaise subit un changement de signification dans le contexte indien. C'est le cas des expressions comme "dowry death" (crime de dot) et "marriage party" (procession de mariage en provenance de la maison de l'époux). De plus, la plupart de ces expressions n'ont aucune signification dans les autres pays anglophones. Deux bons exemples de cette catégorie d'expressions sont les "scheduled castes" et "scheduled tribes", qui font référence à des castes et des tribus autrefois défavorisées, auxquelles la constitution indienne accorde certains privilèges, sous forme de places réservées dans des institutions scolaires et de postes dans les services gouvernementaux. Très souvent le journaliste se bute à des termes de ce genre qui revêtent une forte épaisseur culturelle et une connotation particulière dans le contexte indien.

La méthodologie adoptée pour effectuer cette recherche est la suivante: les textes extraits de la presse présentant

une forte concentration lexicale au niveau culturel ont été pris comme textes-témoins qui constituent le corpus de ce travail. Pour rendre l'analyse fructueuse, nous avons procédé à un dépouillement des termes contenus dans ces textes et renvoyant à des réalités typiquement indiennes. Dans une étude lexicologique ces termes s'appellent "les mots-témoins", ils sont "le symbole matériel d'un fait important, un élément qui est à la fois expressif et tangible qui concrétise un fait de civilisation."¹ Les termes et les formules ainsi isolés ont été discutés selon le procédé de traduction observée dans chaque cas.

En même temps, une réflexion sur le style journalistique et une analyse contrastive d'un ensemble de concepts liés à un thème choisi a été effectuée afin de présenter les particularités d'un discours de vulgarisation. Pour vérifier nos thèses de départ et pour rendre notre recherche plus authentique, un questionnaire a été remis à quelques journalistes qui écrivent sur l'Inde et leurs points de vue se trouvent incorporés dans cette étude.

Nous l'avons pensé également important d'incorporer quelques extraits choisis de la presse française de l'année 1985

1. WAGNER R.L., Les Vocabulaires Français, Tome II, Didier, Paris, 1970, p.29.

avec une analyse commentée des concepts évoqués dans le texte. Ces textes offrent un échantillonnage de concepts à traduire, le commentaire s'organisant autour des problèmes d'ordre culturel.

La présente étude ne prétend aucunement "censurer" le langage utilisé par le journaliste ni critiquer son choix de vocabulaire et ses compétences. Nous voulons tout simplement discuter de l'obstacle culturel à la traduction et les moyens différents par lesquels les journalistes le surmontent afin de faire comprendre des notions vagues ou inconnues à l'homme commun, aspect qui renforce l'intérêt de notre travail. Les expressions rencontrées lors de la lecture des articles de presse figurent à la fin sous forme d'un glossaire. Ce lexique est fourni à titre d'information étant donné qu'il est impossible de ^{faire} porter la discussion sur la totalité des termes dégagés des articles consultés.

LISTE DE SOURCES DU CORPUS ET ABBREVIATIONS UTILISEES

Quotidiens

Le Monde	- M
Le Figaro	- F
Libération	- L
Le Matin	- Le Matin

Hebdomadaires

Vendredi Samedi Dimanche	- VSD
Le Nouvel Observateur	- NO
Le point	- P
L'Evénement du jeudi	- EDJ
L'Express	- E
Paris Match	- PM
Le Figaro Magazine	- FM

Mensuels

Le Monde Diplomatique	- MD
GEO	- GEO
Valeurs Actuelles	- VA

CHAPITRE I

LEXIQUE ET CULTURE

LEXIQUE ET CULTURE

Les obstacles à la traduction interculturelle sont principalement dus à une insuffisance lexicale d'une langue par rapport à une autre. Avant de définir le lien qui existe entre le lexique et la culture, il importe de définir ce que signifie, pour nous, le mot "culture".

"Le mot culture ou civilisation, pris dans son sens ethnographique le plus étendu, désigne ce tout complexe comprenant à la fois les sciences, les croyances, les arts, la morale, les lois, les coutumes et les autres facultés et habitudes acquises par l'homme dans l'état social."¹

La plupart des linguistes sont d'accord pour dire que la langue est "le miroir de la société" et qu'elle reflète la structure sociale dans toutes ses variations et ses particularités. Elle reste le lieu de conservation de toutes les expériences passées de la société et elle enregistre les changements qui s'y opèrent.

1. CASENEUVE Jean, "Dix grandes notions de la sociologie", Editions du Seuil, 1976, p.35.

Les rapports d'interaction entre "la langue", "la société" et "la culture" se traduisent essentiellement sur le plan lexical de la langue. Les faits de vocabulaire ou le lexique dont se servent des gens d'une communauté donnée, reflètent la culture de ses membres. D'une certaine façon, le lexique reste un inventaire ou un catalogue des choses importantes pour une société, un indice de son expérience et un témoignage de son histoire.

"En tant que somme des éléments lexicaux mémorisés dans la communauté linguistique, le lexique a nécessairement un aspect social, il exprime la vie, les structures sociales de cette communauté soumise comme elle, à une norme commune puisqu'il est un élément de sa vie et de sa survie."¹

Pour cette raison, le lexique d'une langue peut fournir une matière abondante à tous ceux qui s'intéressent à la société et à la culture de ses usagers. Grâce à son renouvellement constant, le lexique a un certain aspect dynamique et "chaque milieu se crée sa langue propre consistant dans une terminologie et une phraséologie traditionnelle."²

1. REY Alain, La Lexicologie, Editions Klincksieck, Paris 1970, p.45.

2. Ibid. p. 145

Il existe dans le monde des cultures qui sont profondément différentes, l'une de l'autre, cultures qui ont non seulement des visions différentes du monde mais qui sont, en fait, des mondes réels différents. Dans chaque culture se trouve un grand nombre de "choses" qui n'existent pas dans d'autres et donc ne s'y trouvent même pas nommées. Ce sont des "choses" qui appartiennent à une culture particulière, en l'occurrence, la culture indienne.

Par sa situation géographique, son système social et la pérennité de sa civilisation, l'Inde reste un pays où les trésors culturels, ethniques et linguistiques sont sauvegardés même de nos jours. Pour le monde occidental l'Inde est un pays où existent encore la splendeur des maharajahs, les états princiers, les grands palais etc. et la démocratie indienne tue en quelque sorte ce mythe. Pourtant, la fidélité aux traditions reste un trait essentiel de l'esprit indien. Au delà des clichés classiques de la vache sacrée, des temples hindous, du Taj Mahal et du Gange sacré, il y a une réalité indienne qui englobe un nombre infini de concepts qui ne sont pas évidents à un étranger. Vu ce décalage entre le monde occidental et le "monde" indien, la question se pose de savoir si ces deux mondes hétérogènes se comprennent ou peuvent se comprendre. Cette différence crée des obstacles à la traduction

chaque fois que le traducteur a affaire à une traduction interculturelle. La difficulté réside non seulement dans la recherche des termes équivalents mais dans la recherche des moyens pour faire comprendre certains concepts à un public qui a relativement peu de connaissances sur une culture étrangère.

"Toute langue souffre de lacunes dans son vocabulaire, seulement ces lacunes ne sont pas identiques, nous voulions dire qu'elles ne portent pas sur les mêmes concepts".¹ La langue française se trouve également insuffisante face à la culture indienne qui, d'une part, diffère considérablement de la sienne et d'autre part, contient plusieurs mondes culturels à l'intérieur. Dans chaque domaine de la vie en Inde, il existe des particularités qui engendrent un lexique propre à ce pays. Ces particularités relèvent de la structure politique et administrative, de la structure sociale et religieuse, de la vie quotidienne de la culture artistique et de la vie économique du pays.

La structure politique et administrative: Au sein de son cadre démocratique se trouvent, en Inde un bon nombre d'institutions politiques qui portent les noms indigènes (Lok Sabha, Vidhan Sabha, Panchayat...). En même temps, les traditions politiques à base religieuse donnent naissance à une multitude de groupements politiques à base religieuse et

1. SAUVAGEOT Aurelien, "Portrait du Vocabulaire français", Larousse, Paris, 1964, p.217.

de partis religieux (Shiv Sena, Rashtriya Swayamsevak Sangh, Bharatiya Janata Party...) et régionaux (Telugu Desam, Dravida Munnetra Kazagham). Même les divisions administratives en Inde (Taluk, Zila) ne correspondent pas à l'administration en France. Le régime colonial d'auparavant a engendré maintes façons de protester qui gardent toujours les noms indiens (hartaal, bandh, morcha). Etant donné l'importance du domaine politique dans la presse, le journaliste étranger se trouve souvent dans la situation où il doit rendre ces concepts dans sa propre langue.

La structure sociale et religieuse: L'Inde est un pays pluri-religieux et chaque religion a ses propres rites et rituelles. La plus grande partie de la population étant hindoue, les croyances religieuses du peuple se manifestent d'une manière différente et varient selon la région et les sectes, par rapport aux offrandes, aux divinités vénérées, aux fêtes religieuses et aux cérémonies de naissance, de mariage ou de mort. L'importance de la religion dans la vie quotidienne du peuple, se traduit également dans la société où prévaut un système de castes et de classes sociales. Les parentés familiales et la hiérarchie sociale issue du système des castes créent un lexique important d'éléments propres à la société indienne (brahmin, shoudra, "scheduled tribes" etc.) Même un seul mot "caste" est susceptible de déclencher toute une série d'expressions liées à la société indienne et tout à fait ambiguës à un étranger (lower caste,

high caste, upper caste, backward caste, caste proud...).

La vie quotidienne: La vie quotidienne en Inde est fortement marquée par la tradition. La façon de s'habiller (sari, dhoti, kurta...), les habitudes alimentaires (chapati, masala, pan...), les modes de transport (rickshaw, cycle rickshaw) avec d'autres activités quotidiennes contribuent à créer un lexique qui n'est peut-être pas partagé par d'autres civilisations du monde et certainement pas par le monde occidental.

Liés à la vie quotidienne se trouvent aussi des métiers qui sont connus et identifiés par leurs noms indiens comme "dhobhi", "coolie", "chowkidar", et "ayah". Ces métiers n'ont pas exactement les mêmes fonctions qu'ont par exemple le blanchisseur, le porteur, le gardien ou la nourrice en France bien que ce soient des traductions acceptables des métiers indiens cités en haut.

La Culture Artistique: L'Inde est un pays qui est reconnue pour ses traditions anciennes dans presque tous les domaines artistiques - la musique, la danse, le théâtre, la peinture etc. Le domaine de la musique seule témoigne une diversité de styles, d'instruments et d'expressions qui exigent une terminologie

précise traditionnelle (raga, tala, vina, sarangi, khayal, alap...). Le domaine artistique pose le plus grand nombre de problèmes de compréhension vu que les concepts sont souvent abstraits et pas du tout évidents pour un étranger ou même pour un non-initié dans le domaine.

La Vie Economique: Malgré un développement industriel croissant, l'économie de l'Inde est largement dominée par le secteur agricole qui conserve encore quelques traditions "archaïque" de culture. La "Révolution verte" et les réformes agraires ne reconnaissent plus l'ancien système foncier (zamindari system, bonded labour...) mais il en reste des traces dans certaines régions. L'évaluation numérique et quantitative est encore déterminée par la convention (bigha, lakh, crore...) et diffère des autres pays du monde.

Vu ces hiatus entre les deux cultures et la spécificité de la culture indienne, la pénétrabilité de la langue française dans la culture indienne pour exprimer ces concepts se remet en question et constitue le problème essentiel de notre recherche.

CHAPITRE II

DISCOURS JOURNALISTIQUE ET COMMUNICATION INTERCULTURELLE

DISCOURS JOURNALISTIQUE ET COMMUNICATION INTERCULTURELLE

Comme notre étude porte sur le domaine de la presse, elle nécessite impérativement une réflexion sur le style journalistique qui influence largement le langage utilisé par le journaliste et par conséquent son choix du vocabulaire. L'objectif principal de la presse, c'est "informer", autrement dit, "mettre au courant de quelque chose ou donner connaissance d'un fait".¹ La presse, c'est "une action et une fiction faite quotidiennement et elle est faite, d'à peu près tout ce que l'on peut trouver dans une société"², dont chaque page révèle l'action et l'interaction d'un groupe social. Pour ce faire, la presse assume un rôle traducteur car "les médias sont les moyens de traduire ou de transposer une sorte de connaissance sur un autre monde".³

-
1. MARTINET André (sous la direction de), Le Langage, Encyclopedie de la Pleiade, Gallimard, Paris, 1968, p.147.
 2. Mc LUHAN Marchale, Pour comprendre les médias, Mame/Seuil 1968, p.244.
 3. Ibid. p. 244

Mais dans ce contexte, la traduction c'est une sorte de "déchiffrement" ou d'explication des formes de connaissances et c'est à l'aide des mots que le journaliste reconstruit le monde qu'il décrit.

Dans cette optique, nous nous efforçons de discuter de l'article de presse en tant que "texte de vulgarisation"¹ et de la communication interculturelle qui s'établit par le moyen de la presse. Nous avançons également une étude sur un dossier de textes portant sur un thème choisi pour illustrer la traduction des concepts de la culture indienne dans le cadre journalistique.

Les articles de presse visent un public plus ou moins large, spécialisé ou non des sujets élaborés dans les articles. Le journaliste, de sa part, est nettement mieux informé sur son sujet que la plupart de ses lecteurs. Cette caractéristique, du savoir vis-à-vis du non savoir, donne à des articles extraits de la presse un caractère didactique. La relation qu'entretiennent le journaliste et le lecteur étant inégalitaire, il lui faut vulgariser l'information à transmettre. Il nous faut, à ce moment là faire une distinction entre les textes didactiques à but pédagogique et les textes dits de vulgarisation dont

1. BEACCO Jean-Claude et DAROT Mireille, Analyse du discours: Lecture et Expression, Hachette, Paris, 1984, p.75.

les extraits de médias font partie. Les textes à visée pédagogique se présentent comme détenteurs de connaissances et ils ont pour rôle de les transmettre à un auditoire dépourvu de celles-ci à des degrés variables. Le texte d'article de presse en tant que texte de vulgarisation peut présenter les mêmes caractéristiques mais la finalité de cette transmission est différente. Tout d'abord, les textes de vulgarisation ne sont soumis à aucune condition de production d'ordre institutionnel mais ils sont forgés dans le cadre de pratiques journalistiques dans des conditions de production socio-culturelles c'est-à-dire dans la diffusion. En plus, les lecteurs de journaux et de revues ne cherchent pas normalement, à leur tour, de devenir producteurs de savoir et ils "demeurent donc en position de récepteurs".¹

TH-3606



La presse vise un public constitué d'un ensemble d'adultes rompus à la lecture, sympathisants et avides d'information. C'est un public intellectuellement actif mais uniquement dans un état potentiel. Sa motivation à la lecture n'étant pas une donnée préexistante, chaque texte a pour fonction de la susciter et de la renouveler.

DISS

P,122;795&bY,744;1
122No

1. BEACCO Jean-Claude et DAROT Mireille, Analyse de discours: Lecture et Expression, Hachette, Paris, 1984, p.75.

Quand le journaliste a affaire à la communication interculturelle, il lui faut souvent présenter et décrire des faits culturels inconnus à son public. Son habileté se base essentiellement sur son choix de mots et de tournures pour exposer de différents phénomènes, d'événements et des sujets à ses lecteurs et le vocabulaire dont il se sert reflète une image du monde et une optique de la réalité. Dans un cadre interculturel, le journaliste a recours à un certain nombre d'outils, à savoir, les variations typographiques pour les termes cités dans la langue d'origine, la disponibilité de guillemets et la possibilité de faire des renvois en bas, le dernier lui donnant la possibilité de situer le texte dans le contexte étranger. Par exemple, dans l'article "La guerre des Castes s'étend en Inde" (M 12/10/90) la note en bas suivante,

"(i) Le système de castes comprend quatre varnas principales, la plus haute est celle des brahmanes (prêtres et professeurs), puis celle des kshatriyas (guerriers et propriétaires), celle des vaishyas (commerçants et travailleurs de la terre) enfin les shudras (les serviteurs des trois premières castes aujourd'hui divisés en plusieurs milliers de sous castes professionnelles)", met l'article en situation dès que le système des castes est évoqué pour la première fois dans l'article. En même temps, la communication dépend nécessairement de la compréhension du journaliste des faits culturels et

c'est une des raisons pour la multiplicité de traductions ayant un degré variable de précision. Par exemple, pour le mot "devdasi", on trouve les traductions suivantes: "prostituée du temple" (Le Matin 6/6/85), "prostituée sacrée" (Atlas 10-16/2/86), "courtisane" (Expansion 6/12/84) et "esclave des dieux" (PM 17/5/85), la dernière solution étant une traduction littérale du mot d'origine. Cet exemple confirme aussi le fait que "les références journalistiques à des éléments de civilisation ou à des éléments n'ayant pas d'équivalents exacts en français obligent parfois les réécritures qui démarquent de la stricte littéralité".¹

En même temps la présentation de certains concepts dépend aussi du journaliste qui choisit les expressions en fonction de la quantité de l'information qu'il veut partager avec son lecteur. Par exemple:

- Kali, la déesse de la mort (L 22/10/87)
- Kali, la déesse noire de la mort aux quatre bras et aux trois yeux fixés sur le passé, le présent et le futur (NO 17-23/5/85),

sont deux explications, avec un degré d'information partagée différent, choisies selon leur pertinence au contexte, la première

1. DAHAN L., L'Amérique aujourd'hui à travers sa presse, Collections Bilingue, Presses Pocket 1986, p.6.

faisant partie d'un fait divers (la fête de la mort tachée de sang hindou) et la seconde d'un article d'ordre culturel (Inde: l'Empire du too much).

Le souci de trouver des équivalents convenables au contexte fait que le journaliste aboutit parfois à des approximations là où il est obligé d'employer un terme général pour décrire un concept. L'emploi de l'expression "le taxi" en bas d'une image d'un rickshaw, (E 16-22/2/85), "la chemise traditionnelle" pour "kurta" (E 11/1/85) et la "grève générale" (M 14/5/85) pour "bandh" sont des traductions approximatives. De même quand le mot "mañgalsutra" est traduit par "collier de mariage" (M 4/5/85) le terme français ne recouvre pas tous les éléments de signification du terme indien. Non seulement sa connotation de bon augure de sacré, et de sa signification chez la femme hindoue sont perdues, mais sa couleur noire ne se trouve pas non plus évoquée dans la traduction. L'existence de lacunes dans la communication interculturelle semble inévitable. Bien que ces lacunes ne soient pas perçues par un étranger et l'article passe sans gêne dans le milieu français, un indien reconnaît tout de suite une "faute" de la part du rédacteur. Ces "fautes" sont dues quelquefois à une compréhension partielle ou vague

de l'idée de départ, par exemple, "basses castes" pour traduire "backward classes" (M 22:09/90) sinon à une perception fautive du concept qui fait que certaines traductions et explications sont jugées inexactes par un natif indien. Quelques exemples sont ceux de "thé à la coriandre" pour traduire "masala tea" (GEO Oct. 1985), "la foule chargée avec des fouets" pour rendre l'idée de "lathi-charge" (M 31/10/90), "Varuna, la déesse de la mousson" (Expansion 16:L2/86) et "beedis, les mini cigarettes confectionnées dans des feuilles de bétel" (M -/9/85) qui dévient partiellement de leur signification réelle en Inde. Quel natif indien pourra supprimer son sourire quand il lit la phrase suivante: "Vêtu d'une probité jamais candide et un sari de coton blanc, le "Monsieur Propre" de la politique indienne vient de devenir le Premier Ministre, le plus puissant que L'Inde ait jamais connu" (P 7-13/1/85).

Analyse contrastive des concepts culturels dans le cadre journalistique.

Il n'y a aucun doute que le choix de termes pour exprimer les concepts culturels dépend largement du discours dont relève le texte. Le vocabulaire est choisi, en général, en fonction du public visé par l'article. Pour illustrer cette idée nous

proposons une étude comparée de trois types de textes portant sur le même sujet mais visant des publics différents. Les textes portent sur les problèmes socio-réligieux qui ont récemment surgi sur la scène indienne à savoir la commission Mandal et la crise d'Ayodhya. Ces textes ont été choisis d'abord en fonction de la langue utilisée et en suite en fonction du public qu'ils visent. Des deux textes en langue anglaise, le premier est tiré de "India Today", revue bimensuelle indienne à grande diffusion tandis que l'autre provient de "Time" qui a une lecture internationale. Du côté français un ensemble de textes tirés du "Monde", "Liberation" et "Le Monde Diplomatique" font objet de cette analyse contrastive. Le dépouillement de ces textes a fourni les expressions suivantes qui figurent sous forme d'un tableau. Bienque la plupart de ces termes se trouvent dans les trois catégories d'articles, il y en a certains qui ne figurent que dans deux catégories, ce qui semble tout à fait naturel, vu la subjectivité de chaque journaliste.

Liste d'Articles consultées (Voir Annexe)

1. BJP on the warpath (Prabhu CHAWLA et Pankaj PACHAURI),
India Today, 15 Oct. 1990.
2. Unity or chaos (Edward W. DESMOND), Time, 12 Nov. 1990.
3. PRESSE FRANCAISE
 - i) La guerre des castes est déclarée (Romain FRANKLIN)
Libération, 10/10/90.
 - ii) L'Inde en proie à ses vieux démons (Romain FRANKLIN)
Libération, 19/10/90.
 - iii) La bataille de la ville sainte (Hubert POURADIER),
Libération 23/10/90.
 - iv) La vague hindoue se heurte à Ayodhya (J.-P. GENE)
Libération 31/10/90.
 - v) L'entrée en scène massive des laissés-pour-compte en Inde
(Francine R. FRANKEL), Le Monde Diplomatique, Novembre, 1990.
 - vi) Le réveil des vieux démons (Laurent ZECCHINI), Le Monde
22/9/90.
 - vii) La "guerre des castes" s'étend en Inde (Laurent ZECCHINI,
Le Monde 12/10/90.
 - viii) La croisade d'Ayodhya menace la paix religieuse (Laurent
ZECCHINI, Le Monde 18/10/90.

- ix) Les intégristes hindouistes ont plongé le pays dans une grave crise politique (Laurent ZECCHINI, Le Monde 26/10/90.)
- x) Inde: Crise politique (d'Après AFP), Libération, 24/10/90.

India Today

Babri Masjid

Time

Babri Mosque

Presse Française

la Mosquée, Babri
Masjid (M 22/9/90)

la Mosquée de Babri
(MD nov. 90)

B.J.P.

Bharatiya
Janata party,
a principal
supporter of
the movement

Le Bharatiya Janata Party,
- hindouiste de droite
(M 22/10/90)

- formation hindouiste de
droite (M 18/10/90)

- parti intégriste hindou
(L 19/10/90)

- parti de droite prônant
la renaissance de la religion
hindoue (L 24/10/90)

- parti intégriste hindouiste
(M 26/10/90)

<u>India Today</u>	<u>Time</u>	<u>Presse Française</u>
		- parti fondamentaliste hindou (L 31/10)
		- mouvement nationaliste hindou (MD nov. 90)
Chief Minister		- Chef Ministre (M 1/11/90) - Ministre en chef (MD nov.90) - le Chief Minister de la province (L 31/10/90)
Congress I	Congress I(Party)	le parti du Congrès, le Congrès (M 22/9/90)
Hindutva		hindouité (MD nov.90)
"Jai Siya Ram"/ "Sri Ram Chandra ki jai"	Victory to Ram	Longue vie à Ram.(L 31/10/90)
Kar Sevak		les fous du dieu Rama (M 11/11/90) les militants de Rama (M 1/11/90) les pèlerins marcheurs (L 31/10/90)

<u>India Today</u>	<u>Time</u>	<u>Presse Française</u>
	Lok Sabha, the lower house	l'Assemblée Nationale (M 26/10/90) la chambre basse du parlement (L 31/10/90) Lok Sabah (Parlement) (MD nov.90)
	murti, or divine likeness	idole
OBCs	Other Backward Classes	Basses castes (M 26/10/90) classes socialement arriérées (M 22/9/90) autres castes arriérées (L 10/10/90) classes arriérées (MD Nov.90)
R.S.S.	Rashtriya Swayam Sevak Sangh, a brotherhood of Hindus whose goal is Hindu Rashtra	le Rashtriya Swayam-Sevak Sangh, Organisation militante dont les militants sont férus d'arts martiaux (L 19/10/90)

India Today

Time

Presse Française

Rajput

Rajput,

- une caste supérieure
de l'Inde (MD nov. 90)

- "guerriers"

Ram

deified Hindu
warrior king

Rama,

- le dieu hindou (L 19/10/90)

- le dieu-roi (L 30/10/90)

- le seigneur Rama (MD nov.90)

Ram-Janmabhoomi

Rama's
birthplace

lieux de naissance de Rama
(L 19/10/90)

Rath

Chariot

Char de foire (L 19/10/90)

Char imitant le véhicule
d'Arjuna, le héros du
Mahabharata (MD nov.90)

Mi char de carosse

mi-voiture (L 31/10/90)

Chariot (M 18/10/90)

Rath yatra

Chariot
procession

la marche du chariot
(M 18/10/90)

India Today

Time

Presse Française

Sadhus

holy men

marche de Rama (M 18/10/90)

marche de la charette

(L 23/10/90)

croisade d'Ayodhya (M 18/10/90)

sadhus, sages (M 18/10)

saddhus, saints hommes (L 31/1)

(Scheduled Castes) untouchables

intouchables (L 10/10/90)

les anciens intouchables

(MD nov.90)

les basses castes (MD nov.90)

les castes inférieures

(MD nov.90)

VHP

Vishwa Hindu
Parishad, a group
dedicated to the
renewal of Hindu
culture

Le Vishwa Hindu Parishad,

- organisation hindouiste

extrémiste (M 22/9/90)

- mouvement extrémiste

(MD nov. 90)

Le choix de ce thème pour effectuer une analyse contrastive du point de vue des concepts de la culture indienne est attribué, tout d'abord, à l'importance que la presse internationale a accordé à des événements en question et ensuite au fait que les articles de presse qui portent sur ce sujet évoquent plusieurs domaines culturels In Inde, à savoir, la politique, la société, la religion ainsi que la mythologie. En même temps, il s'agit d'un thème dans le cadre de laquelle certains journalistes que nous avons interrogés ont pu indiquer avec des exemples concrets, les problèmes de traduction qu'ils ont rencontrés lors de la rédaction des articles.

Le tableau que nous avons établi par le dépouillement des textes regroupe les concepts indispensables à la compréhension de tout article portant sur les bouleversements socio-politiques liés à la Commission Mandal et la campagne d'Ayodhya. Les exemples qui s'y trouvent, indiquent l'actualisation des concepts culturels dans la presse anglophone et française, qui établit la communication avec un milieu étranger. Les trois colonnes de notre tableau indiquent également la manière dont chaque article s'adapte au milieu visé. Dans le cadre du discours journalistique et de la communication interculturelle nous avons pu observer les caractéristiques suivantes:

- Le lecteur indien reconnaît les noms des partis et de groupements politiques de son pays ainsi que l'idéologie que

représente chaque parti. C'est pour cette raison que les journalistes étrangers, seuls, ressentent le besoin d'indiquer clairement le nom du parti et de le situer dans le contexte politique indien. Par exemple Congress I devient "Congress I (Party)" dans le "Time" et "le parti du Congrès" dans la presse française. De la même façon "Bharatiya Janata Party" exige une mise en situation dans les textes qui visent un public étranger (voir B.J.P. dans le tableau). Il en est de même pour les sigles qui, à cause d'être fréquemment utilisés, ont un usage quotidien en Inde. Par exemple OBC (Other Backward Classes) et MP (Member of Parliament) sont retenus souvent sous forme de sigles dans la presse anglophone en Inde mais doivent être explicités dans la presse étrangère.

- Certains termes hindis qui paraissent dans le texte de "India Today" sont évoqués sans traduction ou explication car toute traduction anglaise sera superfloue et inacceptable à l'esprit indien. Dans les cas de "Rath" et "Rath Yatra". Ces termes portent une connotation religieuse symbolique chez les hindous et une traduction semblera artificielle. Pour un milieu étranger, bien entendu, le journaliste est obligé de trouver un équivalent convenable.

Les éléments populaires liés à des légendes et la mythologie sont gravés dans l'esprit de la plus grande partie des Indiens

et donc, passent sans gêne dans un article de presse en Inde.

Par contre, le personnage de "Rama" qui n'a aucune signification dans le monde occidental exige une explication de type "deified"^{ed} hindu warrior king" (Time) et "le dieu-roi" (L 30/10/90).

- Le terme "Babri Masjid" se trouvent traduit par "Babri Mosque" dans le "Time". Dans la presse française nous avons trouvé deux versions différentes dont la première "la mosquée de Babri" (MD Nov. 1990) suggère que certains journalistes ignore la signification littérale du terme où "Babri" est l'adjectif de "Babur", le premier empereur Moghol à qui on attribue la construction de cette mosquée. La seconde expression "la mosquée, Babri Masjid" montre un élément redondant, sinon le souci du journaliste pour garder l'expression initiale. De la même façon l'expression "basses castes" pour dénoter "Other backward classes" peut être attribuée à la complexité de la société indienne et le problème de compréhension que peut poser le système de castes et de classes sociales.
- Nous ne pouvons pas non plus ignorer l'utilisation de mots comme "guerre" et "croisade" dans les titres des articles "la guerre des castes s'étend en Inde" (M 12/10/89) et "la croisade d'Ayodhya menace la paix religieuse" (M 18/10/90) qui semble, selon nous, un peu forte pour décrire les événements en question. Mais il n'en reste pas moins vrai que ces titres cherchent en même temps à attirer l'intérêt du lecteur et donc ont une valeur incontestable dans le cadre des pratiques journalistiques.

CHAPITRE III

PROCEDES DE TRADUCTION ET RECHERCHE D'EQUIVALENCE

PROCEDES DE TRADUCTION ET RECHERCHE D'EQUIVALENCE

Afin de passer la signification d'un concept donné à son public, le journaliste procède à une recherche d'équivalence. Bienque le fond lexical créé par d'autres journalistes reste une source utile de référence, d'autres documents portant sur le pays étranger ainsi que les consultations avec des experts dans le domaine fournissent également les informations importantes pour arriver à des traductions et des explications valables. En même temps, il faut avouer que les "traductions" des concepts culturels étranger dépendent largement de la perception de la réalité par le journaliste. Il y a légitimement plusieurs perceptions de la même réalité et des échelles d'évaluation différentes en fonction de ses connaissances et de ses intentions communicatives.

Dans ce chapitre nous allons examiner les moyens exacts par lesquels s'actualisent les tentatives de "traduction" ou de reformulation des termes de départ. Cette analyse nous permet

également de prendre conscience de différentes façons d'aborder le problème d'équivalences.

Les expressions relevées des articles sont analysées selon la classification suivante:

- i) Emprunt
- ii) Calque
- iii) Paraphrase
- iv) Adaptation
- v) Créativité Lexicale.

Avant d'aborder l'analyse des termes d'ordre général, il nous semble intéressant de faire un commentaire sur les équivalences géographiques observées dans les articles. Le terme "Arabian Sea" dont l'équivalent français est "La mer d'Oman" se trouve également traduit par "La Mer d'Arabie" (M 17/8/90). De la même manière "l'Himalaya" devient pluriel dans certains articles, c'est-à-dire "Les Himalayas" (E 5/7/85) et on se demande s'il s'agit ici d'un agrandissement du rêve ou tout simplement ~~d'un cas où~~ l'anglais utilise le pluriel.

Il ne faut pas non plus passer sous silence de nombreux équivalents qui se sont établis en ajoutant le qualificatif "indien" ou "d'Inde" à cause de leur spécificité à la culture indienne. Par exemple:

- haldi: safran des Indes (GEO Oct. 1985).
- marigold: Oeillet d'Inde (E 17-23/5/85)
- banian tree: figuier du Bengale (F 7/11/86)
- bhang: Chanvre indien (GEO Oct. 1985)

Ces concepts sont connus en France sous les expressions citées en haut et donc ces expressions font partie d'un fond lexical et s'emploient souvent pour évoquer ces concepts indiens.

i) EMPRUNT

L'emprunt est peut-être la plus simple de tous les procédés de traduction. Il s'agit ici de prendre le mot étranger tel qu'il est et de l'insérer dans le texte d'article. Ce phénomène résulte en l'importation d'un objet nouveau ou exotique et/ou le nom qu'il porte dans son pays d'origine.

"Les faits de vocabulaire reflètent les faits de civilisation. De même que les éléments de civilisation sont susceptibles de passer d'un peuple à un autre, les termes de civilisation s'empruntent d'une langue à une autre."¹

La presse écrite, aussi, se trouve marquée par ce phénomène où le journaliste se sert des mots étrangers pour exprimer un concept "intraduisible" dans sa langue. Peut-être

1. MEILLET A., cité dans A. REY, La Lexicologie, Editions Klincksieck, Paris 1970, p.166.

peut-on attribuer certains emprunts au fait qu'il doit traduire et décoder hâtivement, l'information d'une source étrangère, sans connaître la langue en question. Cependant, il reste vrai que les mots étrangers peuvent être insérés volontairement pour créer un effet stylistique. Sans aucun doute les mots étrangers ajoutent à l'article, une valeur de dépaysement et la couleur locale, effet voulu dans certains types d'articles de presse.

Comme toute autre langue, le français connaît des mots et des expressions qui, au cours des années, sont assimilés dans cette langue et connus, en général, des locuteurs natifs. Ces termes font objet des entrées, même dans les dictionnaires français, et sont en provenance de plusieurs civilisations, y compris la civilisation indienne. Certains entre eux sont venus directement dans la langue, ou, en tout cas par des voies non-identifiées mais il y en a d'autres qui sont entrés par le biais du portugais et de l'anglais. Ce sont, donc, les langues en contact qui sont responsables de l'assimilation des termes étrangers en français. Les mots comme "Cashmire", "Châle", "sari" doivent leur entrée au commerce tandis que d'autres comme "roupie", "paria", "cipaye" et "coolie", "kaki", "curry" ont le portugais et l'anglais comme intermédiaire.¹ Ces mots

1. GUIRAUD P., Les mots étrangers, Que sais-je?, Presses Universitaires de France, Paris 1971, p.57.

sont devenus une partie intégrante de la langue française et certains entre eux nécessitent aucune explication au lecteur français.

Ce flux de mots d'origine indienne ne recouvre guère tous les concepts évoqués dans les articles de presse qui débordent ce lexique restreint. La portée de la presse s'élargit sans cesse et de nouveaux domaines s'ouvrent, pour faire objet de la connaissance générale du public. De plus en plus, les articles portent sur des phénomènes nouveaux et des notions inconnues aux usagers de la langue. Il y a, en même temps, des réalités étrangères dont la signification ne correspond pas avec la même réalité dans une autre civilisation. Ceci donne une impression d'intraduisibilité du concept.

Afin de combler cette lacune créée à cause de l'absence d'équivalents formels ou exacts, tout traducteur, le journaliste dans notre cas, a recours à des emprunts directs de mots étrangers. Il essaye de son mieux, tout d'abord de trouver une traduction même approximative pour éviter d'utiliser trop de termes exotiques dans son article. En même temps, il ne veut pas non plus encourir le risque de tomber dans le piège d'une traduction littérale qui pourrait être peu cohérente et en partie trompeuse. Ainsi, il respecte aussi le vocabulaire courant du pays dont

il parle dans son article. Même si théoriquement l'emprunt aboutit à nier l'opération traductrice, il n'y a aucune raison pour laquelle le vocabulaire d'une langue ne puisse être utilisés dans une autre pour exprimer un fait culturel propre à une communauté particulière.

Les termes "empruntés" sont souvent faciles à repérer dans le texte de l'article grâce à leur présentation bien particulière. Généralement, ils sont signalés typographiquement soit en caractères italiques:

- "N'est-il pas le seul *thakur* (haute caste) à prendre la défense des basses castes? (M 22/09/90)

Soit en caractères gras:

Trente éléphants richement carpaçonnés portant des parasols cérémoniels et éventés par des chasse-mouches avancent à grands pas vers les **gopurams** (portes du temple). (Nouvelles de l'Inde Sept-Oct. 1985).

Sinon, ils se trouvent enfermés entre guillemets:

- Les "chief ministers" accouraient de leurs lointains états le saluer à l'aéroport de Delhi, les fleurs pleins les bras (FM 3/11/85)

Quelquefois ces termes se trouvent suivis d'une traduction littérale entre parenthèses ou entre guillemets:

- La kumbha (jarre à eau en terre cuite) mela (foire) attire des foules immenses venues de toutes les provinces, par famille et par villages entiers. (GEO Oct. 1985)

Pourtant, dans l'exemple cité en haut la mise en parenthèse ne semble guère faciliter la compréhension du concept évoqué, "kumbha mela" étant un terme composé en hindi. La mise en parenthèse aurait due intervenir tout de suite après l'expression entière avec l'explication du terme entier, comme par exemple, "grand pèlerinage hindou ayant traditionnellement lieu tous les douze ans". Par contre, dans l'exemple qui suit:

- Hors catégorie, les intouchables baptisés "Harijans" (Enfants de Dieu) par le mahatama sont eux même divisés en d'innombrables castes (L 10/10/90)

La traduction littérale du mot "Harijan" semble non seulement intéressante à fournir mais utile dans le contexte pour éclaircir la signification du mot étranger.

Dans le cas des concepts très particuliers et peu faciles à traduire littéralement, une définition explicative les suit pour élaborer l'idée en question:

- Dans le Rajasthan voici déjà que pointe la cuisine du Nord et ses grillades au "tandoor", un four en argile en forme d'un tonneau qui confère à tout ce qui y cuit une saveur inimitable. (F 19/3/86)

Une fois empruntés par une langue, les mots étrangers passent par une phase d'intégration, même si elle est provisoire, dans la langue d'accueil. Les mots empruntés sont intégrés au niveau phonique et graphique ainsi qu'au niveau morpho-syntaxique.

L'orthographe du mot est déterminée par son intégration phonique. L'ouverture de son système linguistique pose des problèmes de transcription en français. Les sons qui sont inconnus ou articulés d'une manière différente et inhabituelle ne laisse qu'un choix au français: il faut trouver des sons équivalents, les plus proches, qui correspondent à des sons indigènes et c'est pour cette raison que le même mot étranger peut manifester une multiplicité de formes graphiques.

L'orthographe de ce mot dépend d'une part de sa graphie dans d'autres langues qui se servent des caractères latins (l'anglais, par exemple) et d'autre part de la perception de ce mot par l'auteur. Donc, il y a trois orthographes possibles pour le même mot: "telugu", "telougou" ou "télégu". De même, "Punjab" ou "Pendjab" sont deux orthographes du même mot et ces deux formes sont également acceptables. Les langues très différentes du français comme les langues indiennes ne permettent qu'une transposition approximative des groupes phoniques entendus. Ainsi, /kari/ et /kyri/ sont des francisations également satisfaisantes pour le même mot qui est susceptible de recevoir

des orthographes variées (cari, curry, carry, cari...).¹ De la même façon "raja", "radjah", "rajah" et "radja" sont quatre orthographes différentes pour une prononciation unique /radʒa/ ¹. Dans cette série se trouvent aussi les mots Taj/Tadj, Harijan/Haridjan, Goujerat/Gujerat/Goudjerat/Gujurat, Siva/Shiva/Çiva. Les variantes graphiques existent également pour la notation des voyelles comme dans les mots "pundit/pandit," et "guru/gourou."

Les articles de presse sont témoins du fait que le journaliste se trouve tiraillé, d'un côté, par le désir d'emprunter l'orthographe déjà établie dans une autre langue, et d'autre côté, par la fidélité dont il doit faire preuve à l'égard du système phonétique français. Dans certains articles les orthographes anglaises sont retenues (telugu, guru, sadhu, urdu) tandis que dans d'autres le "u" anglais devient "ou" en français. Normalement, les noms propres gardent l'orthographe anglaise dans le contexte indien (Jaipur, Udaipur et non pas Jaipour, Udaipour). Le son /gi/ en français a une forme graphique "gui" mais cette règle ne se trouve pas respectée dans tous les cas rencontrés dans la presse. Par exemple "yogui" (GEO Oct. 1985), "sarangui" (GEO Oct. 1985) mais "jagir" (M 11/7/87). Pourtant dans la plupart des cas le "s" anglais

1. Exemples pris de DRESLO P., Néologie et Lexicologie - hommage à Louis GUILBERT, Collections Langues et Langages, Larousse Université, Paris 1979, p.93.

devient "ss" pour^{se} conformer à la prononciation française.
Ainsi, nous avons "samossa", "dossa" et "massala" (NO 17-23/5/85).

Pour ce qui est de l'insertion morphosyntaxique il faut attribuer à des mots étrangers empruntés une distinction de genre et de nombre. La plus grande partie des mots empruntés portent le genre masculin qui est la forme non marquée en français (le sari, le kurta, l'ashraminternational, le ghat etc.) La distinction existe uniquement quand le mot étranger évoque un mot français existant ou si la terminaison adoptée fait entrer l'unité dans une série de genre féminin (la roupie, la morcha). Evidemment, si le mot désigne spécifiquement un être animé de sexe féminin (la Devdasi) ou masculin (le sannyasi) ce problème n'existe plus. En ce qui concerne le nombre le français traduit l'opposition de nombre, en général, grâce à une distinction graphique, l'ajout de la flexion "s" dans tous les cas d'emprunts.

La plus grande partie des termes empruntés sont en provenance de l'hindi. Pourtant, il est tout à fait normal, aussi de trouver des termes appartenant à d'autres langues régionales dans des contextes bien particuliers. Par exemple dans un texte portant sur le Kerala, "Passions et controverses sur les grenouilles de Kerala" (M 11/8/85), les mots malyalâm "munja", terrible petit moucheron vert qui ronge le riz, et

"thavavala kalu", cuisse de grenouille, évoquent la région dont parle le journaliste.

De cette façon, des collocations anglaises ayant une signification particulières sont souvent retenues pour montrer l'expression sous laquelle certains phénomènes sont connus en Inde. Les exemples qui suivent, illustrent ce type d'emprunt.

- "Le cas de "bride burning" ou de "dowry death" comme les appelle la presse concernent principalement les classes moyennes et pauvres"(P 25/3/85).

et,

- "De même, le "joint family system" qui organise la solidarité familiale sous un même toit est parfaitement respectable. (P 25/3/85).

ii) CALQUE

Si l'emprunt est généralement, la constatation d'une lacune technique ou conceptuelle sur le plan lexical, le calque sert de camouflage de cette insuffisance et aboutit à la création d'un nouveau terme ou à la découverte d'une expression convenable à la situation. Il s'agit, dans ce cas, de "transposer le mot

étranger en le dirigeant en quelque sorte pour l'insérer dans le système sonore et morphologique du français".¹ Le calque se fait sur deux plans, tout d'abord, sur le plan d'orthographe, où un mot, qui a une forme graphique dans une autre langue, se trouve francisé, avant d'être assimilé en français comme les mots "kaki" (GEO Oct. 1985), "cipaye" (FM 2-8/11/85), "hindou" (PM 17/5/85) et "brahmane" (PM 17/5/85) qui correspondent à des mots anglais "khaki", "sepoy", "hindu" et "brahmin". Les mots ont subi une modification graphique avant d'être intégrés en français et c'est sous cette forme qu'ils sont reconnus pour les francophones.

Dans d'autres cas, le calque est issu d'une digestion entière du corps étranger par le français. Ce procédé est utilisé surtout pour les mots composés anglais où une traduction littérale du terme s'effectue sans en changer ni le sens, ni la désignation. La plupart des termes calqués en français, et relevés de la presse, sont le résultat d'une traduction des termes anglais. Ainsi "Congress -I (Indira)" devient "le Congrès Indira" (E 11/1/85), "Green Revolution" devient "la révolution verte" (M 16/10:86) et "Chief Minister" se traduit par "le Chef Ministre" (M 2/2/88) ou "Le Ministre en chef" (M 29/11/86), la dernière proposition faisant entrer ce terme dans la série de "ingénieur en chef" et "rédacteur en chef".

1. MARTINET André (sous la direction de), Le Langage, Encyclopédie de la Pléiade, Editions Gallimard, 1968, p.740.

Pourtant, il est également possible que certains termes français soient calqués sur les désignations qui proviennent d'une langue indienne. Un bon exemple est celui du "Temple d'Or" (PM 22/6/86) qui, n'étant pas calqué sur l'équivalent anglais "Golden Temple" (d'où on aurait eu "le Temple doré") est peut-être calqué sur son nom indien "Swarna Mandir".

Il faut en même temps avouer que le calque n'est pas toujours la meilleure solution au problème d'équivalence. Dans certains cas, la traduction littérale d'un terme n'éclaircit guère la signification du concept. Par exemple, les traductions "Nirankari" ; "Adorateur de la Sans Forme" (M 17/3/89), les jains digambaras: "vétus de ciel" (GEO Oct. 1985) et Panthic Committee: "Comité panthique" (M 14/3/88), n'ont aucune valeur sans une explication quelconque.

En même temps, il ne faut pas oublier non plus que les emplois fréquents par les médias des termes ainsi traduits font que les lecteurs s'habituent très vite à ces formules. En plus, si le contexte est suffisamment claire pour que l'expression soit comprise parfaitement, les traductions littérales peuvent être intéressantes à fournir. L'emploi des guillemets dans la langue écrite aide à marquer le fait, qu'à un moment donné, le mot n'est pas employé dans son usage normal. L'exemple qui suit illustre ce fait.

- "En 1981 l'enquête national sur l'incidence de "travail lié" conduit par la Gandhi Peace Foundation estimait à 2,6 millions, le nombre de travailleurs "liés" (MD Mai 1989)

Dans cette phrase, "le travail lié" est calqué sur le terme anglais "bonded labour". Il existe, en même temps, d'autres expressions pour exprimer cette idée, à savoir "le travail non-libre" (M 12/3/86), "Le travail forcé " (M 7/8/88), "le Servage absolu" (PM 17/5/85) qui font allusion à l'esclavage qui prévalait à la fin du 18^e siècle.

La stricte littéralité ne semble pas possible dans certains cas comme le mot "communal" en anglais qui fait partie d'un grand nombre de collocations dans le vocabulaire de la presse anglo-indienne (communal harmony, communal riots, communal tensions, communal violence...) Dans le contexte indien "communal" (ang.) réfère à des conflits entre les communautés religieuses. La traduction de ce mot par "communal" (fr.) aurait une fausse signification dans le contexte français où ce terme dénote "qui appartient à une commune" (Le Petit Robert). Pour éviter toute ambiguïté, d'autres solutions ont été trouvées par certains journalistes, à savoir, "inter-communautaire" (M 16/8/87), "entre les communautés (PM 17/5/85) et même un terme nouveau "communaliste" (M 18/10/90).

Dans le cadre du discours journalistique, la question se pose s'il est vraiment nécessaire d'aller chercher toutes les définitions référentielles de la langue d'une communauté donnée pour faire sortir ou traduire pleinement le sens d'un terme. Il est indéniable qu'une traduction littérale suffit largement dans certains cas, où un équivalent recherché semblera beaucoup plus artificiel et compliqué à un lecteur moyen.

iii) PARAPHRASE

Quand les concepts sont difficiles à comprendre et ne se prêtent pas à des traductions littérales, il n'y a rien d'inattendu que le journaliste exprime, au moyen d'une paraphrase, la signification du terme. Ainsi, il montre au lecteur un nombre suffisant d'entités qui font partie de sa dénotation.

La complexité de la société indienne, de ses traditions et de ses institutions, fait que ce pays représente pour le monde occidental, un mystère à découvrir. Les médias et surtout la presse écrite suscitent chez le public, le goût de la recherche de l'insolite. Sous cet éclairage, le journaliste assume la responsabilité de lui fournir explications, là où elles sont exigées et indispensables à la compréhension du texte.

D'abord on pensait que "traduire, c'était exprimer la contenance en litres d'un tonneau par sa contenance en gallons, c'était bien, croyait-on, la même quantité de réalité qui se trouvait livrée dans les deux cas".¹ La réflexion portée sur le domaine de la traduction pendant les deux derniers siècles a affirmé que le maintien d'une équivalence numérique n'est pas possible entre le terme initial et la version finale. Il se peut qu'une certaine langue exprime par un seul mot une notion particulière. Pourtant la traduction littérale de ce terme n'est pas satisfaisante pour ses locuteurs qui exigent une explication.

Le nombre de mots utilisés pour traduire un concept dépend, d'une part, de la nature de la langue et, d'autre part, de la situation culturelle des destinataires. Bien entendu, le langage varie selon le milieu visé.

"S'il s'agit d'un milieu cultivé (...), il sera possible d'avoir un texte plus condensé et des expressions plus rares ou même insolites. Par contre, s'il s'agit du grand public, non habitué à la lecture de textes d'une grande densité, les redondances seront indispensables pour éviter des malentendus et tel mot précis, mais un emploi peu courant devra être remplacé par une périphrase".²

-
1. MOUNIN Georges, Les problèmes théoriques de la traduction, Gallimard, Paris, 1963, p.42.
 2. MARGOT Jean-Claude, Traduire sans trahir, l'âge d'homme, Lausanne, Suisse, 1979, p.133.

Dans toute langue, chaque mot couvre une certaine aire de significations. La paraphrase se fait en prenant toutes les unités minimales de signification et en construisant une définition. Le journaliste, dans notre cas, choisit les unités pertinentes au contexte dépendant de la quantité d'information qu'il veut partager avec son public et l'importance du concept dans le texte de l'article. Il faut en même temps signaler que les paraphrases accompagnent, dans la plupart des cas, le mot étranger "exotique" et donc ils ont une valeur synonymique. Pour le terme "sati", une multiplicité de paraphrases sont possibles:

- "sati", s'immoler sur le bûcher où devrait brûler le corps de son défunt mari. (FM Oct. 1986)
 - "sati", se jeter dans les flammes sacrées du bûcher afin de se fondre avec l'âme du défunt (GEO Oct. 1985)
- Cette cérémonie durant laquelle une veuve s'immole sur le bûcher de son mari (L. 1/12/87)
- Sati, cérémonie consacrée à la déesse kali, dans laquelle une femme veuve s'immole sur le bûcher où a lieu la crémation du corps de son mari (L 1/12/87)
- ou tout simplement
- Sati, le suicide de la veuve (M 30/12/87).

Les paraphrases citées en haut disent, d'une certaine

manière, la même chose et se réfèrent à la même situation avec des structures syntaxiques différentes. Donc, même toutes ces paraphrases ont une certaine valeur synonymique même si elles ne sont pas synonymes dans le sens stricte du terme. De la même façon, "kharif, culture de la saison humide" et "kharif, la récolte d'été" montre une certaine complémentarité synonymique. Il faut distinguer aussi les deux types de paraphrases, la paraphrase définitoire et la paraphrase explicative. Par exemple la phrase "les dhobis, caste chargée de la blanchisserie" (GEO Oct. 1985) contient une paraphrase définitoire tandis que "le Diwali, la plus grande fête du calendrier hindou" (L 22/10/87) a plutôt une valeur explicative.

A cause de leur spécificité au contexte indien, certains concepts inconcevables à l'esprit français exigent une paraphrase. Ceci est le cas d'un concept comme "goshala" qui peut appropier les explications suivantes:

- "les maisons de retraite pour les vieilles vaches et les boeufs malades (PM 17/5/85); et
- "la maison de retraite des vaches du troisième âge" (E 19/7/85)

La deuxième paraphrase est une adaptation à la société française où existent des maisons de retraite pour les "gens" du troisième âge.

De tous les domaines analysés dans cette étude, le domaine d'habitudes alimentaires du peuple indien se prête le plus facilement à ce procédé de traduction. Dans ce cas la définition des divers plats indiens s'avère nécessaire à cause de leurs caractéristiques bien distinctes. Les définitions fournies portent tantôt sur l'apparence du plat, tantôt sur sa recette.

- "vadai", croquettes de lentilles (Le Matin 6/6/85)
- "samossa", beignets triangulaires (Le Matin 6/6/85)
- "chutneys", des condiments à base de légumes ou de divers fruits, à la fois sucrés et épicés et qui accompagne la plupart des plats principaux. (F 19/3/88)
- les "kachoris", galettes de blé fourrées de betterave, d'épinards ou de fromage blanc aux herbes (GEO Oct. 1985)
- les populaires "pooris", farine complète et eau frits à l'huile (F 19/3/88)

Souvent la perception d'un plat dépend de l'expérience personnelle du journaliste ou celle d'une autre personne qu'il connaît et donc le journaliste n'arrive pas à exposer sa signification dans toute sa variété. Pour la boisson "lassi", trois descriptions sont possibles, chaque version décrivant une variété de la boisson en question.

- lassi, un yaourt glacé battu au jus de mangue (E 6-12/9/85)
- le lassi, sorte de yaourt local additionné d'eau de rose (Elle 17/6/85)
- le lassi, du yaourt battu dans l'eau fraîche avec de la menthe (F 19/3/88)

La paraphrase dépend aussi de l'aspect de la signification que le journaliste souhaite exposer. Dans l'exemple suivant:

- le préparateur de "pân", cette chique de bétel qui fait cracher rouge. (E 6-12/9/85),

il met en relief un aspect qui correspond à l'idée de "chiquer" en France, c'est-à-dire, "mâcher un morceau de tabac", au lieu de son caractère digestif ou une description de ses ingrédients.

Les explications fournies sous forme d'une périphrase sont introduites dans le texte de l'article de différentes manières. Dans les exemples suivants:

- le tamboura, sorte de guitare à trois cordes faites d'un long manche et d'unealebasse recouverte de peau (NO 15-21/2/85);
- le "guru", c'est-à-dire l'homme qui a reçu le poids d'un certain enseignement (PM 17/5/85);

- les yoguis qui passent leur vie en méditation afin d'atteindre à la connaissance suprême qui est la sagesse infinie (GEO Oct. 1985);

les mots soulignés sont quelques outils qui servent à introduire dans le passage, des informations pour éclaircir le mot emprunté.

Lorsqu'un mot technique ou conceptuel apparaît plusieurs fois dans un article, il semble plus judicieux de l'expliquer dans un premier temps pourqu'il puisse être repris plutard par un autre terme plus court, d'où l'importance de la paraphrase dans les articles portant sur une culture étrangère.

iv) ADAPTATION

"L'adaptation désigne moins un procédé de traduction qu'elle n'en indique les limites".¹

Parmi les critiques adressées aux traductions en langue courante, il y a très souvent des reproches faits au traducteur d'aller trop loin dans une adaptation. Pour faire une adaptation,

1. LADMIRAL J.R., Traduire: théorèmes pour la traduction, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1979, p.20.

faute d'une "équivalence formelle"¹, le traducteur juge une ressemblance globale entre deux situations, dont chacune peut très bien n'exister que dans une seule culture. Ce procédé se trouve fréquemment utilisé par les journalistes pour montrer au lecteur qu'un concept correspondant existe dans sa culture bien qu'il y ait certaines différences dans la signification.

Ainsi, dans la phrase, "Après la mort de Sanjay, Rajiv, pilote chez l'Indian Airlines, l'Air-Inter local, entre dans la politique indienne, à côté de sa mère" (Le Matin 6/6/85), le lecteur français comprend tout de suite que l'"Indian Airlines" est l'homologue Indien de "Air-Inter" ou "la compagnie nationale intérieure indienne" (VSD 9/1/85). De la même façon, la traduction de la SAARC (l'Association sud-asiatique de Co-opération Régionale) par "le marché commun de l'Asie du Sud" (Valeurs Actuelles 10-16/2/86), bien qu'elle semble insatisfaisante pour certains, elle n'est pas entièrement fausse.

Cette transculturation de concepts peut provoquer des réactions opposées. D'une part, il est incontestable que les adaptations s'avèrent efficaces, économiques et souvent exactes et qu'elles effacent toute ambiguïté concernant le concept. D'autre part, certaines adaptations peuvent aller jusqu'au point de choquer les spécialistes du domaine qui les jugent comme

1. NIDA Eugène cité MARGOT J.-C., Traduire Sans trahir, l'âge d'homme, Lausanne, Suisse, 1979, p.10.

étant trop simplistes et un outil de facilité. Les traductions de "Bharatiya Janata Party" comme "parti hindouiste de droite" (P 7-13/1/85) voire "parti hindouiste d'extrême droite" (Le Matin 6/6/85) dans le contexte d'une culture où une distinction formelle entre la droite et la gauche, dans le domaine politique, n'existe pas, le "Shiv Sena" comme étant un "élément fasciste" de la politique indienne (M 23/7/88) et le R.S.S. comme "un mouvement paramilitaire intégriste" (E 11/7/85) sont discutables. Mais dans certains articles, les journalistes simplifient la traduction des éléments du Parlement Indien en évoquant leurs homologues français. De là, on a "le senat indien" (FM 27/10/86) pour "Rajya Sabha", "l'Assemblée Nationale de l'Inde" (M 26/11/86) pour "Lok Sabha", et les "sénateurs" (FM 27/10/86) et les "députés" (VSD 3/1/85) pour les membres de chaque chambre. Egalement le concept de "Minister of State" se traduit par "le Secrétaire d'Etat", une adaptation appropriée à notre avis. Les exemples d'adaptation que nous venons de citer semble peu choquant et l'adaptation devient donc une technique efficace pour surmonter le problème d'équivalence.

Evidemment, il reste au journaliste de trouver un bon équilibre quand il retient ces équivalences afin de ne pas choquer l'esprit "cultivé" et en même temps ^{de} ne pas trop simplifier les choses. Ce procédé nécessite sans aucun doute une connaissance solide des deux cultures en question pour éviter des maladroites.

Quelles que soient les réactions qu'elle suscite, l'adaptation reste "orienté vers "l'équivalence dynamique"¹ et un procédé "intelligent" de traduction;

"Point n'est besoin d'aller chercher si loin des obstacles à la traduction que seule une adaptation peut contourner."²

A cause de son caractère didactique, le style journalistique tend à supprimer en quelque sorte la distance culturelle quand la situation s'y prête au lieu d'obliger les lecteurs à faire un effort pour saisir le sens des faits qui leur sont étrangers.

L'analyse des expressions relevées de la presse française a montré une caractéristique intéressante. Les concepts évoqués ne se trouvent pas toujours adaptés à la culture française. Dans les exemples suivants, l'expression, "les goondas, la mafia local" (FM 16-22/2/85) réfère à la culture italienne, "les devdasis, sorte de courtisanes comparables à des geishas" (Expansion 6/12/84) fait allusion à un concept japonais, et "Doon School, l'Eton indien" (VA 10-16/2/86) évoque une

1. NIDA Eugène cité MARGOT J.-C., Traduire Sans trahir, l'âge d'homme, Lausanne, Suisse, 1979, p.10.

2. MARTINET A. (Sous la direction de), Le Langage, Encyclopédie de la Pléiade, Editions Gallimard 1968, p.749.

école en Angleterre. Le journaliste a préféré faire une allusion à des concepts qui ne sont pas français mais qui sont mieux connus par rapport à des concepts indiens correspondants.

Il est vrai que, parfois, les adaptations aboutissent à des approximations qui sont trop générales pour être appelées des "traductions" comme dans le cas de "chapati, le pain des Indiens" (GEO Oct. 1985), "Holi, le carnaval" (GEO Oct. 1985) et "Union territory" traduit par "province" (FM Oct. 1985). Mais, il n'en reste pas moins vrai que dans cette situation de communication, le but essentiel est atteint. "La communication est établie même si la traduction n'est pas juste ou exacte".¹

v) CREATIVITE LEXICALE

"Dans le monde moderne la plupart des nouvelles notions proviennent au public par le truchement de la presse et des livres".² La liberté d'expression qu'offre le discours journalistique rend la presse écrite féconde dans le domaine des

1. SELESKOVITCH D. et LEDERER M., Interpreter pour traduire, Didier Eruditions, Paris, 1986, p.9.

2. SAUVAGEOT A., Portrait du vocabulaire français, Larousse, Paris, 1969, p.221.

nouveautés lexicales qui sont créées tous les jours par les journalistes pour convenir à des situations nouvelles. La créativité lexicale est "la capacité de former de nouveaux énoncés qui expriment des pensées nouvelles".¹ Dans le cadre de la presse écrite, la créativité s'inspire non pas de considérations esthétiques mais plutôt du souci d'efficacité.

Quand un concept se réfère à quelque chose mais quand aucun signe linguistique n'y renvoie dans une langue particulière, il faut inventer un terme pour correspondre à cette image pour que le public puisse le reconnaître. A part les emprunts directs des langues étrangères et les expressions calquées qui sont eux aussi, des manifestations de la créativité lexicale, il existe également des néologismes créés par la composition et par la dérivation. Le néologisme sert à présenter une image révélatrice de la signification du concept et aide ainsi à établir la communication. Si le signe affecté à un concept existe déjà dans la langue, il s'agit d'un "néologisme de sens". Mais en même temps nous nous demandons s'il faut qualifier les traductions françaises suivantes, à savoir, "communal" (M 11/2/89) pour "communal(harmony)" et "colonie" (L 14/8/87) pour "colony" comme étant des néologismes de sens dans le contexte indien ou tout simplement de faux amis.

GUILBERT Louis, La créativité lexicale, Larousse, Paris, 1975.

Néanmoins, la création néologique exige un acte volontaire et réfléchi; c'est peut-être la raison pour laquelle le journaliste se méfie de trop utiliser ce procédé vu les problèmes de compréhension que ces termes nouveaux peuvent poser. Un exemple intéressant recueilli au cours de notre étude est celui de "cyclo-pousse" (GEO Oct. 1985) ou "vélo-pousse" (E 17-23/5/85) qui correspond à l'idée de "cycle rickshaw", moyen de transport courant dans les vieilles villes de l'Inde. Ce néologisme évoque chez le lecteur français l'image du "pousse-pousse" auquel ce concept ressemble énormément.

Une autre incarnation de la créativité dans la presse du point de vue de la culture indienne, c'est la composition. La composition se fait par la conjonction de deux constituants identifiables par le lecteur. Des trois formes de composition, c'est-à-dire, la forme conjointe, la forme disjointe et la forme demi-conjointe par le trait d'union, la troisième forme sert à rendre les concepts qui sont un mélange de deux idées identifiables par le lecteur. Dans ce cas, deux mots français sont juxtaposés pour dénoter ensemble l'idée de départ. Quelques exemples rencontrés dans la presse sont:

- Sadhou: moine-mendiant (E 5/7/85)
- Ganesha: Dieu-éléphant (E 28/7/85)
- Mahajan: épicier-usurier (Le Matin 6/6/85)

- Satyagraha: vérité-force (M 15/8/87)
- Ganga: fleuve-déesse. (GEO, Oct. 1985)

Dans tous ces exemples, la composition est du type nominal où deux noms sont juxtaposés pour en créer un mot nouveau.

Pour ce qui est de la dérivation, comme dans toutes les cultures, les noms propres des personnes ou d'endroits importants pour une civilisation sont souvent susceptibles à des dérivations. Nous avons, donc, "le bonnet gandhien" (VSD 9/1/85) et une "idée gandhienne"; les "Delhistes", où le suffixe -iste signifie "appartenance à"; les "rajneeshiens" (E 11-17/10/88) et le "rajneeshisme" (E 11-17/10/88); les acteurs "mahabharatarisés" (P 19/10/87) et "Bombay se calcuttarise" (M 30/5/85) où les noms propres ont fait objet des dérivations. Dans ces exemples les noms propres ont changé de fonction pour créer d'autres substantifs, adjectifs et verbes par l'ajout des affixes convenables.

Toutes les expressions entrent dans une terminologie typiquement indienne, créées uniquement pour convenir à un contexte indien. En même temps, elles n'ont aucune signification dans d'autres situations culturelles à cause de leur lien fort avec la culture indienne.

CHAPITRE IV

ANALYSE COMMENTEE DES TEXTES AUTHENTIQUES

ANALYSE COMMENTEE DES TEXTES AUTHENTIQUES

Pour terminer notre analyse des concepts de la culture indienne dans la presse française, nous proposons, dans ce chapitre, un ensemble d'extraits de la presse française de l'année 1985. Nous l'avons trouver intéressant d'incorporer ces textes, d'une part pour montrer la fréquence des concepts culturels dans les articles de presse et, d'autre part, pour nourrir l'analyse que nous avons entreprise dans les chapitres précédents. Ces textes, qui exposent les différents aspects culturels de l'Inde, ont été choisi, tout d'abord, en fonction du domaine qu'ils représentent et ensuite, en fonction de leur concentration lexicale en concepts culturels. Une liste de termes jugés typiquement indiens a été dressée pour correspondre à des notions et des réalités indiennes. Bienque dans un bon nombre de cas la traduction du terme en question est accompagnée de son nom d'origine, les deux expressions fonctionnant de manière synonymique, il en existe d'autres où il a fallu retrouver le nom

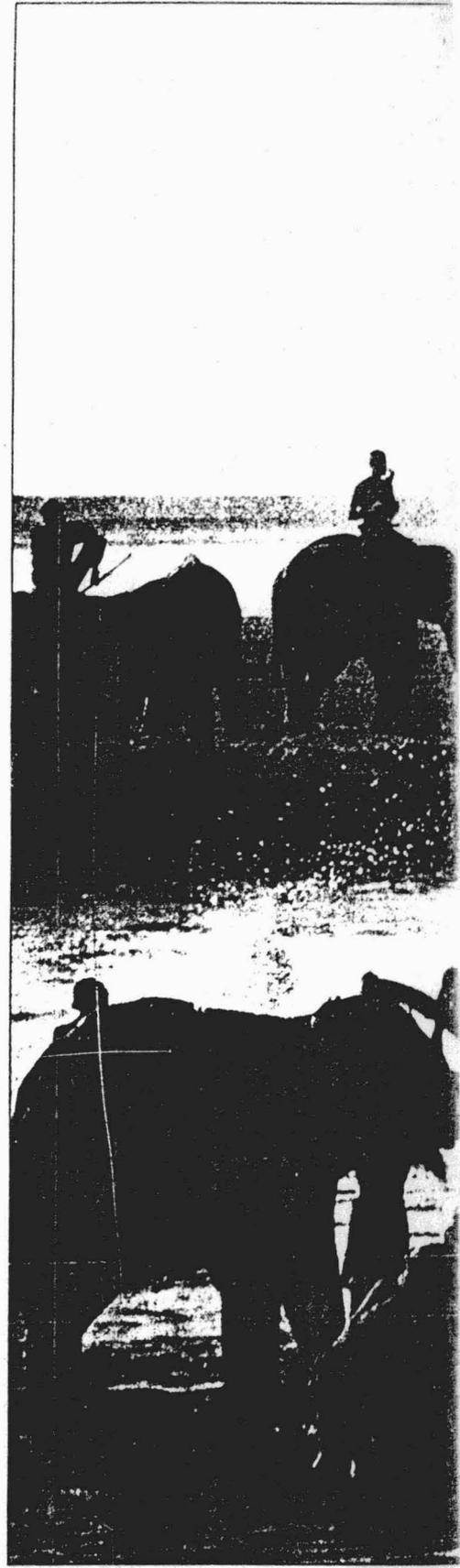
d'origine indienne évoqué par une expression française. Une réflexion sur le procédé de traduction sous forme d'un petit commentaire ou une justification pour le choix de l'expression du journaliste suit chaque terme relevé.

Découverte

Le fleuve- déesse descendu du ciel ^{*1}

Prenant sa source dans le cœur d'un glacier, le Gange suscite partout, sur les 2 700 kilomètres de son cours, les flammes de la foi. Des millions de pèlerins viennent de toute l'Inde pour l'adorer, s'y baigner et, si possible, mourir à ses côtés. Dans ses immenses plaines poussent les moissons de riz et de blé qui nourriront deux cents millions d'hommes. L'indianiste Pierre Amado nous révèle la valeur mystique universelle de ce fleuve offert par les dieux aux hommes

Jai Gangā Māiki. «Gloire à notre mère Gangā! Grâce soit rendue à Gangā notre mère!» ^{*2}
Il n'est pas de prière, du cap Comorin, la pointe sud de l'Inde, à l'Himalaya, ^{*3} du désert du Sind, à l'ouest, au Brahmapoutre, ^{*4} à l'est, qui ne contienne cette bénédiction. Et si le Gange, ^{*5} Gangā, fleuve de vie, est le fleuve sacré par excellence, l'eau lustrale qui dissout toutes les fautes et lave de toutes les souillures, c'est parce qu'il est le ciel descendu sur la terre. Ainsi, prendre un bain dans le Gange, c'est prendre un bain dans le ciel. Vous voulez vraiment comprendre ce que représente le Gange dans la vie de l'Inde? Alors survolez le pays au printemps. C'est la saison la plus sèche et la plus chaude. Il n'a pas plu depuis septembre et il ne pleuvra pas avant le retour de la mousson, en juin ou juillet. Vous verrez les terres desséchées, la latérite rose et stérile apparaissant sur de vastes espaces dénudés, les arbres pétrifiés par la chaleur. Pas un mouvement, pas âme qui vive dans la campagne brûlante et désolée. Vous verrez à quel point il est vrai que l'eau c'est la vie et vous comprendrez le respect, la vénération, l'amour que l'on porte au Gange, fleuve de vie, l'eau du ciel descendue sur terre, vers lequel se pressent, chaque année, des dizaines de millions de pèlerins, riches et pauvres, jeunes et vieux, malades, bien portants ou mourants. J'ai connu, il y a des années, deux pèlerins du Kerala, à l'extrême sud de la péninsule, qui se rendaient à pied jusqu'au



Gange, à plus de 2 000 kilomètres de chez eux, comme l'avaient fait leur père et le père de leur père. Et ce n'est pas d'aujourd'hui que le Gange jouit de cet incomparable prestige à travers tout le pays: c'est à près de 3 000 kilomètres de ses sources, à Mahabalipuram, au sud de Madras, qu'a été sculpté, il y a treize siècles, ce chef-d'œuvre de la sculpture indienne représentant la descente du Gange sur la terre. Aujourd'hui, dans chaque maison indienne, on conserve précieusement un peu d'eau du Gange, dans un flacon ou un petit pot de cuivre qu'un pèlerin, parent ou ami, a rapporté de son pèlerinage. Eau purificatrice dont on versera une gorgée dans la bouche de celui qui va ou qui vient de mourir.

Des eaux que l'on vénère bien au-delà de l'Inde

Et ce n'est pas seulement dans l'Inde, mais dans tous les pays de l'Asie du Sud-Est, fécondés par la civilisation indienne, que le Gange est, de longue date, vénéré. Plus d'une rivière ou d'un point d'eau portent son nom et l'on affirme même que Mékong est une déformation de Mâ Gangâ, «Gangâ, la mère». Plus loin encore, à Bali, toute eau utilisée pour les rites religieux s'appelle tout naturellement Gangâ. Qu'on ne s'y trompe pas, il s'agit d'une véritable vénération et non d'un lointain respect que l'on aurait envers un fleuve divinisé. Un maître d'école de Bénarès me racontait qu'ayant un jour demandé à ses élèves de lui citer les grands fleuves de l'Inde, aucun d'eux ne nomma le Gange. Gangâ, pour eux, n'était pas un fleuve, mais la mère toujours présente. Elle est là, proche, palpable, manifestation de la totalité invisible et sans forme. Il y a des dizaines et des dizaines de siècles, au bord du golfe du Bengale, vivaient quelques yoguis qui passaient leur vie en méditation afin d'atteindre à la connaissance suprême qui est sagesse infinie. Or, chaque fois qu'ils étaient près d'y parvenir, voilà que des démons sortant de l'océan venaient les distraire. L'un de ces ascètes avait acquis, grâce à ses mortifications, la faculté d'avalier n'importe quoi. Les autres ascètes le décidèrent donc à

Une petite poignée de cendres

Nehru, Premier ministre et organisateur de l'Inde indépendante, de 1947 à 1964, l'année de sa mort, était agnostique, ce qui ne l'empêcha pas de rédiger, en guise de testament, cet hymne lyrique au fleuve sacré.

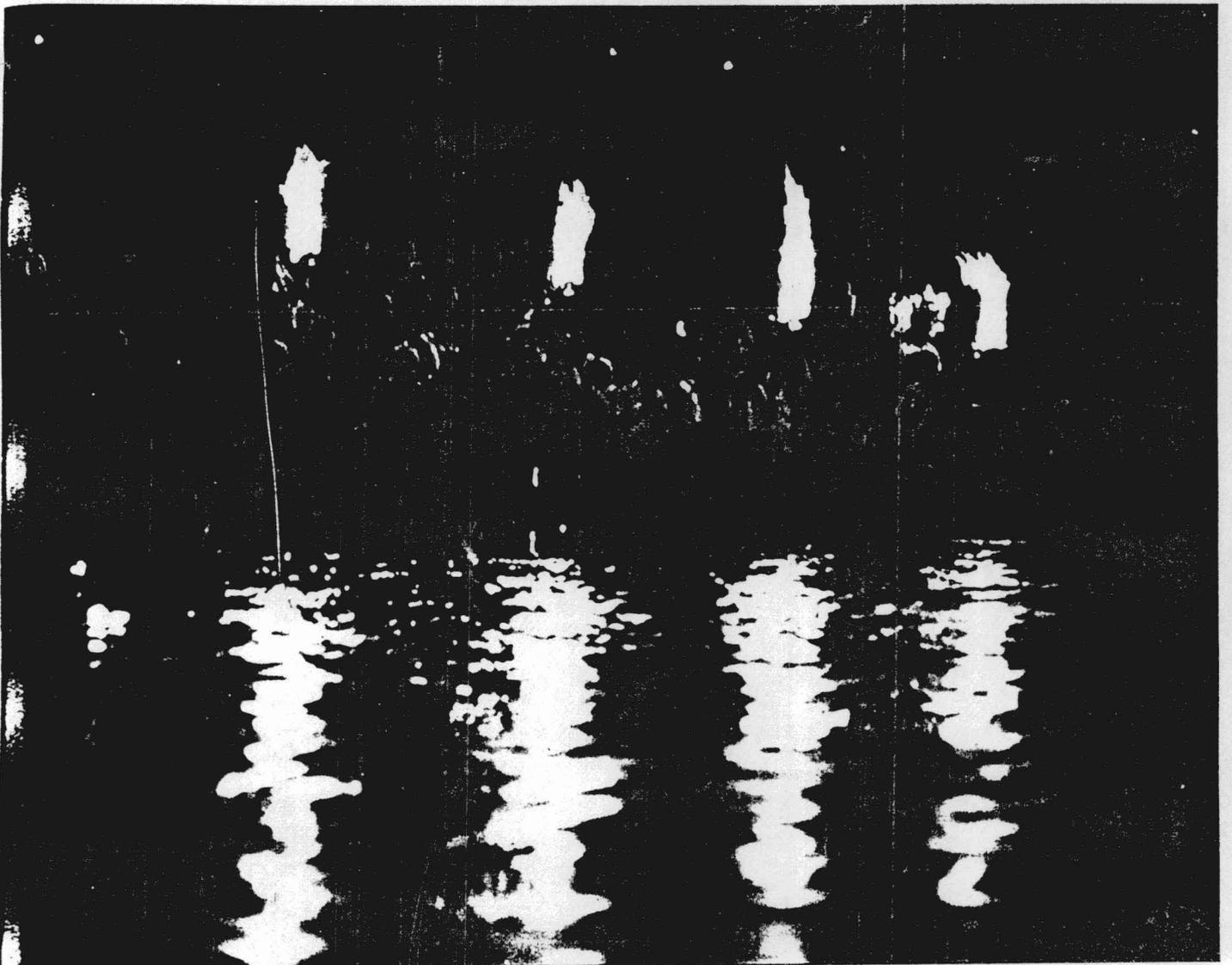
«Le Gange est le fleuve de l'Inde aimé de son peuple autour duquel s'entrelacent ses souvenirs collectifs, ses espoirs et ses craintes, ses chants de triomphe, ses victoires et ses défaites. Le Gange a été un symbole de la culture et de la civilisation indienne à travers les siècles, toujours changeant, toujours s'écoulant et néanmoins toujours le même. Le Gange me rappelle les pics couverts de neige et les profondes vallées des Himalayas que j'ai tant aimées, ainsi que les riches et vastes plaines qui ont été le théâtre de ma vie et de mon travail. Souriant et dansant dans le soleil du matin, sombre, triste et plein de mystère lorsque tombe le soir, un ruban

étroit, lent et plein de grâce en hiver; une masse rugissante pendant la mousson, presque aussi large que la mer, avec quelque chose de son pouvoir destructeur, le Gange a été pour moi un symbole et un souvenir du passé de l'Inde se précipitant dans le présent et s'écoulant dans le vaste océan de l'avenir. Je suis fier du grand héritage qui a été et demeure le nôtre; j'ai conscience également du fait que moi-même, comme nous tous, suis un maillon de la chaîne ininterrompue qui remonte jusqu'à l'aube de l'histoire dans le passé insondable de l'Inde. Cette chaîne, je refuse de la briser car je la vénère, j'y cherche mon inspiration. Pour témoigner de ce désir et rendre un dernier hommage à l'héritage culturel de l'Inde, j'exprime cette volonté qu'une poignée de mes cendres soit jetée dans le Gange, à Allahabad, pour être emportée vers le vaste océan qui baigne les rivages de l'Inde.»

avalier l'océan et à les débarrasser des démons. Ainsi fut fait... Mais le remède fut pire que le mal. Comme il n'y avait plus d'océan, il n'y avait plus de nuages, plus de pluie. Les arbres s'étiolèrent, les champs se dénudèrent. Le soleil brûlait tout. Il n'y avait même plus d'eau pour accomplir les rites de purification et les prières n'étaient plus exaucées. Pendant des centaines de siècles, des yogis tentèrent en vain d'obtenir des dieux du ciel que la Gangâ descendit sur la terre pour lui redonner la vie et délivrer leurs ancêtres. Le roi Bhagirath résolut, lui, d'implorer le Créateur lui-même, Brahmâ, qui tient à la main le vase contenant les eaux primordiales. Pour

l'atteindre, il se livra pendant mille ans à une dure ascèse. Brahmâ, touché par tant de constance, lui accorda la réalisation d'un souhait. Le roi, sans hésiter, le supplia d'envoyer sur la terre la Gangâ céleste.

Le créateur avait promis, il acquiesça. Mais encore fallait-il que le remède ne fût pas pire que le mal. La Gangâ, fille du géant Himalaya, n'avait aucune raison de vouloir descendre du ciel pour sauver les hommes. Sa colère décuplerait la violence de sa chute et la terre risquerait d'être détruite par l'impétuosité de son flot terrifiant. Seul Shiva, le divin yogui vivant en constante méditation sur un sommet de l'Himalaya, serait capable de la



Au bord du bassin sacré, à Hardwar, les prêtres font offrande du feu et de la lumière au Gange. Avec des candélabres composés de nombreuses lampes à huile, ils dessinent dans l'espace la forme symbolique du lotus cosmique aux mille pétales. Les cloches, les gongs, les conques et les tambours retentissent. Trois fois, les prêtres rapprochent le feu de l'eau, puis présentent la lumière sacrée aux fidèles qui tendent leurs paumes vers elle

Les noces mystiques de l'eau et du feu

calmer. Pour atteindre Shiva en méditation, le roi Bhaguirath partit pour les sommets de l'Himalaya et, là, il se livra encore aux plus austères pénitences, debout sur un seul pied, les bras en l'air, mains jointes au-dessus de la tête, ne vivant plus que du souffle de l'air, concentrant sa volonté sur l'image suprême qui n'a plus de représentation. Et il atteignit Shiva qui, touché de sa pureté et de sa constance, acquiesça à sa demande. Les flots écumeants de Gangâ se précipitèrent. Shiva les reçut dans les boucles de sa chevelure d'ascète où ils roulèrent, tournèrent, se tordirent et tourbillonnèrent tant et si bien qu'ils finirent par se calmer pour dévaler

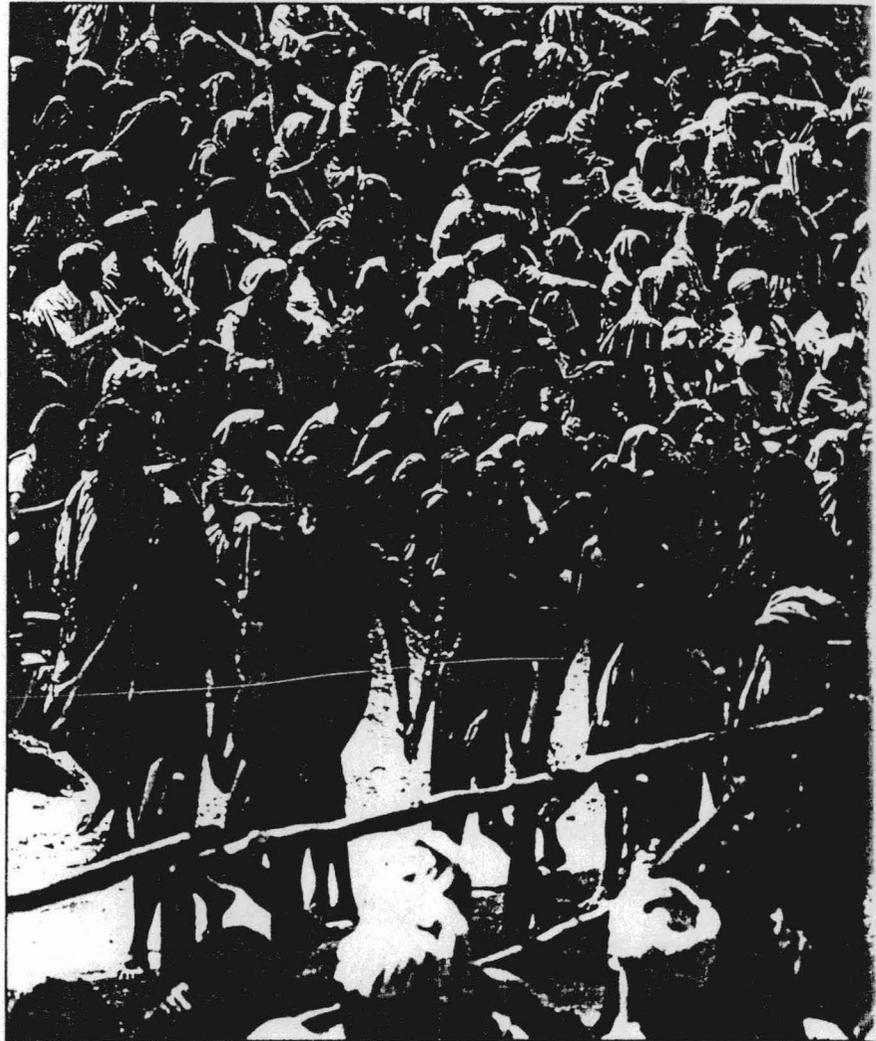
sans risque les pentes de l'Himalaya. Puis ils s'étalèrent dans la plaine comme une main largement ouverte, apportant partout, avec l'eau, la pureté et la vie. Ce fut une grande joie dans le ciel et sur la terre assoiffée.

Un fleuve descendu du ciel ne peut avoir que des sources mythiques. C'est pourquoi, sans doute, il y a moins de cent ans, les géographes n'avaient pas encore déterminé où se trouvaient les sources du Gange. Bien sûr, les descriptions ne manquaient pas dans les anciens récits légendaires et, puisqu'il était descendu du ciel, cela ne pouvait être que dans un lieu inaccessible aux hommes, très loin et très haut dans la montagne, au-delà de la chaîne

des « plus de 7 000 » constituée par les plus hauts sommets de l'Himalaya. Aussi loin que l'on remonte dans l'histoire de l'Inde, le mythe de la descente du fleuve sacré a enflammé l'imagination populaire. Sans doute furent-ils nombreux ceux qui voulurent aller jusqu'aux sources de ce fleuve, sentant plus ou moins confusément qu'ils accomplissaient ainsi un pèlerinage aux origines, un voyage jusqu'aux sources de l'être. Beaucoup périrent par accident, moururent de faim et de froid, ou bien encore furent dévorés par les bêtes sauvages, tigres, léopards et ours. Tant et si bien qu'à la fin du xvi^e siècle, le grand moghol Akbar, au sommet de sa puissance, ignorait encore l'origine du fleuve qui était pourtant, affirmait-il, « le plus beau joyau de sa couronne ».

Une montagne taillée en forme de tête de vache

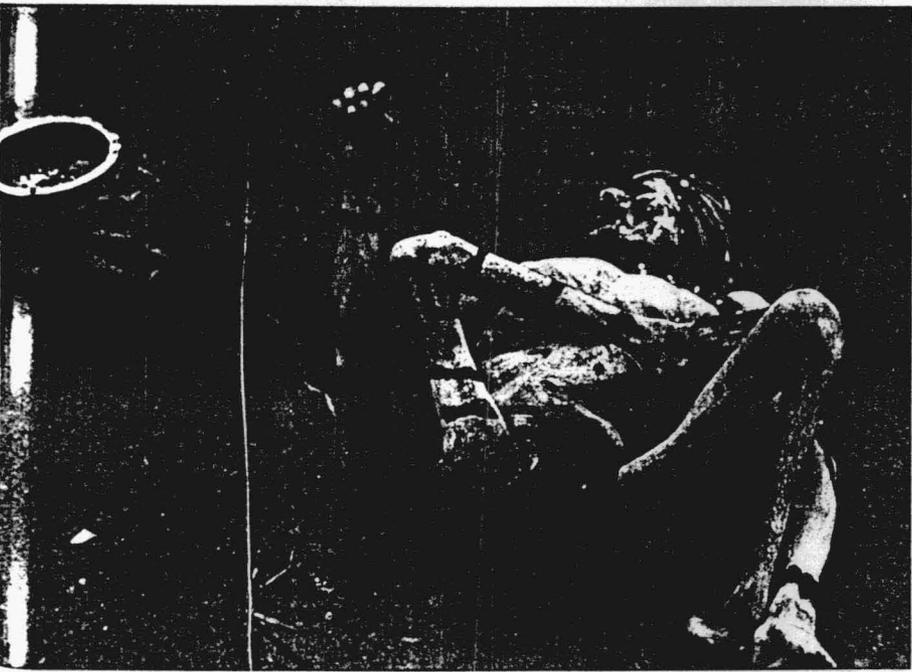
Il organisa donc à grands frais une expédition pour s'en informer. Provisions, chevaux, or, rien ne fut épargné. L'expédition eut à se frayer un chemin à travers forêts et montagnes. Rentrés au bout de quelques mois, les messagers rapportèrent qu'ils étaient enfin « arrivés à une haute montagne qui semblait avoir été taillée en forme de tête de vache, d'où jaillissait un torrent si puissant qu'on ne pouvait y laisser le pied. C'était sans doute la source du Gange. » En tout cas, il est difficile de savoir jusqu'où ils sont allés. Par la suite, toutes les expéditions des Britanniques à la recherche des sources se soldèrent par des échecs, au point que beaucoup se demandèrent si ce n'était pas dû à quelque maléfice. Le major Hardwicke, en 1796, après dix-sept jours de marche depuis Hardwar, ne put, à cause du mauvais temps, aller au-delà de Srinagar sur l'Alakananda. En 1808, Raper et Webb tentèrent de remonter la Bhagirathi, mais ils abandonnèrent en chemin, « tant les montées étaient raides et difficiles, les rochers d'une hauteur immense ». Quelques années plus tard, en 1815, James Fraser fut le premier Européen à atteindre Gangotri. Ce ne fut pas sans difficulté et ses porteurs tentèrent sans cesse de l'en dissuader, lui affir-



Au cours d'une grande Kumbha Mela, 50 000 sadhus couverts de cendre défilent « vêtus comme au jour de leur naissance », tandis qu'un mendiant, à droite, exhibe son infirmité pour obtenir des pièces. L'image pieuse représente Shiva recevant dans son épaisse chevelure les flots de la déesse Gangâ pour en amortir le choc lorsqu'elle tombe du ciel, afin d'irriguer la terre assoiffée. Shiva, qui porte ses attributs: le trident, le tambourin et le serpent, se trouve flanqué de son épouse Pârvati, du taureau Nandi et du roi Bhagirath

Le défilé des légions de la nudité volontaire





mant «qu'à un moment du parcours, dans la traversée d'une montagne de neige, il y a un poison dans l'air affectant les voyageurs, et plus spécialement ceux qui sont chargés; ils perdent conscience, s'étendent et demeurent tout à fait incapables de bouger»; version imagée du mal des montagnes. Enfin, en 1817, Hodgson et Herbert approchèrent des sources recherchées, puis en délimitèrent l'emplacement exact. Mais il fallut attendre l'ère de l'alpinisme contemporain pour avoir des cartes assez précises des sources. En fait, peu nombreux sont les Européens qui sont allés aux trois sources du Gange. Car on peut considérer aujourd'hui qu'il y en a trois: à l'ouest, la source de la Bhagirathi, à vingt-cinq kilomètres en amont de Gangotri, Gaumukh (4 000 mètres), ce qui signifie «la bouche de vache»*, dominée par un glacier de 6 000 mètres; à l'est, à dix kilomètres en amont de Badrinath, la source de l'Alakananda (3 500 mètres), dominée par les glaciers Satopanth et Bagath (6 000 mètres); et enfin, entre les deux, la source de la Mandakini (4 000 mètres), au pied du glacier de Kedar-nath (7 000 mètres).

Certes, ces sources géographiques sont aujourd'hui bien déterminées. Il n'empêche, beaucoup continuent à penser que ce sont là seulement les sources «visibles». L'eau qui sourd sous le glacier de Gangotri, c'est l'eau de la Gangâ terrestre. Au-delà du glacier, au-delà de la chaîne du grand Himalaya, au-delà de la géographie des hommes, il y a la demeure des dieux. C'est là que résident Brahmâ, le créateur, et Shiva, qui a reçu dans les tresses de sa chevelure la Gangâ céleste. Pour y parvenir, c'est une tout autre géographie qu'il faut connaître, un tout autre itinéraire qu'il faut suivre. C'est le chemin secret qui mène aux sources de l'être. La Gangâ est pour le pèlerin le fleuve fécondant qui répand la fertilité sur la terre où il peine. Elle est dispensatrice de la prospérité des cultures. Gangâ est la mère, la déesse-mère, mais, en même temps, elle délivre de toute réincarnation future. C'est à ses eaux que, depuis des temps immémoriaux, ont été remises les cendres de ses ancêtres, afin qu'ils soient à jamais libérés. Pour lui, Gangâ est la grâce divine qui coule

sur terre sous une forme tangible. Pour se purifier dans ses eaux, le pèlerin n'aura pas besoin de connaître tous les rites des brahmanes ritualistes. La seule invocation qu'il profèrera sera ce cri du cœur: «Jai Gangâ Mâiki, jai», «Gloire à notre mère Gangâ!». Et il s'immergera trois fois dans le fleuve en pliant les genoux. Après quoi, il boira une gorgée d'eau du Gange qui, le purifiant à l'intérieur, complètera l'action du bain. Sorti de l'eau sacrée, le pèlerin remonte sur la rive. Il n'est pas, comme nous disons, «purifié de tous ses péchés». Le bain dans le Gange a réintégré le fidèle dans l'état de pureté originelle et l'a débarrassé des obstacles qui l'empêchaient de rencontrer la divinité. Purifié par Gangâ, il se trouve dans les meilleures conditions possibles pour avoir une «vision» de la divinité.

Les innombrables temples dressés pour les pèlerins

C'est pourquoi, après le bain dans le Gange, le pèlerin se rend (en prenant bien garde de ne toucher personne, afin de ne pas perdre l'état de pureté) à l'un des innombrables petits temples ou autels dressés sur les bords du Gange. Il s'incline devant l'image de la divinité et prononce un mantra, for-¹²
mule rituelle sacrée. Alors, la «ren-
contre» aura peut-être lieu. Encore faut-il, pour être purifié, que le fidèle, au cours de son bain, ait, avec la foi, la confiance absolue. Hardwar est situé à 330 mètres d'altitude, là où le Gange quitte la montagne. Descendu de plus de 4 000 mètres de hauteur, gros des torrents himalayens dont il roule les flots sur trois cents kilomètres, le fleuve débouche dans la vallée. Le voici calmé aussitôt. La force de sa chute va lui permettre de s'étaler en de larges bras, pour dispenser la vie à travers la large plaine ouverte à sa fécondation: plus d'un million de kilomètres carrés (deux fois la superficie de la France) et plus de 200 millions d'habitants. J'étais, le soir, devant le bassin sacré — un ancien méandre du fleuve — là où, dit-on, Brahmâ, le créateur, accueillit Gangâ sur la terre. Il faut voir, le matin, au soleil levant, les pèlerins accomplir les

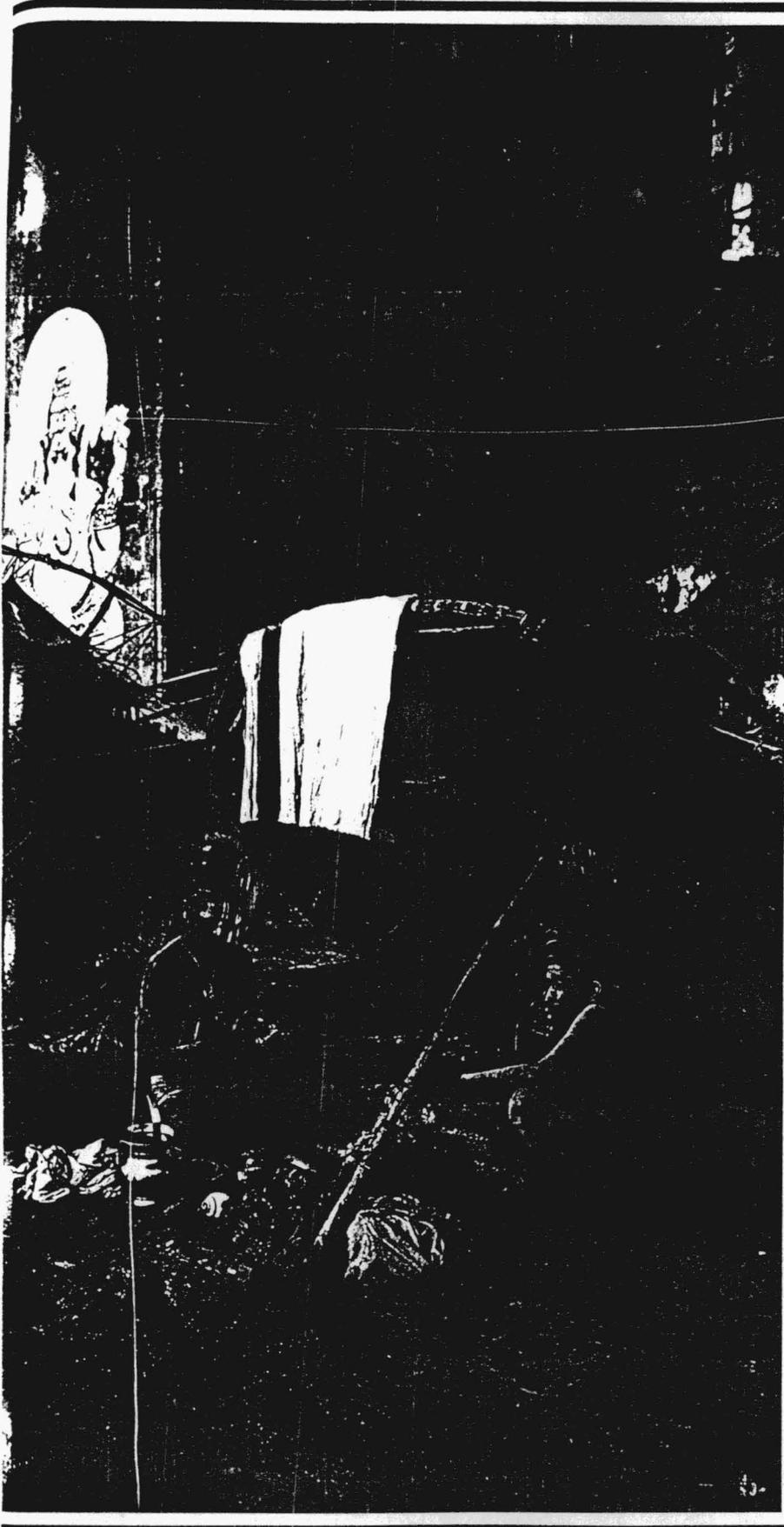


rites du bain; mais l'une des plus imposantes cérémonies qu'il soit donné d'admirer au bord du fleuve est le culte du soir, l'ârati, l'offrande du feu¹³ à l'eau du Gange. La rive du bassin en demi-lune apparaît comme une belle esplanade carrelée en damiers, bordée par des marches qui descendent dans le fleuve et dominée par un amphithéâtre composé d'une trentaine de degrés de pierre. Dans le fleuve même, deux temples forment un îlot. Sur la rive, encore un temple, et, tout autour de l'amphithéâtre, des sanctuaires et des autels entourent le lieu sacré. Sur le carrelage de la rive et sur les premiers degrés de l'amphithéâtre, des estrades

En ville, deux sadhus (à droite), vêtus de cendres sous leurs parasols de palmes, au bord du Gange, fument un bidi, au milieu de leurs possessions: un vase pour recueillir l'eau sacrée, une conque enroulée à gauche, emblème de Vishnu, et quelques piécettes offertes par les pèlerins. A la campagne, des paysans de l'est prennent une collation sous la pluie de la mousson dans leur champ de riz inondé par la crue du fleuve qui peut s'étendre sur des dizaines de kilomètres. A l'arrière-plan, le palmier borassus dont la sève sert à la fabrication du vin de palme

Paysans et ascètes au fil des rives

LE GANGE



formées de grandes tables de bois, protégées par un dais de toile ou de planches, ou par un parasol de palmes: c'est là que se tiennent les prêtres de pèlerinage titulaires de l'emplacement. Au soleil couchant, ils célèbrent le culte, la pûja, pour leurs clients, qui doivent en général prendre date plusieurs jours à l'avance.

C'est là que j'ai rencontré mon ami Sanjit, ingénieur-électronicien dans une usine de Bombay, arrivé depuis trois jours avec sa femme Radha et les parents de celle-ci, pour remettre rituellement au Gange les cendres de sa mère, morte quinze jours auparavant. Avant-hier, avec un prêtre brahmane, il a accompli les rites de l'immersion de ses cendres afin qu'elle soit délivrée à tout jamais de la chaîne des réincarnations. Hier, au bord du Gange, il a fait le don solennel d'une vache au même brahmane. Chaque matin, il s'est baigné rituellement avec les siens dans l'eau glacée du méandre sacré et, ce soir, tous termineront leur dernière journée de pèlerinage en participant au culte et à l'offrande du feu au Gange, accompli en leur nom par l'un des prêtres du bassin sacré. Assis, jambes croisées, sur la petite estrade, ils ont pris part à la pûja. C'est maintenant la fin du cérémonial et la nuit tombe rapidement. Le prêtre, debout, fait offrande de la lumière à la divinité: de la main gauche il agite une clochette, cependant que, avec la lampe rituelle qu'il tient de la main droite, il dessine lentement dans l'espace la forme symbolique du lotus aux mille pétales. Puis, se tournant vers le Gange, il accomplit la même offrande. Voici maintenant qu'avec cette lumière sanctifiée — puisqu'elle a été offerte à la divinité — il allume les nombreuses lampes à huile d'un imposant candélabre avec lequel il répète les mêmes gestes d'offrande devant la divinité. Cinq autres officiants du bassin sacré allument au même instant leurs torchères. Les fumées des lampes se mêlent à celles de l'encens et à la brume du soir. Les clochettes, les gongs, les tambours, les conques commencent à retentir. Les prêtres sont maintenant tournés vers le fleuve. Lentement, solennellement, dans un harmonieux balancement de la main et du bras, ils décrivent dans l'espace avec leur candélabre la figure

complexe du lotus cosmique. Les lampes s'attisent par le mouvement; le rythme envoûtant des gongs et des tambours s'amplifie et s'accélère. Lentement, solennellement, les prêtres se baissent par trois fois pour offrir au fleuve le feu qui semble toucher l'eau. Puis, se tournant vers les fidèles, ils leur présentent cette lumière devenue sacrée. Les paumes se tendent vers elle comme pour la capter, se posent sur les yeux, le front, la tête, en un geste recueilli. Les rythmes qui avaient atteint leur paroxysme se sont apaisés et, soudain, une fois encore, une clameur s'élève, poussée par tous les fidèles: « Gloire à notre mère Gangâ! »

Parmi les sept villes saintes de l'Inde, trois sont situées au bord du Gange: Bénarès, sainte parmi les saintes, Hardwar, la porte de l'Himalaya, qui ouvre la voie étroite du pèlerinage aux sources, et Prâyâg, qui jouxte Allahabad, situé au confluent du Gange et de son affluent la Yamuna, au bord de laquelle est né, selon la tradition, le dieu Krishna. Prâyâg est l'un des grands lieux de pèlerinage de l'Inde. Mais une fois tous les douze ans, selon le cycle de la planète Jupiter, c'est le lieu de pèlerinage le plus fréquenté du monde. Le 21 janvier 1966, le grand jour de la Kumbha Mela, près de sept millions de pèlerins se sont baignés en vingt heures, sur une longueur de rives inférieure à 2 500 mètres. Or, en 1882, le jeune fonctionnaire britannique chargé de la surveillance du pèlerinage avait pu compter « le nombre fabuleux de 800 000 pèlerins se baignant dans la même journée ». En 1977, dix millions et demi de pèlerins se sont baignés le même jour, le 19 janvier: la population tout entière de la Belgique, réunie en un point. Pas une épidémie, pas un accident grave, pas même un incident qui soit digne d'être noté.

Ce n'est pas le fruit du hasard, mais d'une fantastique organisation. A sa tête, un super-préfet âgé de 35 ans, nommé dix-huit mois auparavant et responsable de tout: transport, hébergement, nourriture, hygiène, santé, police, etc. Relié en permanence à neuf tours de contrôle équipées de radio-téléphones et à six caméras de télévision placées aux points chauds. Ainsi, en cas d'engorgement des rives ou des voies qui y mènent, le flot des

Gange des sueurs et des glaces

De la source à l'embouchure, toutes les régions bordant le Gange sont marquées par une saison très pluvieuse, la saison de la mousson, de juin à septembre, et une saison sèche, d'octobre à mai. Près du delta, la mousson déborde sur mai et octobre. En juillet et en août, les pluies tombent à torrents, les éclairs et le tonnerre se déchainent. A ces pluies s'ajoute la chaleur; elle peut atteindre 46 °C au milieu de la journée, rendant l'atmosphère étouffante, moite, lourde et très inconfortable, avec un degré hygrométrique de 80 à 90 % le

matin. Les records de pluie tombée en 24 heures ont atteint 300 mm en juin à Calcutta, 375 mm en septembre à Patna et 175 mm à Simla, sur les contreforts de l'Himalaya. En revanche, à partir d'octobre, les pluies deviennent rares et se présentent sous forme d'averses très brèves mais donnant d'énormes grêlons. La température, elle aussi, baisse nettement, l'air devient enfin respirable, les journées très ensoleillées, les nuits limpides et vivifiantes. Décembre et janvier sont les mois les moins chauds, ainsi que février dans l'Himalaya.

Plus on monte vers la source du Gange, plus l'on rejoint les températures glaciales et plus l'air se raréfie. Ainsi, à l'altitude de la source, il gèle presque en permanence. Dès le mois de mars, la température augmente, mais le temps reste sec. La chaleur devient torride de mai à juin (même en avril dans le delta), dépassant souvent 43 °C dans la vallée l'après-midi (dans l'Himalaya, elle atteint 23 °C à 2 000 m d'altitude). Les records de chaleur sont de 31 °C à Simla (à 2 153 m d'altitude) en juin et de 47 °C à Calcutta. M. Ch. Laurent



pèlerins est détourné sans le savoir et il suit un parcours habilement sinueux, le temps que l'engorgement soit résorbé. Le bureau central de contrôle est également relié par radio-téléphone à cent quarante quatre stations ferroviaires et routières du nord du pays. Ainsi, sans incident, depuis quatre jours, le trafic des trois gares desservant Prâyâg a dépassé trois millions de pèlerins, à raison d'un train toutes les onze secondes et d'un autocar toutes les douze secondes environ. Pendant des jours et des jours, comme un lent cheminement de fourmis, les pèlerins arrivent en un flot ininterrompu par familles, par groupes, par villages, marchant serrés les uns contre les autres, leur baluchon sur la tête, les enfants tenant un coin du sari de leur

mère, et la mère un pan du vêtement de son époux. Pendant le voyage effectué en train, en autocar, en char à bœufs ou à pied, ils ont chanté des bhâjan, des chants rythmés qui aident chacun à se sentir tout près des siens, ceux de sa famille, de sa caste, de son village, et à prendre ainsi sa part d'une adoration commune de la même divinité. Il faut avoir entendu la nuit, au loin, les bhâjan de ces pèlerins en marche vers le fleuve, chaque groupe rythmant son chant sur des tambours et des tambourins, sans se préoccuper de ce que psalmodient ceux qui le précèdent ou qui le suivent.

Ainsi s'organise un étrange et merveilleux oratorio, que nul n'a composé jamais. Les voix lointaines forment un accompagnement d'orgues qui s'am-

plifie ou disparaît, selon les détours du chemin. Sur ce fond, se découpent des monodies et des rythmes insolites formés par la superposition de chants différents, créant, au gré du hasard, de singuliers contrepoints ou des chœurs syncopés qui évoquent les «spirituals». Soudain, le rapport des voix ou des rythmes change, organisant différemment le silence de la nuit. Et l'oratorio se poursuit ainsi sans fin, toujours renouvelé, comme le flot des pèlerins qui semble sourdre du fond de l'horizon de l'histoire. Ceux qui sont arrivés dans le périmètre de campement s'installent tant bien que mal dans la foule endormie, se blottissant les uns contre les autres, serrés dans des couvertures, pour passer là le reste de la nuit. A peine la pâleur de l'aube éclaire-t-elle l'orient du ciel que des milliers de petits feux s'allument ou se ravivent; la nuit se constelle de points brillants, d'où s'élève une fumée bleue se mêlant à la brume du matin. Déjà les pèlerins s'apprêtent; le long cortège, dont la tête seule s'était arrêtée quelques heures, se remet en marche vers le confluent situé en contrebas. Mais voilà que soudain on domine la plaine sableuse au bout de laquelle les deux fleuves se rejoignent. Et le même grand cri monte de la foule immobilisée un instant pour contempler le lieu si longtemps espéré: «Jai Gangâ Mâiki», «Vive notre mère Gangâ!»

Quand l'aurore répand ses teintes cuivrées, des milliers de pèlerins grelottent déjà dans l'eau du confluent sacré. Le brouillard bleuté qui flotte au-dessus des fleuves s'irise de rose, et l'on devine à travers la brume le disque estompé du soleil. Puis, brusquement, ses rayons illuminent la plaine. Du haut d'un mirador, la vue est saisissante: six, huit, dix, vingt chemins de fourmis confluent vers le sangam, suivant un itinéraire préparé avec soin, lentement, calmement, en files serrées et en rangs innombrables, s'écoulant comme un fleuve immense qui se souviendrait de sa source. Tout pèlerinage n'est-il pas un pèlerinage aux sources? Une prière à la divinité infinie que symbolise le Gange et qui rejoint celle du texte sacré des Upanishads: «De l'obscurité conduis-moi à la lumière. De l'ignorance conduis-moi à la connaissance. De la mort conduis-moi à la non-mort». Pierre Amado □



Pour abriter des millions de fidèles lors du grand pèlerinage de Prayag, en 1977, les autorités civiles et militaires mettent en place de gigantesques villes de toile où l'intendance et l'ordre sont assurés de manière rigoureuse afin d'éviter les paniques collectives, telles qu'il s'en était produit en 1954, alors que la responsabilité de l'organisation appartenait aux prêtres. La statuette «sulpicienne», à droite, représente le général singe Hanuman* 16

Le camping gigantesque de la foi

TEXTE 1

LE FLEUVE-DEESSE DESCENDU DU CIEL (GEO OCTOBRE 1985)

- le fleuve-déesse descendu du ciel: ¹Ganga
La rivière sacrée pour tous les hindous considérée
comme la mère de l'Inde et dans la mythologie,
descendue des cieux (FREDERIC Louis, Dictionnaire de
la civilisation indienne).

- Gloire à notre mère Ganga ²
Grâce soit rendue à Ganga notre mère: Jai ganga Maïki
Adaptation du terme hindi. L'expression "Gloire à ..."
s'emploie dans la religion chrétienne pour rendre
hommage à des divinités.

- l'Himalaya ³: Himalaya
le Gange ⁴: Ganga/Ganges
le Brahmapoutre ⁵: Brahmaputra
Equivalents géographiques établis par une
modification de l'orthographe anglais pour
convenir au système français.

- (i) yogui: ⁶yogi
(ii) yogi ⁷
Le premier cas est un calque du terme hindi, résultat
de la francisation du terme d'origine, le deuxième est
un emprunt direct.

Brahmâ, le créateur⁸: Brahma

Le mot "créateur" définit le rôle de cette divinité dans la mythologie et dans la religion hindoue.

Gangâ, fille du géant Himalaya⁹

Personnalisation de la chaîne de montagne qui, dans les légendes hindoues, est représenté comme étant le père de Ganga.

Shiva, le divin yogui¹⁰

La divinité Shiva est souvent représentée avec un troisième oeil sur le front et les cheveux en chignon comme les yogis. Il est considéré, d'ailleurs comme le parfait yogi. (FREDERIC Louis, Dictionnaire de la civilisation indienne)

Gaumukh, ce qui signifie la "bouche de vache"¹¹

Traduction littérale du mot hindi "Gaumukh"

formules rituelle sacrée¹²: mantra

offrande du feu¹³ : arati

le culte¹⁴ : puja

Explications des termes hindi faisant partie des rites associés avec la religion hindoue.

- chants rythmés¹⁵: bhajans

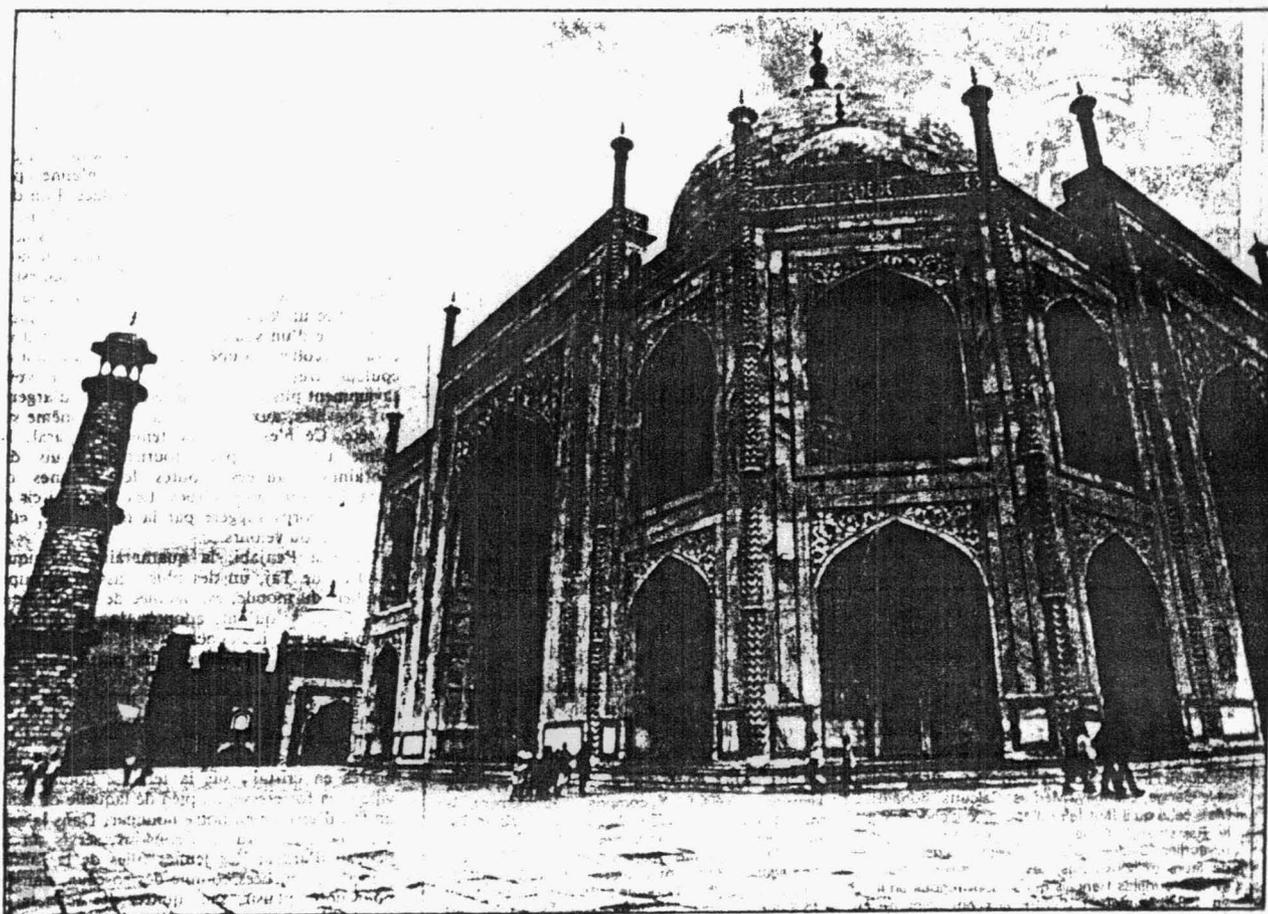
Il s'agit ici des hymnes chantés en l'honneur des divinités lors de cérémonies ou de fêtes religieuses chez les hindous (FREDERIC Louis, Dictionnaire de la civilisation indienne)

- le général singe¹⁶: Hanuman

Dans le Ramayana, nom du commandant en chef de l'armée des singes, personnage familier et très vénéré du folklore indien (FREDERIC Louis, Dictionnaire de la civilisation indienne)

INDE

L'EMPIRE DU TOO MUCH



UN PALAIS À JAIPUR

Jaipur, la « Ville rose », se fout pourtant des pastels. Jaipur est rose indien, rose avec des épines. Subtile malgré l'ostentation. Indigo, jaune, vermillon... puériles et ardentes, crues et fondamentales, les couleurs du Rajasthan brûlent la rétine. Si ce n'était la poussière qui tamise la lumière, elles hurleraient comme un bout d'étoffe rutilant, échoué dans un placard parisien, après avoir été ramassé sur un coup de cœur au fond d'un bazar. Avis aux acharnés du shopping : les couleurs de l'Inde souffrent du déplacement.

Mais sur la « Terre des Princes » — le Rajasthan — elles vous mettent knock-out. Deux ne Etat de l'Inde par sa superficie, le Rajasthan est le champion du cliché fantasmagique. Pays des tigres et des éléphants. Terre aux innombrables et grandioses palais. Royaume des maharadjahs aux yeux las, croulant sous les pierres précieuses. Vengeances implacables, chasses princières, soldats enturbannés, suicides d'honneur collectifs, beautés cloîtrées... Luxe et volupté sans calme...

Tandori, curry, massala... poivre noir, vert, 5

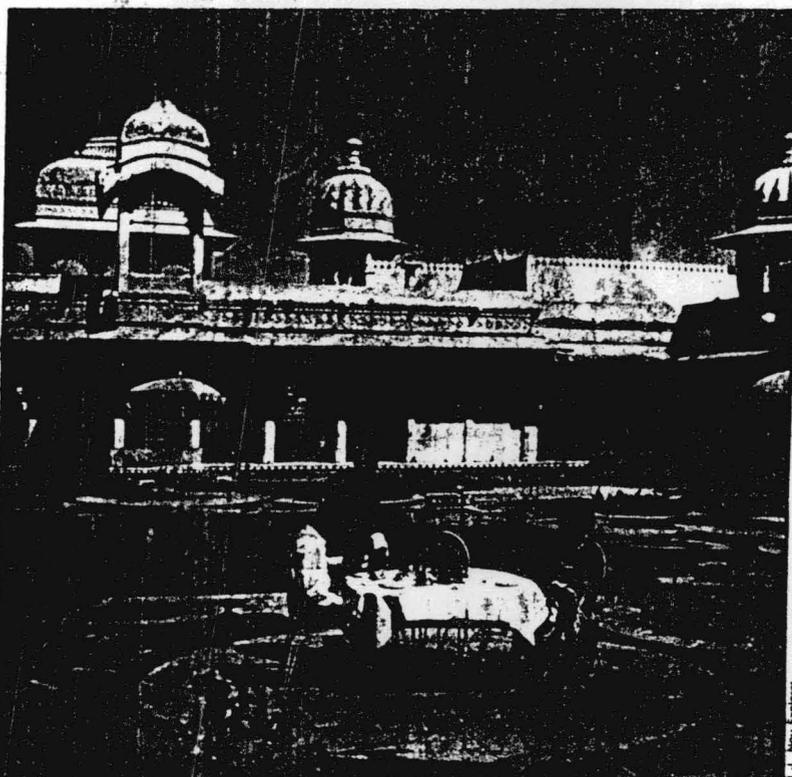
rouge, cardamome, muscade, cannelle, coriandre, gingembre, safran... Les narines en déroute, le palais arraché, on commence par renâcler devant l'overdose de parfums doucereux ou musqués que l'Orient s'impose avec délice. Il s'en faut de peu que cette inflation d'épices, qui fut le principal moteur des grandes découvertes de la Renaissance, empêche toute fraternisation gastronomique. Trop de goûts et trop de couleurs... Le Rajasthan — comme toute l'Inde en général — vous en fout toujours plein la

Cartier

NOTRE ÉPOQUE

VACANCES

SUR LA PISTE DES MAHARADJAHS



LAKE PALACE HOTEL (UDAIPUR, RAJASTHAN)

Ce n'est pas un mais dix voyages qu'il faut faire pour découvrir l'Inde, l'Inde du Nord, du Sud, l'Himalaya et le Gange, Bombay, Madras, Calcutta, Bénarès... Mais celui qu'il faut faire d'abord, le « choc », c'est le Rajasthan, où se trouvent les anciens petits royaumes (Bikaner, Udaipur, Jaipur) riches du faste de leurs ex-souverains, les maharadjahs. Sur les 47 148 touristes français qui se sont rendus en Inde en 1964, la plupart d'entre eux ont séjourné au Rajasthan, où plusieurs circuits sont organisés.

— **Circuit des maharadjahs.** Delhi, Jaipur, Mandawa, Bikaner, Jodhpur (une nuit au palais du maharadjah), Udaipur (hôtel Lake Palace, ancien palais situé au milieu du lac). 13 130 F. 13 jours (11 nuits), sur la base de deux personnes. Hôtels de luxe, excursions, voiture privée avec chauffeur. (Forum Voyages, 1, rue Cassette, 75006 Paris, 544 38 61.)

— **Le Rajasthan.** Départ de Delhi, Jaipur, Nawalgarh, Udaipur. Un circuit de 14 jours, 12 800 F., sur la base de deux personnes. Vois intérieurs, voiture avec ou sans chauffeur à Jaisalmer et Udaipur. (Jumbo Vol Air France. Dans toutes les agences.)

— **Circuit de 22 jours.** 9 140 F. (15 à 18 participants)

(Itinéraires, 5, rue Racine, 75006 Paris; 326-02-00.)

— **L'Inde des rajputes.** Paris-Delhi, deux semaines: 9 400 F. Y compris l'hébergement, la voiture et la demi-pension. (Nouvelles Frontières, 74, rue de la Fédération, 75015 Paris; 273-25-25.)

— **Au pays des maharadjahs.** Paris-Bombay, Ahmedabad, Mont Abu, Jaisalmer, Nawalgarh et retour de Delhi. 17 jours: 15 950 F. Le trajet Jodhpur-Jaisalmer est effectué dans les anciens wagons du train du maharadjah, logement dans des anciens palais, guide de Paris (Kuoni et dans toutes les agences.)

— **Inde fastueuse.** Paris-Bombay (hôtel Taj Mahal), Bhavnagar, Ahmedabad, Udaipur, (Lake Palace), Jaipur (Rambagh Palace) et Delhi (Taj Palace). 19 jours: 14 300 F. (Jet Tours et dans toutes les agences.)

— **Paris - New Delhi.** Aller et retour. Tarif visite (minimum 14 jours): 6 035 F. (Air India et Air France.)

— **Autres organisateurs spécialisés:** Akiou, Carrefour de l'Inde, le Tourisme Français, Assinter, Asie Tours, Transasia.

A. C.

gueule. L'empire du too much demande un certain temps d'adaptation avant la jouissance la plus pure.

Le Rambagh Palace de Jaipur, authentique demeure de maharadjah transformée en hôtel, alliant les fastes indiens au rococo british, est évidemment à couper le souffle du plus blasé. Myriade de loufiats immaculés, au couvre-chef plissé en aigrette, suites somptueuses dans lesquelles on pourrait loger une famille, piscine 1930, golf, courts de tennis, jardin d'Eden où courent quelques paons domestiques. On resterait bien là, à siroter un jus de grenade frais.

LE PALAIS DANS LES SABLES

Mais le lieutenant-colonel Bhawani Singh, dernier maharadjah de Jaipur, n'aime pas attendre quand il reçoit au City Palace, l'un des six palais que possède toujours Sa Grandeur. Il préfère aussi que les dames invitées soient habillées à la rajasthani. Non pas avec un sari, comme dans le reste de l'Inde (le Rajasthan est le seul Etat où les femmes ne portent pas le sari). Mais avec un kurti. C'est-à-dire une large jupe, surmontée d'un soutien-gorge très étroit et d'un caraco décolleté, coupé près du corps. Le tout de couleur très vive et agrémenté d'un voile savamment plissé, de nombreux bijoux d'argent, aux chevilles, aux poignets, au cou et même sur la tête. Ce n'est pas une tenue d'apparat. Ni même un régal pour touristes. Depuis des centaines d'années, toutes les femmes du Rajasthan sont ainsi vêtues. Les yeux noirs de kajari, le corps suggéré par la mousseline, elles jouent sur du velours...

Camillia Penjabi, la quarantaine énergique, P.-D.G. de Taj, un des plus puissants groupes hôteliers du monde, est habillée de la tunique et des jodpurs qu'ont adoptés la plupart des femmes actives indiennes. Elle est en affaire avec Son Altesse, dont elle gère une partie des biens immobiliers en palais. C'est à elle que je dois de pénétrer dans les dentelles privées du City Palace, aux murs recouverts de fleurs dorées à l'or fin; dans le harem entièrement incrusté de verres colorés qui jouent avec la lumière des lustres en cristal; sur la terrasse dominant la ville et la forteresse, au pied de laquelle on lance un feu d'artifice en notre honneur. Dans la salle à manger, assis sur des coussins, servis sur un plateau d'argent, les jeunes filles de la famille princière, courbées comme des roseaux, dansent pour notre plaisir, sans quitter des yeux le sol jonché de tapis précieux. Enturbanné de rouge, étranglé dans la soie sauvage, le prince au visage flasque est avare de ses mots, de ses gestes. Seule la maharani distribue de suaves sourires.

L'Inde éternelle, version série B. Un authentique bonheur au premier degré. « En 1967, explique Camillia Penjabi, le gouvernement indien a supprimé les privilèges de l'aristocratie. Mais pas son influence. En principe, les maharadjahs n'ont aucun pouvoir politique. En pratique, le peuple les suit toujours au moment des élections. S'ils sont restés riches... Car certains, faute de pension allouée par la République, ont dû brûler leurs trésors de

NOTRE ÉPOQUE

famille. » D'autres, plus malins, se sont reconvertis dans l'hôtellerie de luxe. Résultat : les châteaux ne croulent plus, les domestiques ont du boulot, et l'argent coule...

A Udaipur, sur l'un des îlots qui parsement les trois lacs de la vallée, verte comme une insulte à l'aridité du reste de la région, flotte un palais-hôtel du XVII^e siècle qui servit de décor spectaculaire à un James Bond, « Octopussy ». A Jodhpur, la famille princière a établi ses pénates dans l'aile réservée aux invités. La princesse Shova a fait des trois cents pièces qui restent une demeure pour touristes fortunés. Idem à Jaisalmer, cité du XII^e siècle, mirage planté dans le sable. Idem à Bikaner, la ville des chameaux.

KALI LA SANGUINAIRE

Harsh Vardhar, journaliste, n'est pas mécontent de la tournure qu'ont prise les destins princiers. « S'ils avaient conservé leurs privilèges, c'en était fini de notre écosystème ! Le maharajah de Bharatpur était capable, quand il invitait lord Kitchener ou le vice-roi à la chasse, de massacrer plus de cinq cents volatiles dans un seul après-midi. » Bharatpur est aujourd'hui une prodigieuse réserve d'oiseaux. Sur les étangs hirsutes et moussus s'ébrouent, pépient, gazouillent, couinent, sifflent ibis, herons, poules d'eau, cygnes, aigrettes, canards, toucans, marabouts, calaos... Une infinité d'espèces qui rythment l'eau et l'air de leurs ailes et de leurs pattes. Un spectacle à ne pas manquer sur la route entre Jaipur et Delhi, où se trouve l'aéroport le plus pratique pour se rendre au Rajasthan.

Et puisqu'on en est aux « vaut le détour », une fois dans le « sanctuaire des oiseaux », faire une infidélité au Rajasthan pour admirer les merveilles mogholes toutes proches. Agra : le Taj Mahal ! Perspective célébrissime d'une allée d'eau buttant contre la masse marmoréenne incrustée de jaspe, d'agate, de lapis-lazuli et de nacre. Monument funéraire pour amour mégalo, dédié à une défunte qui mourut en couches.

A quelques kilomètres de là, Fatepur Sikri, qui vécut à peine le temps de sa construction. Ville morte et grandiose, abandonnée depuis le

NÉPAL : « MARCHER », DISENT-ILS



U. Omerve Top

Tous les fans de la marche à pied — et ils sont nombreux — vous répondront qu'ils retrouvent, l'espace d'une randonnée, l'écoute de leur corps, « la tête vidée du superflu, loin du béton, du bruit, en communication avec la nature ». Marcher, disent-ils, pour prendre le temps de regarder, de respirer, de rencontrer, d'écouter, d'apprendre le plaisir de l'effort accepté, le recul de ses propres limites. Marcher, c'est aussi bousculer le train-train des habitudes. Mettre au placard les vieilles détroques citadines pour se retrouver sous le soleil et les étoiles, homme d'ayant civilisation. Ou mieux qu'au Népal, — un grand tour de l'Annapurna — goûter à toutes ces sensations ? Dix-huit jours de marche en passant par un col à 5 200 mètres. Plus de 350 kilomètres parcourus à allure moyenne sans que jamais l'effort ne paraisse gratuit, tant les paysages sont saisissants et variés. Ajoutez la découverte de Manang, Muktinath, Jarkhot, Marpha, Grandrung, tous les villages managis, tibétains, takhlis ou gurungs avec leur atmosphère, leur mode de vie.

La progression de la marche est étudiée en fonction, 1^o de l'acclimatation, 2^o de la découverte de l'insolite (parfois au prix de quelques détours) : les clochettes des caravanes de mulets que l'on croise sur des sentiers en corniche, le vent qui courbe les ponts, des sites troglodytes, un village du Mustang oublié sur la carte et aussi des rites tantriques quotidiens dans un pays qu'on dit habité par les dieux et les démons.

Vingt-cinq jours Paris-Paris, dix-huit jours de marche. Printemps. Automne. Porteurs pour les bagages. Niveau assez difficile. 14 700 F. (Terres d'Aventure, un grand spécialiste du voyage à pied. 5, rue Saint-Victor, 5^e : 329-94-50.) A. C.

XVII^e siècle, désaffectée après vingt ans d'existence pour cause de sécheresse. Ephémère comme Amber, cité fortifiée des environs de Jaipur, où le seul endroit vivant encore reste le temple de Kali, la terrible déesse noire. « Elle est très à la mode en ce moment, me dit une jeune femme chargée d'offrandes et venue faire ses dévotions. Parce qu'elle donne des enfants et écarte la maladie. » Au hit-parade des trente-trois millions de divinités indiennes, Kali la sanguinaire est en train de faire un malheur !

Dans le quartier musulman de Jaipur, le

quartier de la teinture, au milieu des odeurs pestilentielles de bouse et d'urine, une femme me propose violemment un gosse aux yeux soufflés par le pus, en maudissant sa fertilité. Près du temple Govinda Deva, on donne la pantomime.

Un peu plus loin, un mandya, un camelot religieux, amène les flâneurs en promettant une vache plus savante qu'un brahmane. En plein centre-ville, dans le marché aux fleurs, allongé à même le sol sous les étals d'œillets d'Inde et de roses, un ascète presque nu, le corps enduit de cendre, contemple la foule d'un œil torve. Un ganesh sous le bras, dieu à tête d'éléphant, symbole de l'astuce et du bien-être, un jeune garçon arpente le trottoir du Palais des Vents à la recherche d'un gogo étranger. Derrière le Palais des Vents : le vide. Sur cette incroyable illusion en forme de façade, gaufrée de neuf cent cinquante ouvertures, et autrefois destinée aux recluses du gynécée qui pouvaient ainsi voir la ville sans être vues, quelques singes scrutent les piétons d'un air agressif. La place, rose, grouillante jusqu'à la déraison, exulte de voitures, taxis, scooters, vélos-poussettes, bicyclettes, chameaux, vaches et autres éléphants.

A Paris, dans le 15^e arrondissement, devant le Kinopanorama et son écran géant, la queue s'allonge et s'arme de patience pour assister, peut-être, s'il reste de la place, au film de David Lean « la Route des Indes ». Cette année, plus de cinquante mille Français la prendront pour de bon.

CHANTAL DE RUDDER

1985 : L'ANNÉE DE L'INDE

Les 7 et 8 juin, à l'occasion de l'inauguration de l'Année de l'Inde, Paris s'offre un méla fastueux ! Le méla, c'est la fête popu version indienne, à la fois carnaval, foire et festival. Les réjouissances sont gratuites. Patronnées par François Mitterrand et Rajiv Gandhi, elles seront filmées par Antenne 2 et retransmises en direct.

Entre le Trocadéro et la tour Eiffel, sur les trottoirs fleuris de kilomètres de guirlandes, magnifiés par vingt arcs de triomphe, bateleurs, musiciens, conteurs offriront une trentaine de spectacles. Deux cents artistes venus de toutes les régions de l'Inde se produiront sur le macadam, foulé par des chameaux et des éléphants, retentissant des enregistrements magnétiques de bruits d'oiseaux exotiques, enveloppé dans les fumées d'encens. Cinquante

cuisiniers feront goûter aux habitants du pays des trois cent soixante-cinq variétés gastronomiques d'un presque continent qui compte plus de quatre cents espèces différentes de riz.

Des milliers de petites lampes à huile profiteront les rives de la Seine, désormais sœur de sang du Gange, auquel elle aura mélangé ses eaux. « He-de-Cachemire », nouveau restaurant péniche de luxe, en profitera pour ouvrir ses portes.

Après le bouquet final du méla, un feu d'artifice — feux de Bengale —, la fête se poursuivra toute l'année au Festival d'Avignon, au musée des Arts décoratifs à Beaubourg, à la Bibliothèque nationale, au Collège international de Philosophie, au ministère de la Recherche, et même... au C.N.P.F.

C. de R.

TEXTE 2

L'INDE : EMPIRE DU TOO MUCH (L'EXPRESS 17-23/5/85)

- ville rose¹: pink city
Traduction littérale du terme qu'employaient les Britanniques pour désigner la ville de Jaipur.

- "Terre des Princes"²: Rajasthan
Etat de l'Inde dont les anciens habitants s'appellaient les Rajputs ou "fils de rois".
De là, nous trouvons une traduction littérale du nom de cet état.

- Suicide d'honneur collectifs³: Jauhar
Il s'agit ici d'un ancien coutume rajput où en cas de défaite de leur clan, les femmes se jettaient sur un bûcher funéraire afin de ne pas tomber entre les mains des assaillants musulmans. Bienque ce coutume soit aboli en Inde de nos jours, le journaliste évoque ce concept uniquement pour apporter de l'exotisme dans son texte.

- beautés cloitrées⁴: purdah système
Il se peut que le journaliste fasse référence ici

au système de purdah pratiqué dans des "bonnes familles" où les femmes se trouvaient isolées dans une espace qui leur était réservé loin de la vue des hommes.

- Tandoori⁵
- curry
- massala

Trois mots empruntés de la cuisine indienne pour évoquer la couleur locale.

- Kurti, c'est-à-dire jupe surmontée d'un soutien gorge très étroit et d'un caraco décolleté, coupé près du corps.⁶

Description du vêtement féminin de cette région sous forme d'une paraphrase.

- Kajal⁷

Emprunt du mot hindi qui signifie "kohl"

- la tunique et des jodhpurs⁸: churidar kurta
Adaptation culturelle faite pour rendre l'image d'un ensemble porté par les femmes en Inde.

- i) Kali, la terrible déesse noire.⁹

- ii) Kali, la sanguinaire.¹⁰

Ces deux images évoquent la déesse de la mort dans la mythologie hindoue. Littéralement, le mot kali veut dire "la Noire" et elle est "une forme terrible de Parvati qui représente le pouvoir destructeur du Temps (Kâla). On la représente généralement debout, de couleur noire, tirant la langue avec des colliers de crânes et brandissant des armes" (FREDERIC Louis, Dictionnaire de la civilisation indienne).

- Nandiya, camelot religieux¹¹
la rusé compère qui dresse des vaches à faire quelques tours qui agissent sur la crédulité populaire.

- la pantomime¹² : khayal
Une adaptation des représentations (khayal) données par des bhawai, membres d'une caste de danseurs du Rajasthan et jouées aux abords des temples. (Les Guides Bleus : Inde)

- dieu à la tête d'éléphant¹³ : Ganesha
Description physique d'une divinité populaire hindoue fils de Shiva et Parvati.

- Vélo - pousse¹⁴ : cycle rickshaw
Néologisme créé pour rendre l'image du pousse pousse avec une modification, à savoir l'incorporation du vélo.

RAJIV GANDHI

IL YA UN PILOTE A LA TETE DE L'INDE

Il rêvait d'une vie tranquille dans l'aviation civile. Mais la mort de son frère d'abord, l'assassinat de sa mère ensuite, l'ont conduit, presque malgré lui, au pouvoir. 750 millions d'Indiens viennent de le plébisciter en accordant 80 % des sièges du Congrès à son parti.

Deux mois après l'assassinat d'Indira Gandhi, le 31 octobre dernier, son fils Rajiv vient de remporter en Inde un triomphe sans précédent. Un vrai raz de marée électoral. Pres de 80 % de sièges assurés pour son parti — celui du Congrès — à la Lok Sabha, la chambre du peuple indien.

Un score qui dépasse, et de loin, ceux rêvés par sa mère et même par son grand-père, le prestigieux Nehru.

Mais qui donc est Rajiv Gandhi, qui se trouve aujourd'hui aux commandes de la plus grande démocratie du monde ? Un sous-continent de 750 millions d'individus prêts à se déchirer entre eux ou à rompre l'équilibre du monde, s'ils décident un jour de s'aligner soit sur Moscou soit sur Washington.

Ce jeune homme au destin démesuré et aux responsabilités immenses est pourtant un politicien malgré lui.

Un jeune homme qui rêvait d'une vie calme, tranquille, sans histoire. Un petit bonheur bourgeois où il aurait pu cultiver à loisir sa passion pour la musique, la radio amateur et la photo.

Après des études classiques à Bombay et dans les montagnes de Bebra Dun, il part pour Cambridge, en Angleterre, terminer sa formation, comme tous les jeunes gens de son milieu.

Il a 24 ans quand il revient à Delhi, avec en poche un diplôme d'ingénieur et à son bras une jeune Italienne de Turin, Sonia Maino, qu'il a épousée pendant son séjour en Grande-Bretagne et qui lui a donné deux enfants : un garçon et une fille.

A Delhi et tout de suite, il endosse l'uniforme anonyme des pilotes de ligne et devient un des commandants de bord de l'Indian Airlines, la compagnie nationale intérieure de son pays.

Et il croit sa vie tracée comme un plan de vol sans histoire.

Bien sûr, il a conscience d'appartenir à une sorte de dynastie régnante. Son grand-père, Jawaharlal Nehru, a été en 1947 le premier chef de gouvernement de l'Inde indépendante. Et il l'est resté jusqu'à sa mort en 1964. Deux ans plus tard, c'est sa mère qui a repris le flambeau.

Et pour l'avenir, tout désigne son frère cadet, Sanjay, qui est entré en politique comme dans les ordres. De plain-pied. Il est le dauphin. Celui destiné à gouverner sur les traces de sa mère. Un drôle de personnage, Sanjay. Son mot d'ordre de l'action et pas de discours. En 1977, il devient même un véritable Premier ministre occulte. Il



Juste avant le scrutin, les partisans de Rajiv dominaient la scène politique.

bouleverse le monde politique en n'hésitant pas à faire envoyer ses detracteurs en prison. Il est fonceur, brutal, cynique et terriblement politicien.

Mais un matin de juin 1980, le petit aviole dans lequel il fait des acrobaties s'écrase sur l'aéroport de Delhi.

Sanjay est mort.

Le destin de Rajiv vient de tourner. Il est devenu le seul héritier de la dynastie. Celle des Kashmin Pandits, la vieille caste brahmane de sa mère. Une des plus anciennes du sous-continent. Il doit obéir et donc s'engager.

Il commence par tergiverser.

— Je ne connais rien à la politique, affirme-t-il au magazine *Indian Today*. J'espère que je n'en ferai pas. Pas question de me glisser dans les pantoufles de mon frère !

Mais tous les regards se tournent vers lui. A coups d'appels, de pétitions, de campagnes, on lui fait savoir que le pays a besoin de lui. Et on l'invite à se sacrifier sur l'autel de l'intérêt général.

Alors, il entre en politique à sa façon. C'est à dire une façon appliquée et méthodique. Avant de prononcer un oui définitif, il consulte ses amis et, entre deux vols, étudie les dossiers qui lui paraissent importants : la production de l'énergie, du pétrole et du charbon, afin de réduire la dépendance de son pays vis-à-vis de l'étranger. Et, surtout, la relance du planning familial pour contrôler l'explosion démographique.

Comme les jeunes maris indiens qui hésitent traditionnellement avant de passer la porte de leur promise, il hésite avant de franchir le pas

Sa mère et ses amis reviennent à la charge. Il faut remplacer le frère, dont les masses indiennes gardent un souvenir très pénible. Celui d'un homme qui faisait régner la terreur au nom du contrôle obligatoire des naissances.

C'est pour ça, pour changer cette image de marque, dit-on, qu'il finit par céder. Mais il avance à petits pas. Sa démarche est toute de lenteur, de prudence et de modestie. Soigneusement, il s'entoure d'un cercle d'intellectuels et d'hommes d'affaires qui lui sert de « brain trust ». Puis, il se lance.

Nous sommes en mai 1981. Il a 37 ans. Il remporte brillamment le siège de député de l'Uttar Pradesh que Sanjay occupait au Congrès.

Le piège est refermé. Il va désormais gravir les marches du pouvoir. Il ne lesine pas sur les sacrifices. Lui qui aimait les blousons de daim, les jeans et les mocassins, il troque ses vêtements occidentaux contre le bonnet gandhien qui a rendu célèbre la physionomie de son grand-père Nehru. Désormais, Rajiv ne porte plus que l'habit traditionnel des membres du Congrès indien. Kurta blanc — chemise et pyjama — et bonnet de Khadi.

— J'aime mon nouveau métier. Je commence à comprendre mais il me reste encore beaucoup de pain sur la planche.

Le virus de la politique vient de le gagner. Il s'est pris au jeu et il est doué. Mais il a ses opposants.

On l'accuse d'être le fils de sa mère et on l'attend au tournant. Pour les uns, il n'appartient pas au sérail et manque d'expérience. Pour les autres, il n'est qu'un petit fantoche.

Pourtant, le jeune homme parachuté dans la jungle du Congrès apprend vite à nager au milieu des crocodiles.

En 1983, il devient l'un des cinq secrétaires généraux du parti d'Indira Gandhi. Son objectif premier : lutter contre la corruption à l'intérieur même du parti, et assainir les mœurs politiques, ce qui lui vaut le surnom de « Mister Clean » (Monsieur Propre).

Il découvre les villages, la pauvreté et l'ampleur des efforts à faire. Il se prononce pour des réformes dans l'administration et dans la justice. Et surtout pour l'initiative privée. Il veut hâter la modernisation de l'Inde. Mais surtout il rassure en se montrant soucieux de l'indépendance de son pays et de son non-alignement.

Des Etats-Unis, il dit : « Je ne comprends pas très bien l'attitude des Américains. En théorie, ce pays soutient la liberté et la démocratie. Mais dans les faits, il flirte avec les dictatures » (allusion au Pakistan).

Mais comme sa mère, il a une aversion pour le communisme tout en ayant conscience de l'importance des relations de l'Inde avec l'URSS, où il se rend, une fois, en voyage officiel.

Peu à peu, et derrière lui, se forme une équipe d'hommes jeunes et enthousiastes que l'on surnomme à Delhi les « frères-ordinateurs de Rajiv ». Des technocrates de son âge et à son image. Une quinzaine de vieux copains d'école qui ont quitté les postes importants du secteur privé pour le rejoindre. Arun Singh, l'homme de confiance de Rajiv, fils de rajah et ex-homme d'affaires à Calcutta. Satish Sharma, ancien pilote, lui aussi marié avec une étrangère. Et Arun Nehru, ami, parent et ex-responsable d'une grande compagnie.

Tous détonnent dans la vie politique indienne. Mais ils sont jeunes, dynamiques et ils font bonne impression.

Surtout Rajiv. Il a une belle « gueule », qui passe bien à la télé. Il est un excellent orateur. Un des très rares en Inde à pouvoir parler sans notes. Il sait s'emporter, devenir cassant mais aussi s'attendrir. Un peu à la façon des Kennedy.

Tout le contraire des politiciens traditionnels, y compris Nehru et Indira Gandhi, qui étaient devenus des mythes et qui maniaient la froide distinction un peu hautaine, voire méprisante, quand ils n'étaient pas cruels à l'égard de leurs ennemis.

Malgré les nombreux adversaires qu'il conserve dans son propre parti, Rajiv voit son

RAJIV GANDHI

ascension politique confirmée en décembre 1983. Lors de la conférence annuelle du Congrès, une résolution votée à la grande majorité lui demande de succéder à sa mère à la présidence du parti.

Mais dix mois plus tard, c'est à la tête du pays qu'il va se trouver propulsé malgré lui. A cause d'un garde sikh qui n'hésitera pas à tirer à bout portant sur celle qu'il était chargé de protéger. Indira vient d'être assassinée. C'était le 31 novembre dernier.

Trois jours après le drame, il a bien changé. L'homme qui se tient debout et tout droit derrière le bûcher où sa mère est couchée. Et son calme et son sang-froid impressionnent tout le monde quand il dépose sans faiblir la torche qui va la réduire en cendres.

Désormais, il est seul. Et il le sait. L'ombre de sa mère ne le protège plus. Sept cent cinquante millions d'Indiens le suivent du regard et attendent qu'il les guide.

Mais l'Inde vient de montrer aux dernières élections qu'elle est sous le charme. Le style du nouveau Nehru l'a séduite. Mais arrivera-t-il à régler les problèmes de son pays ? Les heurts entre les communautés, la violence des Sikhs, les exigences des musulmans, la corruption, et surtout le difficile équilibre d'un pays qui se veut non aligné.

« Le jeune homme tendre est devenu un homme, disent les Indiens. Son rêve était sage. Son ambition modeste. Mais son destin est aujourd'hui démesuré. "Clean" Rajiv a du pain sur la planche. »

Camille Scoffier



PHOTOS RAJIV GANDHI



Couvert de guirlandes, Rajiv sourit à la gloire. Même les modestes ne savent pas résister à l'appel de celle-ci. Le dépouillement du vote a eu lieu dans l'allégresse : le parti du Congrès était assuré de la victoire.

TEXTE III

RAJIV GANDHI: IL Y A UN PILOTE A LA TETE DE L'INDE

(VSD 9/1/85)

- Lok Sabha, la chambre du peuple indien.¹
Il s'agit ici de la chambre basse du parlement indien.
Dans l'explication fournie par le journaliste, "peuple indien" est la traduction littérale du mot hindi, "lok".

- Kashmiri Pandits, la vieille caste brahmane²...
Le mot "Pandit" est le 'titre honorifique attribué aux brahmanes ayant une connaissance approfondie de la littérature sanscrite: titre aussi des brahmanes au Cachemire (Les guides bleus: Inde)

- deputé³: member of Lok Sabha
Adaptation culturelle. Les députés sont les représentants du peuple dans l'Assemblée nationale, la chambre basse du parlement français.

- bonnet "gandhien"⁴: Gandhi cap/Gandhi "topi"
L'adjectif "gandhien" signifie "du Mahatama Gandhi"

- chemise et pyjama⁵: kurta pyjama
Adaptation française du "kurta", type de tunique portée en général, par la plupart des hommes politiques de l'Inde.

- de "khadi"⁶

Emprunt du mot hindi signifiant le vêtement tissé sur un métier à main et popularisé par le Mahatma Gandhi dans sa campagne de boycott des tissus anglais, lancé en 1924.

- frères-ordinateurs de Rajiv⁷: Rajiv's computer boys

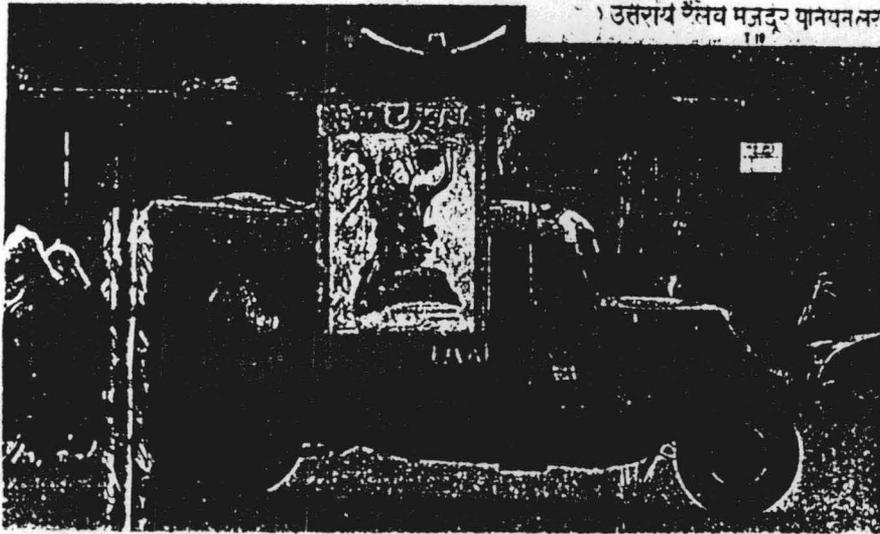
Le surnom de "computer boys" était attribué au groupe de personnes chargés de moderniser l'Inde. Comme ces gens étaient de l'entourage du Premier ministre et comme ils étaient tous jeunes et enthousiastes, ils présentaient la même image que lui. C'est pour cette raison que le journaliste utilise le mot "frères" dans la traduction qu'il propose.

CINÉMA

Inde : le pays où les dieux sont des stars

L'année de l'Inde. Commencé, juste avant l'été, par les danses, les pantomimes, les défilés d'éléphants au pied de la colline de Chaillot, ce voyage fluvial à travers la culture indienne va atteindre son niveau le plus haut dans les semaines à venir. Danses et chants traditionnels à l'Opéra, du 10 au 22 septembre, suivis, à la Maison des cultures du monde, au Théâtre de la Ville au Théâtre du Rond-Point, à la Maison Internationale du

théâtre, par les marionnettes, les danses, les chants, le théâtre et les musiques de l'Inde. Et, bien sûr, au Centre Pompidou, par le cinéma, jusqu'au 25 décembre, avec 120 films, pour la plupart inédits. La partie émergée d'un immense continent d'images. Comme le révèlent ces cartes postales qu'Yves Véquaud, notre envoyé spécial, nous a adressées d'Inde, un pays où le cinéma fait naturellement partie de la chronique quotidienne.



L'Inde va au cinéma comme la Provence joue aux boules, la Grande-Bretagne boit de la bière : tous les jours, si possible. Plusieurs fois dans la journée, pourquoi pas ?

Depuis trois millé ans, ce pays a le culte des images, des contes, des héros, de la danse et de la musique. Le cinéma résume tout cela, offrant en plus la magie des truquages, des décors et du mouvement.

Dès 11 heures du matin, des foules d'adolescents et d'étudiants s'agglutinent devant les grilles des nombreuses salles des villes. Les guichets — un trou ovale dans un mur — deviennent les buts où l'on se rue, où l'on s'écrase. Ah ! le sport national des files d'attente devant les bureaux de l'Inde

paperassière ! Une mêlée hurlante, serrée, sourire aux lèvres. Les gens bien envoient leur boy.

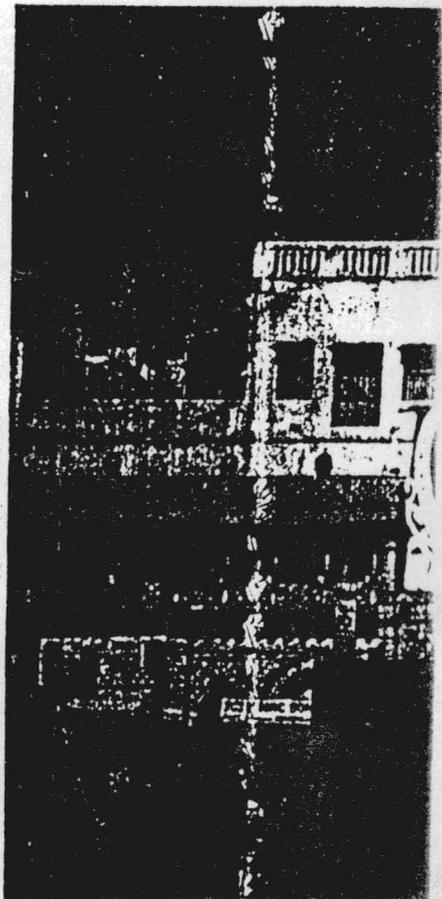
On reçoit un billet pour un fauteuil précis. On peut parfois acheter ses places d'avance. Le marché noir en profite et fait tous les tickets pour les films qui marchent.

Loin des grands centres, le décor peut être plus bucolique. Sur les plages du Sud, le projecteur et l'écran sont plantés dans le sable, sous un auvent de palmes, et les spectateurs se laissent alanguir par la rumeur de l'océan, le parfum d'un frangipanier, le chant d'un rossignol amoureux.

Une séance, c'est deux longues parties coupées par un long intervalle. Le temps de grignoler une coupe de pois chiches au curry, deux beignets de

légumes verts au paprika* Le temps de boire un yaourt glacé battu au jus de mangue* un thé poisseux à la cardamome, et d'engloutir une sucrerie à la crème de lait, pétrie de miel et d'extraits de fleurs d'oranger.

Autour du bâtiment, c'est le mélomelo de la méla, le bazar des échoppes, boîtes d'allumettes sur quatre pattes. Il y a les marchands de tout et de rien, le réparateur de bicyclette, avec sa pompe et sa glu, le vendeur devant un sac de jute et trois clous, le préparateur de pan, cette chique de bétel qui fait cracher rouge*



Taxi publicitaire et façade de Majestic à Delhi : les bons triomphent toujours.

dé faux tuberculeux aux lèvres cramoisies.

Encens pour les tiroirs-caisses* et pour les chromos des calendriers crottés de chiures d'insectes, le long des planches ou des murs de boue. Musée du barbier huileant les cheveux, la barbe ou les épaules de son client. Des singes jouent sur les terrasses. Des vautours planent dans le ciel jaune du tropique qui attend la mousson. Eau fraîchie vendue au verre, jus de canne pressé, là, juste pour vous. Montagnes de pastèques et collines d'oranges. On va au cinéma ? Mais c'est la fête, alors, et l'on se doit de consommer.

On s'enfile une chemise propre, un pantalon long et des chaussures. Le dhoti, le pyjama, les chemises traditionnelles, c'est aujourd'hui un look de paysan. Plus on est riche, plus on monte dans la salle, jusqu'au dernier rang du balcon. On se lève, on passe et on repasse, on commente, on revient avec des cacahouètes. Prim, un jeune Indien, a déjà vu le film trois fois. Il m'invite à revenir demain : « Beautiful story, sir ! »

En bas, près de l'écran, devant lequel palpitent une nuée de papillons déboussolés, sur des bancs sans dossier

Jamna », « Je mourrai pour maman », « Bobby », « Amar, Akbar, Anthony », autant d'énormes succès dont les happy ends apaisent la faim de justice des foules indiennes. Où, sinon dans ces films inconnus en Europe, voit-on immanquablement les bons récompensés et les méchants punis sous les bravos ?

On va au cinéma ni pour s'instruire ni pour réfléchir, mais pour oublier : eau de rose de l'opérette aux décors en cartons pastel, morale de saynète pour fête paroissiale et, surtout, intermèdes de chansons dont on connaît les

place à Calcutta, les baisers sont interdits dans les films.

Des films, l'Inde en produit deux fois plus que la France et les États-Unis réunis : 800 en 1983, dernier chiffre connu. Tournés en dix jours à Bombay, Madras ou Calcutta, ils alimentent la secte la plus apparente de ce monde si religieux, celle des adorateurs de stars.

Depuis la première projection du cinématographe Lumière, à l'hôtel Watson de Bombay, le 7 juillet 1896, depuis le premier film mis en scène par un Indien - « Le Roi Hari-



ou des chaises de fer, piaillent l'enfance pauvre et, sur le côté, des femmes parquées comme un jury de cour d'assises. Tout en haut, à toucher les ventilateurs guère moins bruyants que des hélicoptères, les notables se font des grâces et - ô surprise ! - trois petits mendiants qui, tout à l'heure, harponnaient un car de touristes blanc et rouge. Ils me reconnaissent, ils rigolent. Je sais qu'ils n'aiment pas garder de l'argent pour demain. Thésauriser, c'est manquer de confiance en Dieu. La moindre pièce en poche les empêcherait de bien dormir.

En revanche, le septième art leur fournira de beaux sujets de rêves : orphelinats coquets, fonctionnaires honnêtes, dieux et déesses sur de doux nuages de coton hydrophile. « Ganga

paroles par cœur, pour les avoir entendues chaque jour dix fois à la radio.

C'est par amour pour ces véritables clips insérés dans les mélodrames que les foules se déchainent. Satyajit Ray n'est célèbre que chez nous. C'est d'histoires rocambolesques et de filles qui roucoulent en ondulant des hanches que l'Inde et les pays arabes raffolent.

L'artiste change de costume à chaque couplet, à chaque refrain, dans des décors innombrables. L'érotisme latent peut devenir surréaliste quand la belle en sari fait semblant de se doucher en tripotant une savornette qui mousse. L'Inde moderne est restée puritaine. Et, pour ne pas choquer la statue de la reine Victoria, toujours en

chandra », de D.G. Phalké, en 1913 - près de 20 000 titres sont inscrits au catalogue. Œuvres sous-titrées ou doublées pour une population où l'on parle plus de vingt langues.

Le cinéma est, avec la politique et les pèlerinages, l'une des vraies passions de ces peuples. L'arrivée d'un film à succès bouscule les habitudes d'une région. Par des camions bariolés d'affiches ou des vélos porteurs de haut-parleurs à batterie, les habitants des hameaux perdus et des 600 000 villages seront avertis de l'heure des séances, du prix des entrées et appâtés par la rengaine à la mode que diffusent des électrophones qui crachent et qui toussent.

Ce soir, c'est promis, ils retourneront tous au cinéma. YVES VÉQUAUD ■

TEXTE IV

INDE : LE PAYS OU LES DIEUX SONT DES STARS (E 6-12/9/85)

- i) pois chiches au curry¹ : "chana" (hindi).
- ii) beignet de légumes verts au paprika² : "pakora" (hindi).
Paraphrase³ définitoire³ des plats populaires indiens.
- Yaourt glacé battu au jus de mangue³ : Mango lassi.
Définition d'une boisson typiquement indienne.
- Sucrerie à la crème de lait, pétrie de miel et d'extraits de fleurs d'oranger.⁴
Description exotique des friandises qui portent le nom général de "Mithai" et qui sont souvent à base de lait sucré et parfumé.
- pan, cette chique de betel qui fait cracher rouge.⁵
Cette description du "pan" explique la raison pour la crache rouge qu'on voit souvent dans les rues et sur les murs en Inde.

- Encens pour les tiroirs caisses⁶: agarbatti.

Dans les magasins, les boutiques et les restaurants en Inde, on trouve souvent les batonnets d'encens sur les tiroirs caisses qui est une forme d'offrande pour vénérer Lakshmi, la déesse de la Fortune.

- "je mourrai pour maman"⁷

Cette traduction du titre d'un film hindi porte sur le thème du film et ^{il} ne s'agit pas, à notre avis, d'une traduction littérale du titre. Ainsi, on voit que c'est une manière de contourner le problème d'équivalent que peuvent poser certains termes et expressions.

L'Inde

INTRODUCTION A LA MUSIQUE

DÉJA en 1981, le Festival d'automne avait offert un vaste panorama de la musique indienne et de la danse, mais il s'était volontairement limité à l'Inde du Sud, c'est-à-dire au style karnatique, présumé plus ancien; resté à l'écart des incursions arabes et persanes qui ont influencé le style du Nord, hindoustani, plus familier à nos oreilles. Cette fois, le nord et le sud sont réunis, mais il serait chimérique d'espérer distinguer en profondeur la spécificité de l'un et de l'autre, à moins de sérieuses études préalables.

Malheureusement, en ce domaine, la documentation que l'on peut glaner dans les dictionnaires, dans les rares ouvrages spécialisés ou sur les pochettes de disques se révèle vite parcellaire ou égaré à l'ampleur du sujet, souvent confuse, ne serait-ce que par les diverses façons d'orthographier les termes techniques et les noms propres, plus rébarbative enfin que la théorie occidentale, dont la plupart des mélomanes connaissent seulement les grandes lignes et dont les subtilités échappent à bien des musiciens. Ces lacunes théoriques nuisent autant à l'appréciation qu'à l'interprétation des œuvres, mais on s'en accommode, car il n'y a pas moyen de faire autrement; l'habitude et la fréquentation des styles suffisent à nourrir l'intuition.

Dans ces conditions, il n'y a pas lieu de se plonger outre mesure dans les arcanes désarmants des modes, des ornements et des rythmes de la musique indienne avant de se permettre d'écouter un concert ou un disque. Il est plus important de concentrer son attention sur ce qu'on entend que d'interposer de vagues connaissances entre la musique et l'oreille qui la reçoit.

Par rapport aux musiques d'Extrême-Orient, celle de l'Inde a l'avantage de sembler plus accessible, plus proche de notre sensibilité. Il faut donc à la fois savoir se laisser porter par ce qu'il y a de commun — la forme des morceaux, d'abord incertaine, qui se précise, tandis que le mouvement s'accélère et que la mélodie gagne en amplitude, le retour des refrains, l'attraction très forte de la note fondamentale, — mais rester conscient de tous les raffinements, parfois essentiels, qui nous échappent faute de sentir, au moins intuitivement, la charge affective traditionnelle qui s'attache au choix de telle succession d'intervalles, à tel ornement ou port de voix.

La notion d'œuvre, le rôle de l'interprète et la part du compositeur diffèrent essentiellement de ce que nous connaissons. L'improvisation — une improvisation très calculée dans le cadre de styles et de formes préétablis — joue un rôle primordial dans la musique de l'Inde. Dans le Nord, l'association d'une gamme de cinq, six ou sept notes (le raga) et d'une formule rythmique (tala), choisie parmi les quelques dizaines en usage, puis leur présentation sous des formes variées à l'infini au sein d'une progression soigneusement ménagée, avec ses tensions et ses détente, constituent toute la matière de ce qu'on désigne également sous le nom de raga.

Chaque type de gamme est associé à un poème qui en précise la couleur affective et indique à quel moment de la journée ou de

Chant, danse, théâtre dansé,
musique instrumentale,
un nombre impressionnant d'artistes
parmi les plus grands ou les plus prometteurs...
Le programme du Festival d'automne
apparaît comme le centre de gravité
de cette Année de l'Inde
dont on aimerait qu'elle débouche
sur une meilleure connaissance d'une culture
que l'Occident se plaît aujourd'hui
à consommer sans trop chercher
à savoir ce qu'elle recouvre.

un thème « populaire », comme en jouent parfois les organistes occidentaux en fin de concert. A cela près qu'il y manque généralement cette dimension spirituelle essentielle pour un musicien indien. L'œuvre qu'il crée devant nous est plutôt une méditation sur un thème, sur un certain nombre de sons correspondant à un état d'âme, à un aspect de la divinité.

n'utilise pas de paroles, mais des syllabes conventionnelles vides de sens, ainsi que le nom des notes de la gamme.

L'origine divine du système mélodique, tiré par Brahma lui-même du *Sāma Véda*, l'un des quatre principaux Védas, explique le pouvoir qu'on lui attribue et le respect dont on l'entoure. Les sept notes de la gamme ont été inspirées, dit-on, par des cris d'animaux et des chants d'oiseaux. On les désigne par les premières lettres de leur nom : *sa, ri, ga, ma, pa, dha, ni*, correspondant approximativement à notre gamme.

Le *sa* désigne toujours la tonique, que l'on traduit par *do*, mais dont la hauteur peut varier selon la tessiture de la voix du chanteur ou l'instrument utilisé. Pendant l'exécution, un instrument à cordes pincées, le *tampura*, fait résonner la tonique, l'octave, et généralement la quinte (on emploie aussi un petit harmonium, dont le son est plus puissant, lorsque la voix ou l'instrument soliste risque de couvrir le son délicat du *tampura*). Cette quinte à vide, continue comme celle de la vielle à roue ou de la cornemuse, assure à la gamme choisie une assise ferme sur laquelle elle se détache nettement, et qui permet à l'auditeur de sentir clairement le degré d'éloignement où l'entraîne le musicien par rapport à la tonique.

du créateur, dont le monde et nous-mêmes ne sommes que l'expression. Car la divinité est joie, tendresse, amour, aussi bien que solitude ou douleur, union et séparation, vie et mort, tout et rien.

L'exécution du raga est toujours précédée d'un prélude, l'*alap*, qui peut durer jusqu'à quarante minutes (mais que les musiciens sont tentés de raccourcir lorsqu'ils se produisent en Europe), au cours duquel la tonique s'affirme d'abord. Le musicien aborde ensuite une autre note, s'attarde sur elle, sur son rapport avec la tonique et sur le sentiment qu'elle exprime. Il procède de même avec les notes suivantes et, lorsque la signification de chaque note et de leur ensemble est entièrement assimilée par l'auditeur, il peut se permettre des variations plus légères et plus brillantes. La musique vocale



Kelucharan Mohapatra (danse odissi)

ques sont si nombreuses et imprévisibles, à l'intérieur d'un cadre fixe (le tala, déjà complexe lui-même), qu'on aperçoit difficilement le lien interne. D'ailleurs, un poème tamoul dit : « Si tu veux voir quelle forme a la brise, quel est l'aspect de Shiva, si tu peux me dessiner un parfum ou me décrire Manmatha, si tu me dis comment s'enroule le son de la flûte et dans quel sens coulent les Védas, alors tu peux être capable de soupçonner ce que sont vraiment les talas. »

A l'exception du sarangi, on pourra entendre cet automne tous les principaux instruments indiens et apprendre à distinguer la vina du Sud de la rudravina du Nord, qui sont deux grands luths, ou le gotuvadyam. Mais on aura l'occasion, aussi, de comparer le chant dhrupad, sévère, sans vocalise ni ornement, et le chant khyâl, qui apparaît comme le bel canto de l'Inde, ou le chant thumri, au style aimable, tendre et léger. A ces trois types de chants du Nord s'oppose le chant karnatique du Sud, qui se caractérise par la place accordée aux longues tenues sur une seule note et aux glissandos entre deux sons, dont l'inspiration est essentiellement sacrée, la voix étant considérée comme le moyen le plus efficace pour exprimer le désir ardent et l'amour divin. Le sankitana, ou adoration par le chant, était le support du bhakti-yoga, la voie la plus accessible pour gagner l'état de grâce.

La conception du rythme, en revanche, diffère tellement de la nôtre qu'il est impossible d'en apprécier le raffinement sans un sérieux entraînement. On peut percevoir leur infinie variété et l'association parfaite des musiciens qui se retrouvent toujours avec une sorte d'irrégularité régulière, mais les variations rythmi-

La tonique (*sa*) et la quinte (*pa*) sont naturellement immuables, tandis que, selon les ragas, les cinq autres notes peuvent être abaissées d'un, deux ou trois petits quarts de ton (*re, re - bas*, *re bémol, re bémol - bas*, par exemple), en sorte que l'octave connaît vingt-deux divisions ou *shrutis*. La couleur des différents ragas est donc déterminée par la hauteur précise des notes qui les composent. Le nombre de ces notes va de cinq à neuf, car il se peut que la gamme montante diffère de la gamme descendante par une ou deux notes, comme dans notre mode mineur.



Bismillah Khan (musique hindoustani).

la nuit il faut le chanter. Cette dernière règle, évidente pour le chant (on n'imaginerait pas de fredonner une berceuse au lever du jour ou de donner une aubade au crépuscule), souffre des exceptions dans la musique instrumentale, en sorte qu'on aurait tort de reprocher à un joueur de sitar ou de vina d'exécuter un raga du matin dans un concert du soir.

Encore qu'elle laisse une large part à la libre improvisation, la musique du Sud, en revanche, utilise des thèmes précis, généralement empruntés à des mélodies composées par l'un des trois grands musiciens du début du siècle dernier : Thyāgarāja, Muttuswāmi Dikshitar et Shama Shāstri, et précèlement fixées. Le sens des paroles ajoute une dimension expressive pour les auditeurs qui les connaissent par cœur. Il s'agit alors de variations improvisées sur

GÉRARD CONDÉ.

*8

*9

*10

*11

*12

*13

TEXTE V

L'INDE : INTRODUCTION A LA MUSIQUE (M 19/9/85)

- le style karnatique¹ : karnatic style (music)
Il s'agit ici de la musique de karnataka, un état dans le Sud de l'Inde. L'adjectif "karnatique" est calqué sur la version anglaise "karnatic" ou "carnatic".

- l'association d'une gamme de cinq, six ou sept notes² : raga
'Raga' est un terme sanscrit difficile à traduire exactement qui sert à définir en musique comme en art l'atmosphère d'émotion et qui veut dire "Attirance", "couleur" et "passion" à la fois. Dans la musique indienne le "raga" est un mode mélodique interprété en correspondance avec une saison, un moment de la journée, une ambiance et un sentiment et comprend un nombre variable de notes. (FREDERIC Louis, Dictionnaire de la civilisation indienne et Les Guides bleus: Inde)

- formule rythmique³ : tala.
Il s'agit des rythmes de la musique classique et karnatique indienne. Chaque "tala" comprend un certain nombre d'unités rythmiques longues ou brèves.
(FREDERIC Louis, Dictionnaire de la civilisation indienne)

- un prélude, l'alap.⁴

En musique indienne, l'"alap" est l'introduction musicale exécutée dans un rythme libre par laquelle un musicien indique au public le type de 'raga' qu'il interprète. (FREDERIC Louis, Dictionnaire de la civilisation indienne).

Dans la musique classique occidentale le "prélude" est une suite de notes qu'on chante ou qu'on joue pour se mettre dans le ton. (Le Petit Robert). Le journaliste établit un parallèle entre les deux types de musique adaptant le terme indien à la musique occidentale.

- Sama veda, l'un des quatre principaux védas.⁵

Paraphrase explicative de "Sama Véda" qui décrit en détail, la récitation chantée des hymnes des védas d'où la musique indienne tire son origine. (FREDERIC Louis, Dictionnaire de la civilisation indienne).

- un instrument à cordes pincées, le tampura.⁶

Le tampura ou "tamboura" est un instrument de musique à cordes accompagnant les chants dans la musique classique du nord de l'Inde (FREDERIC Louis, Le Dictionnaire de la civilisation indienne).

- vingt deux divisions ou shrutis.⁷

En musique indienne, un shruti est un micro intervalle entre les sons de base des gammes. On en compte 22 à l'octave. (FREDERIC Louis, Dictionnaire de la civilisation indienne).

- la vina, du Sud, la rudravina du Nord, qui sont deux grands luths ou le gotuvadyam.⁸

La vina est un instrument de musique à cordes utilisé dans le sud de l'Inde. Dans le nord elle s'appelle "rudravina". Le Gotuvadyam est un instrument similaire. Le luth est un "ancien instrument de musique à cordes pincées importé en Europe par les Arabes". (Le Petit Robert). Le journaliste évoque l'image du luth (auquel) auquel la vina ressemble énormément.

- i) le chant khyal, qui apparaît comme le bel canto de l'Inde.⁹
- ii) Le chant dhrupad, sévère, sans vocalise ni ornement.¹⁰
- iii) le chant thumri, au style aimable, tendre et léger.¹¹

Dans ces trois cas le journaliste n'avance aucune explication ou définition à des trois types de chants du Nord de l'Inde. Il exprime plutôt sa propre expérience et ses propres sentiments vis-à-vis de ces styles. En même temps il importe de souligner que ces termes ne se prêtent pas à une traduction et désignent trois styles de chants.

- le sankitana ou adoration par le chant.¹²

Il s'agit ici, peut-être, du "sankirtana" où les adorateurs d'une divinité se réunissent lors des cérémonies ou des fêtes religieuses et chantent ensemble les hymnes en l'honneur de la divinité.

- le bhakti yoga, la voie la plus accessible pour gagner l'état de grâce.¹³

"Bhakti yoga" fait partie d'un groupe de systèmes philosophiques et pratiques (yoga) enseignant les techniques de libération de l'esprit des liens matériels. Un des moyen d'atteindre le but désiré est par l'adoration et l'amour mystique - le bhaktiyoga. (FREDERIC Louis, Dictionnaire de la civilisation indienne).

CONCLUSION

Notre thèse de départ, selon laquelle un journaliste qui a affaire à une communication interculturelle se trouve dans une situation semblable à celle d'un traducteur en quête d'équivalents, se voit, en même temps, confirmée par les journalistes que nous avons interrogés. En fait leurs réponses à notre questionnaire ont renforcé cette hypothèse. Bien que les connaissances culturelles préalables ne soient pas une condition sine qua non pour que le journaliste se trouve dans une situation où il aura à rédiger sur un pays étranger, les journalistes interviewés étaient d'accord pour dire qu'ils rencontraient souvent, lors de la rédaction, des problèmes de traduction d'ordre culturel qui nécessitaient une certaine recherche. Dans ses efforts pour mieux saisir le concept qu'il cherche à exposer, la démarche qu'adopte un journaliste offre un parallèle à celle suivie par un traducteur professionnel dans le cadre de la recherche d'équivalents. Dans le contexte indien, à l'esprit étranger, ce sont des faits culturels relevant de la structure sociale et de la religion hindoue qui

posent le plus grand obstacle à la compréhension et à la traduction. Les concepts économiques ont un caractère plus ou moins universel et donc ils sont moins difficiles à comprendre et à faire comprendre.

Pour se renseigner sur la culture, ou plus précisément sur les faits culturels, les journalistes consultent souvent la presse anglophone ou les archives d'autres journalistes. Mais, en même temps les ouvrages unilingues et la quête sur le terrain dans certaines situations s'avèrent nécessaires pour mieux comprendre l'idée de départ afin d'aboutir à une traduction plus précise.

La situation de communication dans laquelle se trouvent les journalistes, les obligent à faire un effort spécial pour rendre les idées qui pourraient être inconnues aux lecteurs. Comme il est difficile de juger les connaissances des lecteurs, ils se servent des outils disponibles comme les notes en bas, les explications du contexte en début d'article etc.

En même temps, le journaliste se donne la responsabilité de présenter le pays dans sa réalité existante sans se perdre dans des clichés et de fausses images. L'exotisme et le mystère que représente l'Inde en France crée une certaine image de ce

pays et le lecteur moyen attend à ce que la presse réponde à cette exigence. Selon un des journalistes consultés "Les Français ont une image épineuse de l'Inde et c'est malheureux.¹ Même s'il semble peu vraisemblable, il existe encore des gens en France qui connaissent l'Inde sous le nom de "Les Indes" et certains qui pense que l'adjectif "indien" fait référence aux autochtones d'Amérique, "hindou" étant l'adjectif convenable pour ce pays.

Les exemples authentiques des concepts cités ainsi que leurs "traductions" nous permettent de tirer les conclusions suivantes: Le type de traduction proposée n'est certes pas un simple transcodage et c'est pour cette raison que plusieurs solutions sont possibles pour le même concept selon la perception du journaliste et son intention de communication. Toute présupposition concernant les connaissances du lecteur en lexique étranger, se fait avec beaucoup de prudence, et c'est la raison pour laquelle les journalistes que nous avons interrogés hésitaient avant d'utiliser un terme exotique sans le faire accompagné d'une explication quelconque. Si certains termes étrangers se trouvent retenus sans explication, c'est seul dans le cas où ces termes s'utilisent fréquemment en français (Yoga, guru)

1. ZECCINI Laurent lors de l'entretien.

Souvent ils sont accompagnés d'une paraphrase, laquelle devient ainsi un outil fort prisé du journaliste. Il y a, en même temps, des cas où ces termes empruntés sont suivis d'une traduction littérale. Les adaptations au niveau culturel aident le journaliste à passer plus facilement la signification d'un concept. Ainsi, il peut être sûr que le concept sera compris sans ambiguïté.

Pour ce qui est de l'orthographe, les journalistes retiennent souvent l'orthographe anglaise des noms propres dans leurs articles mais il leur arrive que les correcteurs en change avant de faire imprimer les articles. Ces orthographes sont, donc, remplacées par des versions "francisées". Ainsi "Punjab" devient "Pendjab" ou "Gujarat" devient "Goudjerat".

Nous avons pu établir, à l'aide de cette recherche, que le journaliste chargé d'une mission de vulgarisation dans un contexte étranger peut être comparé à un traducteur car les deux sont engagés dans un acte semblable, à savoir "acte de communication", les deux cherchant à se faire comprendre et à se faire lire. C'est ce désir de se faire comprendre qui motive l'un et l'autre à comprendre ce qui est dit. Nous nous permettons également de conclure que par son acte de communication, le journaliste arrive à contourner le problème d'équivalence et aboutit, dans la plus grande partie des cas à des traductions cohérentes et "acceptables" à son public.

Toute perte de sens lors de la traduction, y compris la connotation, découle d'une part de la perception du journaliste et d'autre part du souci d'éviter des explications élaborées, son article n'étant certes pas un cours de civilisation. Le manque de précision dans certains cas révèle peut-être un certain ethnocentrisme vis-à-vis d'une culture étrangère qui fait que le journaliste est influencé par un système de références qui lui a accordé son entourage français, tout autre culture semblant comme une déviation de celui-ci. Peut-on également attribuer le nombre élevé d'adaptations à ce même phénomène?

Il n'y a aucun doute que la presse a une lecture répandue et, donc, son vocabulaire a la plus grande chance de se fixer dans le vocabulaire commun. En plus, ce vocabulaire a un caractère plus ou moins général et non pas très recherché. Pour cette raison une étude lexicologique faite dans le domaine culturel ne manque pas d'utilité pour tout ce qui est de la communication interculturelle.

Cette étude vise d'abord tout traducteur qui traduit en français les textes relevant de la culture indienne. Ce

travail peut l'aider à prendre conscience des différents points auxquels il convient d'être attentif et à anticiper les types de solutions possibles. Ce travail peut, en même temps intéresser les interprètes qui ont l'occasion d'interpréter le locuteur indien qui est susceptible de faire référence à un concept culturel indien quelconque.

D'autres journalistes francophones et les journalistes potentiels peuvent également tirer profit de cette étude pour lesquels elle peut servir de référence quand ils confrontent des problèmes de traduction semblables.

Le guide touristique en Inde a affaire à une communication interculturelle chaque fois qu'il travaille pour un groupe francophone. Le glossaire qui fait partie de cette étude peut lui être une aide précieuse étant donné que c'est sous cette forme que les touristes reconnaissent les concepts.

Le volume croissant du commerce international fait que "la négociation interculturelle"¹ devient de plus en plus importante. Sous cet éclairage, les observations culturelles rencontrées chez les Indiens seront appréciées par tous les

1. CANE Pierre et DEOL Surinder, "La négociation culturelle", Chotari et Associés Editeurs, Paris, 1987.

Francophones qui voyagent en Inde et communiquent avec des Indiens dans le cadre de leurs affaires.

En même temps, une étude de lexicologie contrastive et ses implications pédagogiques dans le domaine du français langue étrangère ne peuvent pas être ignorées. La lexicologie et la sémantique du vocabulaire font "une contribution précieuse à l'enseignement qu'elles rendront à la fois plus rationnel et plus vivant car, parmi tous les compartiments de la langue, c'est le système lexical qui se rattache le plus directement au monde non-linguistique".¹ L'inventaire des vocables indiens les plus courants sans équivalent unique en français met l'apprenant indien en mesure d'opérer un choix convenable pour s'exprimer sur un aspect de sa culture. Cet aspect est important surtout dans le cadre de l'approche "communicative" pour apprendre une langue étrangère. Les manuels de français, étant d'ordre général, ne prennent pas en considération tous les objectifs et les intérêts thématiques de l'apprenant. Il faut bien que les idées de l'apprenant se réalisent et s'actualisent en mots à un moment ou à un autre pour rendre la situation d'apprentissage plus authentique. L'enseignant du français peut lui offrir un choix de termes réellement opératoires dans

1. REY Alain, La Lexicologie, Editions Klincksieck, Paris, 1970, p.276.

la langue française pourqu'il puisse s'exprimer sur une actualité ou dans une situation indienne. Les apprenants peuvent, en même temps, être sensibilisés à des différences entre les expressions utilisées par deux langues pour dire la même chose.

Nous sommes partis de l'hypothèse que le journaliste passe nécessairement par une étape de traduction, même si c'est parfois inconscient, pour déchiffrer un concept inconnu et la reformuler. Dans cette étude, nous avons fait ressortir le contraste entre les moyens linguistiques qu'offrent deux langues pour exprimer des concepts qui sont étrangers à une de ses langues. En même temps cette recherche remet en question la notion d'intraduisibilité des concepts culturels. Même la centaure et la licorne ont pu être conceptualisées par l'entremise de la langue bien qu'elles n'aient jamais eu l'existence réelle. La conceptualisation des faits culturels en français dans le cadre de la fonction communicative de la langue marque une victoire pour tout traducteur et rédacteur qui établissent la communication entre deux cultures.

INDEX GLOSSAIRE

- Adivasi : autochtone, aborigène.
- Agarbati : bâtons d'encens; bâtonnets d'encens
l'encens en bâtonnets. p.91
- Ahimsa : non violence; absence de désir de tuer
- AIADMK : Fédération dravidienne progressiste;
Parti du Tamil Nadou.
- Arya Samaj : Mouvement d'inspiration gandhienne
- Ashram : hermitage, monastère hindouiste
- Ayah : nourrice p.17
- Bahujan Samaj : parti des majoritaires; petite formation
politique créés pour défendre les intérêts
des basses castes.
- Bandh : grève générale, opération ville morte. p.241
- Banjar Lands : Terres incultes
- Bania : commerçant
- Banian : Figuier du Bengale p.38
- Bhagwan : Dieu
- Bhajan : chants rythmes p.77
- Bhang : chanvre indien p.38

- Bhasma : poudre de cendres de bouse de vache
- Bharat natyam : danse de soloiste la plus ancienne
la plus élaborée quant à son style et
à sa technique
- B.J.P. : parti hindouiste de droite; parti
hindouiste d'extrême droite. p.28,58
- Bidi/Beedi : Cigarettes locales; mini cigarettes
confectionnées dans des feuilles de bétel. p.255
- Bonded labour : travail non libre; travail lié;
servage absolu. p.49
- Bride Burning : les assassinats par le feu; crime de dot p.46
- Bullock cart : char à boeufs; charettes tirés par des
boeufs.
- Brahma : le créateur p.76
- Brahmanes : prêtres; prêtres et professeurs p.22
- Bund : barrage
- Chapati : galettes de blé; crêpes de blé;
le pain des Indiens
- Charas : cannabis
- Chutney : sauce sucrée; condiments à base de légumes
ou de divers fruits à la fois sucrés et épicés
et qui accompagne la plupart des plats
principaux. p.54

- Chief Minister : Ministre en chef; chef ministre;
Premier ministre de l'état;
Chef du gouvernement local. p.29,41,47
- Child marriage : mariage des enfants.
- Colony : colonie, lotissement, quartier. p.61
- Communal : communal; intercommunautaire; entre les
communautés; communaliste. p.49, 61
- Congress I : parti du Congrès; Congrès-Indira p.29,47
- Coolie : porteur; porteur de gare p.17
- Cycle rickshaw : vélo pousse; cyclo-pousse; pousse-pousse
où le conducteur est en vélo. p.61,83
- Dacoit : brigand; bandit; voleur de grand chemin
- Dal : lentilles; purée de lentilles.
- Devdasi : prostituée du temple; prostituée sacrée;
courtisane; esclave des dieux; sorte de
courtisane comparable à des geishas. p.23,59
- Dharamshala : asile; hôtel de pèlerins;
foyer des pèlerins.
- Dhobi : blanchisseur; caste chargée de la
blanchisserie; laveur de linge. p.17,53
- Diwali/Deepavali : fête des lumières; la plus grande fête
du calendrier hindou. p.53

Dowry Death	: crime de dot (voir: Bride Burning) p.8,46
Dupatta	: voile; voile de coton
Fakir	: ascète; entêté de religion.
Ganesh	: Dieu-éléphant; Dieu à la tête d'éléphant; la divinité à tête d'éléphant p.62,83
Ghat	: escalier; marche des quais; rivage; point d'accostage; marches; rive.
Ghee/ghi	: Beurre clarifié; huile de beurre. p.8
Goonda	: voyou truand, mafia locale. p.8,59
Goshala	: maison de retraite pour les vieilles vaches et les boeufs malades; maison de retraite pour des vaches du troisième âge. p.5 3
Guru	: maître spirituel, guide spirituel. p.5 5
Gurudwara	: temple sikh.
Haldi	: safran des Indes; safran bourbon; racine de turmeric; curcuma; poudre du curcumin. p.38
Harijan	: enfant de dieu; paria; hors caste; ex-intouchable; intouchable; "impur" ancien intouchables; p.42
Indian Airlines	: Air Inter local; compagnie aérienne intérieure indienne. p.57

- Intercaste marriage: mariage inter-caste; intermariage;
mariage mixte.
- Jat : agriculteur hindou.
- Jagirdar/Zamindar : notable local; possesseur de terre,
propriétaire foncier; landlord local
- Jai : longue vie à ...! gloire à ...!
- Jain digambara : vêtu du ciel.
- Jana Sangh : assemblée du peuple; parti orthodoxe
des hindous.
- Jhuggi/Jhonpri : bidonville; huttes en pisé; abris; taudis.
- Joint Family : famille élargie; famille étendue;
famille communautaire.
- Kaccha : caleçon
- Kali : la déesse de la mort; la déesse noire de
la mort, aux quatre bras et aux trois yeux
fixés sur le passé, le présent et le futur. p.23,82
- Kara : bracelet en métal
- Kathakali : danse antique proche du mime; danse
traditionnelle du sud.
- Kawwali : chant soufi des musulmans de l'Inde
- Khalistan : état sikh mythique; le futur Pendjab
indépendant selon les intégristes sikh;
république imaginaire; état théocratique
indépendant.

- Khalsa : communauté des purs; sikhs.
- Kharif : culture de la saison humide; récolte d'été p.53
- Khadi : coton tissé à la main. p.86
- Khayal : le bel canto de l'Inde. p.95
- Kirpan : petit poignard symbolique des sikh.
- Kisan : paysan; fermier.
- Kshatriyas : "guerriers", guerriers et propriétaires. p.22
- Kurta : tunique; chemise indienne; tunique blanche traditionnelle des politiciens indiens, tunique indienne. p.24,26
- Lassi : yaourt glacé battu au jus de mangue; yaourt local additionné d'eau de rose; yaourt battu dans l'eau fraîche avec de la menthe. p.54,20
- Lathi : longue matraque de bambou, longue trique de bambou.
- Lathi charge : foule chargée avec des fouets; utilisation de bâtons pour disperser les foules. p.8,25
- Lok Sabha : Chambre des députés; chambre du peuple; basse chambre; Assemblée Nationale de l'Inde p.58,86
- Lungi : tenue traditionnelle du sud.
- Mahajan : epicier-usurier. p.62

Mahatama	: grand âme.
Mala	: collier de 108 perles
Mandir	: temple hindou
Mangalsutra	: collier de mariage; collier noir. p.24
Mantra	: formule védique; formule ésotérique brahmanique; formule rituelle sacrée; hymnes védiques; prières. p.7,76
Marigold	: Oeillets d'Inde; oeillets safrans. p.38
Marwari	: usurier, commerçant.
Marathas	: habitants hindous de la région de Maharashtra.
Math	: Monastère.
Mela	: foire; carnaval; festival; fête indienne; foire itinérante; bazar des échoppes.
Middle class	: nouvelle petite bourgeoisie.
Minister of State	: Secrétaire d'Etat
Mithai	: sucrerie à la crème de lait. p.90
Morcha	: campagne d'agitation; manifestation. p.8
Murti	: idole.
Naxalites	: militants maoïstes
Nirankari	: adorateur de la sans forme. p.48

- Pan/paan : feuilles chiques; chique du bétel. p.55,90
- Padmasana : position de lotus.
- Palace on wheels : Palais sur rails, train des maharajahs.
- Panchayat : conseil de village; conseil municipal.
- Pandal : stand forain
- Pandit/pundit : prêtre; prêtre hindou; lettré; érudit.
- Peon : garçon de courses.
- Puja : offrande; rituel d'offrande; adoration;
offrande du feu; culte; offrande quotidienne. p.70
- Purdah : quartier des femmes. p.21
- Rabi : culture de la saison sèche; récolte d'hiver
- Raga : état émotionnel particulier;
science rythmique mélodique;
l'association d'une gamme de cinq, six
ou sept notes. p.23
- Rajput : caste de guerriers; guerriers. p.3 1
- Rajya Sabha : Chambre des sénateurs; sénat; chambre haute;
chambre des états du parlement indien. p.58
- Rasa : suc; saveur; essence; sève, sentiment.
- R.S.S. : mouvement paramilitaire intégriste. p.30

- Reservation : réservation des quotas; affecter des quotas fixes d'admission dans les collèges et des emplois déterminés pour les castes les plus défavorisées.
- Subzi mandi : marché de gros aux légumes.
- Sadhu : ascète; moine-mendiant p.32,62
- Samosa : beignets triangulaires; le chapati fourré de viande. p.54
- Sant : grand prêtre.
- Sanyasi : renonçant; moine errant; fidèle; initié. p.8
- Sati : suicide de la veuve; s'immoler le bûcher où devait brûler le corps de son défunt mari; se jeter dans les flammes sacrées du bûcher afin de se fondre avec l'âme du défunt; cérémonie durant laquelle une veuve s'immole sur le bûcher de son mari; cérémonie consacrée à la déesse Kali, dans laquelle une femme veuve s'immole sur le bûcher où a lieu la crémation du corps de son mari. p.52
- Satyagraha : vérité-force. p.63
- Scheduled castes : castes protégées (voir Harijans) p.8,32

- Scheduled tribes : minorités tribales; tribus hors castes; tribus protégées; les tribaux de l'Inde. p.8
- Shakti : force positive; énergie.
- Shanai : sorte de clarinette.
- Shiv Sena : "l'Armée de Shivaji"; organisation socio-politique. p.58
- Shloka : stances.
- Shudra : artisan. p.22
- State (par exemple, Uttar Pradesh) : état; province; région.
- Tala : formule rythmique
- Tamboura/tanpura : instrument de musique à cinq cordes; sorte de guitare à trois cordes faite d'un long manche et d'une calébase recouverte de peant; instrument à Chordes pincées. p.55,94
- Tiffin : gammelles préparées à domicile.
- Tilak/Tika : point carmin; bundi traditionnelle; tache de vermillon; point; pastille de poudre rouge chez les hindouistes.
- Union Territory : Territoire de l'Union; province. p.60
- Vadai : croquette de lentille p.54

- Vaishyas : cultivateurs et commerçants; commerçants
et travailleurs de terre. p.22
- Vina : grand luth p.95
- Zamindar : (voir Jagirdar)
- Zari : broderie d'or
- Zindabad : vive!; longue vie à ...!

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

1. BAYLON Christian et FABRE Paul, La Sémantique, Nathan Université, Ed. Fernand Nathan, 1978.
2. BEACCO Jean-Claude et DAROT Mireille, Analyses de discours: lecture et expression, Hachette Paris, 1984.
3. BENVENISTE Emile, Problèmes de linguistique générale, Tome I, Editions Gallimard, 1966.
4. BENVENISTE Emile, Problèmes de linguistique générale, Tome II, Editions Gallimard, Paris, 1974.
5. BENVENISTE Claire-Blanche et CHERVEL André, l'Orthographe, Editions augmentée, François MASPECO, Paris, 1978.
6. CASENEUVE, Dix Grandes Notions de la Sociologie, Editions du Seuil, Paris, 1976.
7. CATACH N. GOLEANDJ, DENUX R., Orthographe et Lexicographie Didier, Paris, 1971.
8. DABERLNET J., VINAY J.-P., Stylistique comparée du français et de l'anglais, Didier, Paris, 1977.
9. DAVIS Howard, WALTON Paul (Ed.), Language Image, Media, Basil Blackwell, GB, 1983.
10. DESIRAT Claude et HORDE Tristan, La langue française au 20e siècle, Bordas, Paris, 1976.
11. EWERT Alfred, The French Language, Faber and Faber Limited London, 1969.
12. GEORGIN René, Consultations de grammaire de vocabulaire et de style, Les Editions Sociales françaises, Paris, 1964.
13. GRAMSCI Antonio, Cultural Writings, Lawrence and Wishart, 1985.

14. GUILBERT Louis, La Créativité Lexicale, Larousse, Paris, 1975.
15. GUILBERT Louis, La néologie lexicale, Didier, Paris, 1974.
16. GUIRAUD Pierre, Structures étymologiques du lexique français, Larousse, Paris, 1967.
17. GUIRAUD Pierre, La Sémiologie, Presses Universitaires de France, Paris, 1971.
18. GUIRAUD Pierre, Les mots étrangers, Que sais-je?, Presses de France, Paris, 1971.
19. JACOBSON Roman, Essais de la linguistique générale, Larousse 1963.
20. JEOFFROY-FAGGIANELLI Pierette, Méthodologie de l'Expression, Que sais-je?, Presses Universitaires de France, Paris, 1971.
21. KACHRU Braj B., "The Indianisation of English, The English Language in India", Oxford University Press, New Delhi, 1983.
22. KERBAY ORECCHIONI Catherine, L'Enonciation de la subjectivité dans le langage, Armand Colin, Paris, 1980.
23. KRISTEVA Julie, Langue, Discours, Société, Editions du Seuil, Paris, 1975.
24. LADMIRAL J.-R., Traduire: théoremes pour la traduction, Petite bibliothèque payot, Paris, 1979.
25. MARCELLESI J.B. et GARDIN B., Introduction à la Sociolinguistique - la linguistique sociale, Larousse, Université Presse, Paris, 1974.
26. MARGOT Jean-Claude, Traduire sans trahir, Editions l'Age d'Homme, Lausanne, Suisse, 1979.
27. MARTINET André (sous la direction de), Le Langage, Encyclopédie de la Pleiade, Editions Gallimard, 1968.

28. MARTINET André, Eléments de la linguistique générale, Arman Colin, Paris, 1980.
29. MC LUHAN Marshall, Pour comprendre les médias, Mame/Seuil, 1968.
30. MOUNIN Georges, Clefs pour la sémantique, Editions, SEGHERS, Paris, 1972.
31. MOUNIN Georges, Les problèmes théoriques de la traduction, Editions Gallimard, 1963.
32. NIDA Eugène A, Exploring semantic structures, Wilhelm Fish Verlag, Munich, 1975.
33. REY Alain, La Lexicologie, Editions Klincksieck, Paris, 1970.
34. REY Alain, Le lexique: images et modèles du dictionnaire à la lexicologie, Armand Colin, Paris, 1977.
35. RICHTERICH René, Besoins langagiers et objectifs d'apprentissage, Hachette, 1985.
36. SAUVAGEOT Aurelien, Portrait du vocabulaire français, Larousse, Paris, 1964.
37. SAVILLE Troiba Muriel, The Ethnography of Communication: Language in Society, Basil Blackwell, England, 1982.
38. SEARLE Jean R., Les actes de langage, Hermann, Paris, 1972.
39. SELESKOVITCH Danica et LEDERER Marianne, Interpreter pour Traduire, Didier, Etudition 1986.
40. TATILLON Claude, Traduire - Pour une pédagogie de la traduction, Editions du GREF, 1986.
41. WAGNER R.-L., Le vocabulaire français Tome II, Les tâches de la lexicologie synchronique, glossaires et Dépouillements, Analyse lexicale, Didier, Paris, 1970.

42. ZARATE Geneviève (coordonné par) Observer et Décrire les faits culturels, Etudes de Linguistique appliquée, Didier, Paris, 1988.

ARTICLES PORTANT SUR L'INDE (1985)

1. AMADO Pierre, "Le fleuve déesse descendu du ciel", GEO N°80, 1985.
2. ARNAUD Jean-Louis, "Rajiv-Pilote du modernisme indien" Le Matin, N° 2568 - 6/6/85.
3. BARTHELEMY Guy, "Une croisade pour sauver les arbres", GEO, N°80, Oct. 1985.
4. BRUCKNER P., "L'Inde passionément", L'Express N°1777, 2/8/85.
5. BUSQUET Gérard, "Lorsque le fleuve voit arriver la mer" GEO N°80, Oct. 1985.
6. CARRIERE Jean-Claude, "V'la l'Mahabharata", Libération, 9/7/88.
7. CLAUDE Patrice, "Quarante mille mariages d'enfants dans deux jours, la communauté réduite aux hochets", Le Monde, 4/5/85.
8. CLAUDE Patrice, "La guerre des castes au Gujerat", Le Monde, 15/5/85.
9. CLAUDE Patrice, "Les élus ne pourront plus changer de parti en cours de mandat", Le Monde 2/2/85.
10. CLAUDE Patrice, "l'Accord avec les sikhs au Pendjab", Le Monde, 1/8/85.
11. CLAUDE Patrice, "Intouchable ... par mariage" Le Monde, 11/10/85.

12. CLAUDE Patrice, "D'autres vrolinces", Le Monde, 4/5/85.
13. CLAUDE Patrice, "Shiva contre Allah", Le Monde N°125, Dossiers et Documents, sept. 1985.
14. CLAUDE Patrice, "Une passation de pouvoir", Le Monde N° 125, Dossiers et Documents, sept. 85.
15. CLAUDE Patrice, "Tel fils!" Le Monde 7/6/85.
16. CONDE Gérard, "L'Inde: Une introduction à la musique", Le Monde, 19/9/85
17. CREISER Jean, "Mon safari fantastique sur les traces de kipling", Le Figaro N°313, 2-8/11/85.
18. DE RUDDER Chantal, "Sikhs: Les dessous d'un massacre", le Nouvel Observateur, N° 1060, 1-7/3/85.
19. DE RUDDER Chantal, "Les Espions-Balais de New Delhi", le Nouvel Observateur N°1057, 8-14/2/85.
20. DE RUDDER Chantal, "Les computer boys de Rajiv Gandhi" le Nouvel Observateur N°1058, 15-21/2/85.
21. DE RUDDER Chantal, "L'Inde - l'Empire du too much", le Nouvel Observateur, N°1071, 17-23/5/85.
22. DUSSARD Thierry, "Les lanciers de Rajiv", le Point, 7-13/1/85.
23. FIORI Charles, "Est-Ouest: Rajiv sur le pas d'Indira", le Point, 19/7/85.
24. GALLEY Mathien, "L'Inde de tous les dangers", l'Express, N°1775, 19/7/85.
25. GAUTIER François, "Si la France aide Pakistan", le Nouvel Observateur, N°1074, 7-13/6/85.

26. GENE J.-P., "Les femmes qu'on brûle en Inde", le Point, N°653, 25/3/85.
27. GORDON BATES Kim, "Désinfecter le gange très pur", Le Monde, 6/5/85.
28. GORDON BATES Kim, "Passions et controverses sur les grenouilles de Keralæ", Le Monde, 11/8/85.
29. GRASSIN Sophie, "La chute de la maison Bhagwan", L'Express, 11-7/10/85.
30. GRAVIERE Isabelle, "Industrie: les portes s'ouvrent" Le Matin, N°2568, 6/6/85.
31. HERVE Alain, "Chaleur et poussière à Benares", GEO, N°80, Oct. 1985.
32. HERVE Marie Noëlle, "Guide: le gange", GEO, N°80, Oct. 1985.
33. ISNARD Jacques, "Un marché convoité par les vendeurs d'armes", Le Monde, 27/1/85.
34. JOSSIN Janick, "L'Inde toujours recommencée", L'Express N°1758, 22/3/85.
35. KAUPP Katia D., "Les coups de peigne de Dieu", Le Nouvel Observateur, N°1080, 19-25/7/85.
36. KUIJPOR Françoise, "Guide pratique du Cachemire", Elle 17/6/85.
37. LAFORET Pierre, "Goa: les délices de l'Inde et le charme portugais", Le Figaro, 27/4 - 3/5/85.
38. LAPIERRE Dominique, "La cité de la joie", Paris Matin N°1867, 8/3/85.
39. LAPIERRE Dominique, "J'ai découvert les villes qui fabriquent les saints", Paris Match N°1867, 8/3/85.
40. LAPIERRE Dominique, "La mousson balaye la cité de la joie", Paris Match, N°1868, 15/3/85.

41. LECLERC Marie France, "Calcutta: des diamants dans le ruisseau" Le Point, 8-14/4/85.
42. LECLERC DU SABLON Jean, "La métamorphose de Rajiv", L'Express, N°1770, 14/6/85.
43. LECLERC DU SABLON Jean, "Rajiv, Après le triomphe", L'Express, N°1748, 11/1/85.
44. LECLERC DU SABLON Jean, L'Express, N°1749, 18/1/85.
45. LECLERC DU SABLON Jean, "Rajiv Gandhi: la conquête de l'ouest", L'Express, N°1776, 26/7/85.
46. LELLOUCHE Pierre, "Moscou désire régler le problème afghan", Le Point N°601, 7/10/85.
47. LEPOUTRE Marie France, "Inde", Elle, 17/6/85.
48. LORiot Noelle, "La Jeanne d'Arc de l'Inde", L'Express 15/2/85.
49. MEYER Philippe, "Promenons-nous dans les trois A", L'Express, 1776, 26/7/85.
50. MORAND Chrestine, "La musique du temps arrêté", GEO, N°80, Oct. 1985.
51. NOURISSIER François, "La leçon indienne de Dominique Lapiere", Le Figaro, 5/4/85.
52. REVEL J. François, "Le Tiers Monde victime du tiermondisme" Le Point N°651, 11/3/85.
53. SAMBRE Pierre, "Le spleen de Pondicherry", Le Matin, N°2568, 6/6/85.
54. SCOFFIER Canulle, "Rajiv Gandhi: Il y a un pilote à la tête de l'Inde", VSD, N°383, 9/1/85.
55. SERGENT François, "La France va nettoyer le Gange", Libération, 10/6/85.

56. THIBAUDAT Jean-Pierre, "Le Mahabharata à elle toute seule", Libération, 13/6/85.
57. THOULOZI Eric, "Rajasthan - dans le palais des maharajahs",
58. TIRARD Florence, "Brèves remontres à Delhi sur seine", Le Matin, N°2568, 6/6/85.
59. TOLSROI Tatiana, "Ecrire en Inde aujourd'hui" N°29, CNAF Magazine, Sept/Oct. 1985.
60. VEQUAUD Yves, "Le lingam de lumière", L'Express, 1773, 5/7/85.
61. VEQUAUD Yves, "Inde: le pays où le dieux sont des stars" N°1783, L'Express, 6-12/9/85.
62. VERNIEZ Palliez, "Mon Inde mystérieuse", Paris Match, 17/5/85.
63. VERNIEZ Palliez, "L'Inde qui m'a bouleversée", Paris Match, 17/5/85.
64. VIRATELLE Gérard, "L'Inde d'Indira Gandhi à Rajiv", Le Monde, N°125, Dossiers et Documents, Sept.85.
65. VIRATELLE Gérard, "Une communauté dynamique", Le Monde 13/5/85.
66. VIRATELLE Gérard, "Un maitre mot: moderniser", Le Monde, 4/6/85.
67. VIRATELLE Gérard, "Un interlocuteur privilégié de la France", Le Monde, 7/6/85.
68. VIRATELLE Gérard et JACOB Alain, "Telle Mère...", Le Monde N°125 Dossiers et Documents, sept.85.
69. WEBER Alain, "Trente spectacles pour un Méga-Méla" Le Matin, N°2568, 6/6/85.

Autres articles consultés

AUBOUX François, "Amjad Ali Khan, ragas de l'oiseau," Libération 17/06/87.

BASSAN Raphaël, "Gopalakrishnan: image par image," Libération 7/7/87.

BEHAR Henri, "Les enfants après," Le Monde 30/8/88.

BERNARD Jean Alphonse, "Faut-il changer de Premier Ministre ou de Constitution," Le Figaro, 13/9/87.

BLIME Nathalie, "Les 16000 Français oubliés de Pondichéry," Le Figaro, Octobre '86.

BRADEAU Michel, "Thé Amer," Le Monde 30/8/88.

CALME Jean, "Les forgerons errants," Le Figaro 16/9/86.

CLAUDE Patrice, "M. Gandhi a la recherche d'un nouveau départ," Le Monde 14/7/85.

CLAUDE Patrice, "Soixante seize hindous assassinés par les Sikhs en quarante huit heures," Le Monde 49/7/87.

CLUNY Claude Michel, "Satyajit Ray: Lettré indien," L'Express 27/11/87.

DAVID Catherine, "Le défi du paria," Le Nouvel Observateur 1/05/87.

DEPENANSTER Alain, "Jean Paul II sous le signe du tilak," l'Express 14.2.86.

DESAINT JACOB Yves, "Le Temple d'Or mis à sec," Libération, 22/03/88.

DESMAZURES Michael, "250 barrages sans retenue," Libération 14/08/87.

DOUBLET Pierre, "Mourir pour le Pendjab," l'Express, 21/10/89.

DUFAY Philippe, "Plusieurs religions pour une seule vie spirituelle," Le Figaro, 8-14/2/86.

- DUFAN Philippe, "Les purs des purs qui veulent sauver le monde," Figaro 8-14/5/86.
- FRANCES Patrick, "L'Inde à deux vitesses," Le Monde, 16/10/86.
- GAUTIER François, "Les bons sens ne suffisent pas - une interview exclusive du Premier ministre indien," Le Nouvel Observateur, 5-11/8/88.
- GODARD Colette, "Emouvoir, séduire, éblouir," Le Monde 5/08/87.
- GOSSET Renée, Delhi au futur" ; Valeurs Actuelles, 10-16/2/86.
- LEVENSON Claude, "Dharmasala, nouveau toit du monde," Le Monde 4/4/87.
- MALLAT Robert, "Les derniers feux des Indes!" Le Point, 19/10/87.
- ORTOLI Emmanuelle, "Les Indiennes plus "libérées" que les Françaises," Le Figaro 27/10/86.
- PASQUIER Sylviane, "Narayan: l'ambassadeur de Malgudi," L'Express 7/11/86.
- PIOT Michel: "Cuisines Indiennes: la route des épices," Figaro 19/3/88.
- SCHMITT Oliver, "L'été indien!" Le Monde 17/06/87.
- SINGH Vijay, "Lata en tubes," Liberation 3/6/87.
- SINGH Vijay, "La mort d'une intouchable," Libération 16/12/86.
- TRANCHANT Marie-Noëlle, "La Mère Thérèse: La fulgurante épopée du coeur," Le Figaro 22/06/88.
- VEQUAUD Yves Daniétou, "Le routard et le lettré," L'Express 27/11/87.
- VINK John, Inde: "Les fous enchaînés d'Ervadi," L'Événement du Jeudi 19-25/5/88.
- VORMESE Francine, "La route du Rajasthan," Elle, 22/2/86.

ZECCHINI Laurent, "La mousson, enfin," Le Monde 6/07/87.

ZECCHINI Laurent, "Sécheresse et Inondations," Le Monde 15/8/87.

ZECCHINI Laurent, "La carotte après le baton," Le Monde 2/11/87.

ZECCHINI Laurent, "Manifestations monstres à New Delhi," Le Monde 19/11/87.

ZECCHINI Laurent, "De lourdes peines sont prévues contre ceux qui encouragent le sacrifice des veuves," Le Monde, 30/12/87.

ZECCHINI Laurent, "Les violences s'étendent au nord du pays," Le Monde 28/9/90.

Dictionnaires consultés

a) Dictionnaires généraux

Le Petit Robert, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Le Robert, Paris, 1985.

Websters Ninth New Collegiate Dictionary, Merriam Webster Inc. Springfields, Massachusetts, U.S.A., 1983.

b) Dictionnaires et lexiques spécialisés

FREDERIC Louis, Dictionnaire de la civilisation indienne, Editions Robert Lafont S.A. 1987.

HAWKINS R.E., A supplement of words from India, Pakistan, Bangladesh and Sri Lanka, Little Oxford Dictionary, Oxford University Press, New Delhi, 1982.

YULE Col. Henry R.E., C.B. and BURNELL A.C., Ph.D., C.IE. HOBSON-JOBSON, A glossary of colloquial Anglo-Indian words and Phrases, and of Kinred terms, etymological, historical, geographical and discursive, 3rd Edition, Routledge and Kegan Paul, London, 1985.

NIHALANI Paroo, TONGUE R.K., HOSALI Priya, Indian & British English - a handbook of usage and prononciation, Oxford University Press, Delhi 1979.

BARBEY Adélaïde (sous la direction de) Glossaire, INDE, Les guides bleus, Hachette, Paris, 1986.

Personnes consultées

M. Jean-Pierre ALAUX, journaliste, LE MONDE DIPLOMATIQUE, Paris.

Mlle. Caroline PUEZ, Envoyé spécial en Inde, RADIO FRANCE INTERNATIONALE, Paris.

Mme. Marie-France ROUZE, Chef du bureau AGENCE FRANCE PRESSE, New Delhi.

M. Laurent ZECCHINI, Correspondant (l'Asie du Sud) et chef du bureau, LE MONDE, New Delhi.

ANNEXE

QUESTIONNAIRE

1. Avant de venir en Inde connaissez-vous ce pays?
2. Etes-vous d'accord que tout journaliste passe par une étape de traduction quand il exprime des concepts particuliers à une culture?
3. Avez-vous déjà travaillé dans un autre pays étranger?
4. Quels peuvent être les problèmes qui se posent au début?
5. Comment renseignez-vous sur la culture d'un pays?
6. Etant donné que vos lecteurs ne partagent pas vos connaissances culturelles, quel effort spécial faut-il pour vulgariser certains concepts?
7. Comment jugez-vous la connaissance de vos lecteurs?
8. Certains termes appartenant à la culture indienne font déjà l'objet d'entrées dans les dictionnaires français (exemples - sati, tantrique, yoga etc.). Croyez vous que les lecteurs français connaissent déjà une grande partie de ces termes?
9. Est-ce que vous avez rencontré récemment les cas particuliers qui ont posé des difficultés de traduction?
10. Est-ce que l'Image de l'Inde en France aide ou influence vos articles? Comment?

11. Hésitez vous avant d'utiliser les mots étrangers?
12. Comment jugez vous la quantité d'information à partager avec vos lecteurs?
13. Croyez-vous qu'à force de les lire fréquemment dans les journaux, les lecteurs s'habituent à certaines traductions au bout d'un certain temps?
14. Quel est, selon vous, l'importance d'un article sur l'Inde dans votre journal?
15. Quels sont les procédés que vous utilisez fréquemment:
 - Les Emprunts
 - Les Traductions littérales
 - Les Equivalents
 - Les Définitions (Paraphrase, Notes en bas, Mise en situation)
 - Les Adaptations
 - Les néologismes.
16. Quelle orthographe des mots indiens retenez-vous dans l'article, l'orthographe anglaise ou française.
17. Quel aspect de la culture indienne passe difficilement en France, selon vous?
18. Comment faites-vous pour savoir si les lecteurs ont bien compris les concepts expliqués.

NATIONAL POLITICS

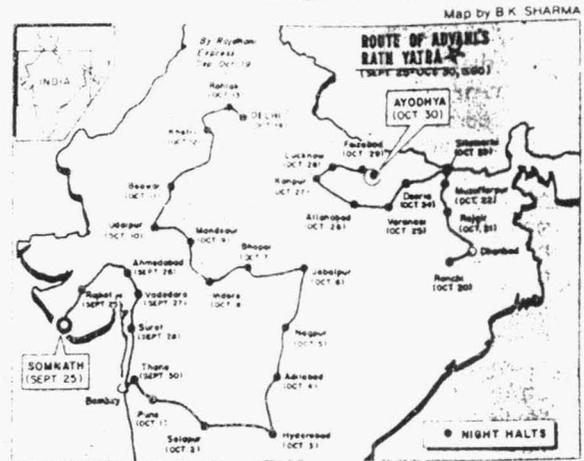
BJP on the Warpath

• The party hurls a formidable challenge at the V.P. Singh Government with its dramatic revival of the militant Hindu card.

WHEN Lal Krishna Advani stepped onto his air-conditioned rath, the temple of his dreams 10,000 km and some 30 days away, he was making an unmistakably dramatic gesture: flinging down the gauntlet at Prime Minister Vishwanath Pratap Singh, and beaming a message to the Indian masses. A message that could be missed only by the blind and the deaf. The BJP president, treating the moment as historic, dressed in spotless dhoti and khadi silk kurta, was announcing loud and clear that he may well be the alternative leader the country is looking for, and that his party has agendas that can steal the thunder from the inflammatory piece of legislation that is the Mandal Commission.

Above his party's factional politics, mild-mannered but unabashedly plain-spoken, the Laxman Common Man look-alike had chosen a thunderous moment to strike. And the response from the people was no less rousing. From Somnath, on Navratrj, celebrants and activists of the BJP, VHP, and Bajrang Dal rent the air with *Hindutva* cries. But Advani, displaying the mixture of restraint and rhetoric that have marked him out from the rest of the BJP, prevailed upon the people to desist from raising any slogans that would excite communal passions. And as proof of his party's 'positive secularism', two Muslims graced the show: Sikandar Bakht and Salim, the driver of Advani's rath.

As the rath hit the road led by sword-brandishing Rajput youth, there was no doubting that the BJP had pulled out all the stops to reclaim its political mass base, so direly threatened by the 'Mandal monster'. That the BJP, severely disappointed by V.P. Singh on virtually every count (see interview), had decided to project Advani as the logical alternative. And that in this the RSS was one with it: RSS chief Balasaheb Deoras'



The battle lines are clear as the BJP has publicly associated itself with the VHP-RSS line that the Ram temple will be constructed starting October 30, no matter what the courts decide.

brother, Bhaorao Deoras, spent two weeks in Delhi co-ordinating Advani's Rath Yatra plans.

Clearly, even before Advani's Hindu juggernaut began to roll, it was evident that the BJP had exploded a political bombshell whose shrapnel was flying in all directions. It was the party's answer, in its very own ideological idiom, to the implementation of the Mandal Commission recommendations on which V.P. Singh had not even consulted the BJP—which, with its 86 MPs is the strongest pillar of support to Singh's minority Government and could well determine its survival or downfall.

During the party's three-day conclave at Bhopal from September 14 to 16, Advani had thundered: "The Government can't go on ignoring us and take our support for granted." That veiled threat was disconcerting enough—but could still be ignored. It was the surprise announcement of the Yatra that shook V.P. Singh's Government hard. So much so that within a day, the prime minister said publicly that he was ready

to "sit in the Opposition", if the BJP withdrew its support.

SINGH'S message, obliquely delivered, was nonetheless clear when he added that the country could expect a "different political mosaic". In his own convoluted style, he was conveying three points to the BJP: first, that he wouldn't go in for a mid-term poll; second, that he wouldn't let anyone else from his party become prime minister; and third, that Rajiv Gandhi would most likely become the prime minister if the BJP withdrew support to the National Front Government.

The BJP does not want to be labelled

as the wrecking crew that brought Rajiv back to power. That could prove utterly damaging to its own political image. It would rather let the Government force the issue that would justify a break in the public's mind as well as serve as an electoral slogan. As a senior BJP activist confided: "It's a question of being able to choose your battle-ground." So for the time being, the BJP has again reiterated its "critical support" for the Government, but has refused to call off the Yatra which will assume the dimensions of a mass agitation against the Government.

The battle lines are clearer than they have ever been. The BJP has now

PRAMOD PUSHKARNA



The BJP's Bhopal conclave: threatening postures

BHOPAL MEET

Gearing up for Action

THE party leadership's frontal attack on the V.P. Singh Government at its three-day Bhopal conclave was the clearest indication of the BJP's new mood of confrontation. The atmosphere at the Bhopal meet, where 700 MPs and MLAs gathered, reflected the change. On the last day, all delegates were presented with saffron scarves with the inscription: "Jai Siya Ram". And there were shouts of "Shree Ram Chandra ki Jai" and "Jai Siya Ram" at frequent intervals.

The entire conclave centred around Hinduism, with little attention being paid to economic or foreign issues. The BJP leadership seemed convinced that in the wake of V.P. Singh Mandalising the country, only the Hindu card could save it at the hustings. "He is playing politics," complained Madhya Pradesh Chief Minister Sunderlal Patwa.

Another significant development was VHP General Secretary Ashok Singhal's secret visit to Bhopal during the conference. The visit was denied by the BJP and even many senior

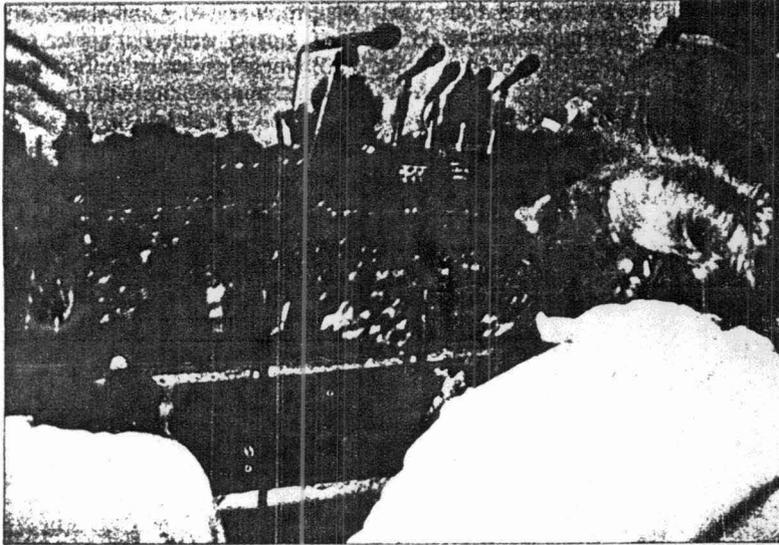
leaders were unaware of it. Singhal was reportedly summoned for confabulation with the top leadership to give the final touches to BJP President L.K. Advani's Rath Yatra. With his experience in organising the Rani Janmabhoomi Rath Yatra last year, the BJP leaders found Singhal's assistance invaluable in chalking out a strategy to rouse Hindu sentiments.

The attacks on the National Front Government were scathing. Advani described the nine-month rule of the Government as dismal: "This government has failed on all four major issues on which it was elected—Kashmir, Punjab, Bofors and prices." The disenchantment with Rajiv Gandhi came after two years but in the case of this government it has come much faster, Advani said. And Atal Behari Vajpayee declared that this government too was following the path of

minority appeasement.

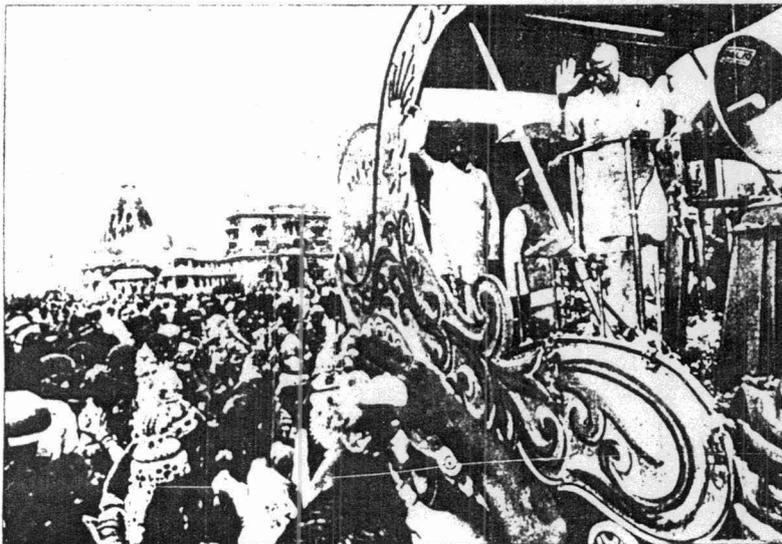
Though there is much anger in the BJP rank and file against the Central Government "playing politics", few want it to fall now. That would jeopardise their own governments in Madhya Pradesh and Himachal Pradesh, and the coalitions with the Janata Dal in Gujarat and Rajasthan. While some party members urged a measure of moderation on the Ayodhya issue, others were militant. Said party's General Secretary Kushabhau Thakre: "We don't want to bring down the Government but we must make it clear that our manifesto is different from theirs."

Those supporting drastic action included the ebullient MP from Chhatarpur, Uma Bharati: "Construction of the temple is so important for me that I don't care whether the Government remains or goes." —N.K. SINGH



R.K. GUPTA

Vajpayee addressing a rally in Lucknow: returning to the roots



PRASHANT PANJARI

Advani takes off from Somnath: religious juggernaut

publicly associated itself with the VHP-RSS line that the Ram temple will be constructed starting October 30 no matter what the courts decide. The ruling party's position, most effectively articulated by the prime minister and Uttar Pradesh Chief Minister Mulayam Singh Yadav, is that it will not allow the construction and the court verdict will have to be enforced. Said a BJP chief minister: "As soon as a sadhu dies in the confrontation, the public outcry will turn against the Government."

The decision to organise the Rath Yatra was taken not at the party headquarters at New Delhi's 13, Ashok Road, but at a top secret meeting of the party's national team—a small think-tank of the national executive—at Advani's residence where the mem-

bers concluded that the implementation of the Mandal report could severely hurt the party and divide its ranks. It also figured that V.P. Singh was heading for a snap poll and the BJP should not be caught napping.

FOR a year, the party had held its Ram card in abeyance. But sensing a renewed attempt at isolating it from the mainstream of the nation's politics, it resorted to its most effective political weapon—a return to its Hindu roots, the same go-it-alone strategy that it used to its benefit in 1988-89 until just before the elections.

And to dispel any doubts about its intentions, Atal Behari Vajpayee resigned from the Committee on Communal Harmony of the National Inte-

gration Council (NIC). The ostensible reason for the pull-out was a government leak to the press on the committee's deliberations in which the BJP leaders supposedly agreed to abide by the court decision on Ayodhya. But the real reason was an item on the council's agenda, to be taken up three days later in Madras, asking all members to support the Uttar Pradesh Government's stand that the court verdict should be enforced strictly. Rather than face embarrassing isolation within the council, the BJP simply stayed away.

The BJP's hostility to V.P. Singh was visibly coming to a boil through the last several months. Its Delhi leaders had been most vociferously criticising his Government for dragging its feet on the National Front's manifesto commitment to give statehood to Delhi. But following the Mandal announcement on August 7, a high-level meeting was held at Delhi's RSS headquarters at which its senior functionaries concluded that Singh and his government were becoming the catalysts for the disintegration of the nation. The RSS leadership stopped short of giving a directive to the BJP to pull down the Government only because party General Secretary Murli Manohar Joshi succeeded in cautioning restraint for the time being.

There are several other reasons that prompted the BJP to embark on its collision course with the National Front Government.

A party survey by 11 senior members who toured various states last month and elicited responses to detailed questionnaires from 1,200 party leaders including MPs and MLAs, concluded that the party had been unable to parlay its electoral successes into a further expansion of its mass base. And there were several reasons for this:

► The rise in prices was hurting its image because people critical of the Government on this issue equally blame the BJP which is an ally of the Government at the Centre.

► The performance of the three BJP-run states was not satisfactory. Fissures within state units were widening, placing Madhya Pradesh's Sunderlal Patwa, Rajasthan's Bhairon Singh Shekhawat, and Himachal Pradesh's Shanta Kumar in an uncomfortable position.

And the party's position in the national power equation is complex. In Madhya Pradesh and Himachal it is in power, in Rajasthan and Gujarat it is sharing power, in Delhi and several

other states it is supporting the National Front governments, and in the rest of the country it is in the Opposition.

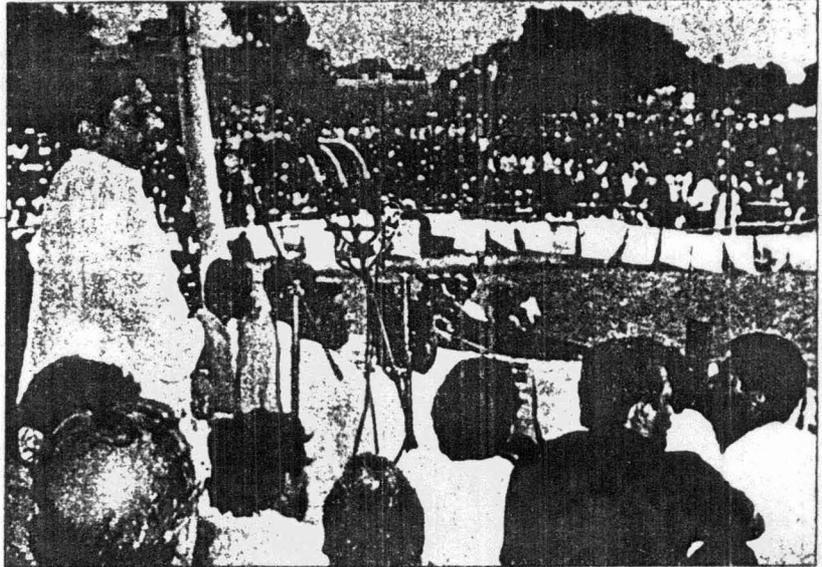
To add to the confusion came the acceptance of the Mandal report like a bolt from the blue. It has rocked the BJP-ruled states, especially Himachal, where the government employees went on strike against the reservation policy and the army had to be called out. In addition, the BJP's urban-based middle class supporters—middle India—were furious that the party did not openly oppose the Mandal report. But if the party did that it would be risking losing support in rural areas where it had made significant inroads with the backward castes during the November election.

The party was facing a classic dilemma: if it supported Mandal, it lost its

urban followers, mostly the educated middle class; and if it opposed Mandal, it risked losing a large chunk of backward Hindus concentrated in the rural areas. So the party decided to remain equivocal. Which again puts it in an uncomfortable position where the Janata Dal monopolises the OBCs by its unstinted support to Mandal, and the Congress(I), now emitting anti-Mandal vibrations in public, competes for the BJP's urban following.

Another critical difference with the ruling party was what BJP leaders call V.P. Singh's excessive "minorityism" or public "appeasement" of the Muslims. In Delhi V.P. Singh declares Prophet Mohammad's birthday a public holiday from the Red Fort on Independence Day. In Lucknow, Mulayam Singh Yadav openly attacks the BJP and VHP and threatens to arrest Hindu priests. BJP cadres were confused and even becoming disenchanted with their own party

SUNIL SHARMA



Mulayam Singh Yadav at a rally in Mathura: a provocative posture

UTTAR PRADESH-BIHAR

Crucible of Conflict

MULAYAM Singh Yadav and Laloo Prasad Yadav have much in common besides their names. The chief ministers of the two most populous—and communally sensitive—states in the nation have both taken virtually identical stands on the Ram Janmabhoomi-Babri Masjid issue. Both are gearing up their state machineries to combat the BJP-VHP combine's preparations leading up to D-day, October 30. Both say they will not allow anyone—no matter how important—to fan communal fires in their states.

Equally determined is the VHP—with the BJP only a shade less—to head towards Ayodhya and start construction of a Ram temple regardless of the consequences. With the VHP completing recruitment of *kar sevaks* by end-September and sending its Ram Jyotis throughout the land, the communal time bomb has started ticking.

And the two chief ministers in the hottest seats are the two Yadavs. Though as many as 800 of the 7,000 Ram Jyotis are being lit in Uttar Pradesh, the torches are aflame in Bihar as well. One casualty of the heightened religiosity will naturally be communal harmony. Last year, a series of communal riots in Bihar culminated in the gruesome Bhagalpur massacre. This year augurs to be equally bad—unless

the Government pulls off a minor miracle and contains the situation. For before the drama culminates in Ayodhya, the VHP-BJP brigade will be storming Bihar. BJP President L.K. Advani's Rath Yatra covers 14 districts in Bihar before entering Uttar Pradesh on October 24. And VHP General Secretary Ashok Singhal has already traversed the state, addressing a number of huge rallies.

As for Uttar Pradesh, if the state Government can stop a communal bloodbath, it would be no less an achievement. Already, worrying signals have come in from across the state. Communal violence in Bareilly, Agra and Meerut claimed four lives in September while minor communal flare ups were reported from 13 other places in the state. October portends to be a far bloodier month.

With Ayodhya in his state, it is Mulayam Singh Yadav who has stolen the so-called secular thunder. He has been travelling the length and breadth of his state to address anti-communal

rallies. But despite the complete co-operation of the district administrations—and the propaganda that those attending the chief minister's meeting might have their loans written off, one of the reasons for the huge crowds Yadav has been drawing—it has not been an easy journey for him. Bandhs called by the BJP and VHP have greeted him every where. In many districts, VHP-BJP supporters have offered resistance. Before the start of the Bareilly rally on September 15, Janata Dal and VHP activists exchanged fire resulting in the death of two persons—a sign of how violent the confrontation could become. Yadav's programme has now been curtailed from 43 to 30 public meetings, over half of which have already been addressed by him.

At each meeting he has not minced words about the VHP and BJP. At one rally he threatened to arrest even national BJP leaders. Retorted the BJP's state General Secretary Kalraj Misra: "I can only assure him that this is going to be suicidal for him." At another

which was actually supporting these leaders to stay in power. Though BJP's top political echelon understood the compulsions behind these contradictions, they were unable to explain these glaring anomalies to their rank and file.

THE Ayodhya campaign was the only remedy. The intensification of the campaign pushes the issue of prices in the background; provides the BJP chief ministers a chance to project a

different identity; promises to bind the post-Mandal fractious Hindus together; and convinces the BJP rank and file that their party is not a partner in V.P. Singh's pro-minority stands. And the temple is the only issue which can match the multi-dimensional challenge of Mandalism. Said a senior BJP leader: "Mandir is our answer to Mandal."

For the time being the Muslims have thrown their entire weight behind Yadav and V.P. Singh. But the commu-

nity has kept an eerie silence on the proposed Rath Yatra. This is because it has put the burden of fighting what it calls Hindu communal forces directly on the back of Singh's Government rather than taking it up itself as a community. Said a Muslim Janata Dal leader: "The attitude is, we gave you the votes, it's up to you to protect us."

In the same vein, the Shahi Imam of Delhi's Jama Masjid, Abdullah Bukhari, has avoided commenting on the BJP's plans. Obviously, sensing the support of V.P. Singh at the Centre and Yadav in Uttar Pradesh, the Muslim clergy was playing safe lest it was blamed later for creating problems. Syed Shahabuddin of the Babri Masjid Movement Co-ordination Committee was more vocal. He called Advani a Goebbels and his

KRISHNA MURARI KISHAN



Ashok Singhal addressing Bihar meeting: Inflammatory rhetoric

meeting Yadav said: "If the mandir construction is done in Ayodhya, Kashmir would go to Pakistan. I am not going to allow this." Immediately the BJP's Kalyan Singh pounced on Yadav, saying: "This can only be a statement of an anti-national. He is trying to incite the minorities by terrorising them."

The VHP leaders are even more vitriolic about "Mullah" or "Mohammad" Singh Yadav. Ashok Singhal describes him as a man who has lost his "balance of mind". And according to Sharad Chandra Mishra, the militant Jagran Manch's spokesman: "The only option for Yadav is to participate in the *kar seva* and be like his wife and son who performed Ram shila puja last year in Etawah."

With abuses flying thick and fast and communal clouds hovering on the horizon, all officials in Uttar Pradesh are on tenterhooks. The state machinery will organise flag marches in 18 districts in the first week of October in view of the mounting Hindu-Muslim

tension. All district magistrates have been told to keep a watch on the VHP and stop the *vijay yatras* and *jathas* from leaving their districts.

FAIZABAD District Magistrate R.S. Srivastava, says that between October 28, the day of '14 Kosi Parikrama' and November 2, 'Kartik Purnima', Ayodhya receives 18 to 20 lakh pilgrims every year. And despite Yadav advising people against going to Ayodhya, the administration expects about 8 to 10 lakh pilgrims to head towards the disputed shrine—besides 2.5 lakh VHP-BJP *kar sevaks* determined to build a temple there. It is because of this that Yadav went to the extent of announcing that he might ban the 'parikrama' this year, though the next day he clarified that he had not banned the function but had only said that people should avoid going to Ayodhya. Still, official sources do not rule out the banning of the 'parikrama' if the situation appears to be getting out of hand.

Said a senior official at Faizabad:

"We would not like to think about what will happen after October 15. We only hope that we will be able to deal with it." For Ayodhya alone, the state Government has asked for 100 companies of military, para military and Central forces. Significantly, though no such announcement has been made, the state government plans to keep the Provincial Armed Constabulary—a force often accused of fanning rather than curbing communal violence—away from sensitive areas in Ayodhya.

The first confrontation in the ongoing drama, however, took place not in Uttar Pradesh but in Hazaribagh district, Bihar. When the BJP and VHP threatened to take out a Ramnavmi procession through the sensitive Mahudi village, Laloo Prasad got the opportunity to prove that he is as secular as his namesake in Uttar Pradesh. He banned the procession and succeeded in containing the situation.

But though Laloo Yadav has repeatedly stated that "I will never compromise secularism for power," he will have to tread more carefully than Mulayam Yadav. For should the BJP withdraw support, his government could collapse, while Mulayam Yadav does not need the BJP's support.

Whether the Babri Masjid is demolished and a Ram temple built at Ayodhya or not, political reputations in Uttar Pradesh and Bihar will definitely be built—or demolished—in the month of October. What is equally certain is that many lives will be lost in the senseless communal bloodbath.

—DILIP AWASTHI with FARZAND AHMED

Yatra "a march of fascism".

In seizing the Ram Janmabhoomi issue again, the BJP stands alone. The Congress(I), having learnt from the last general elections that it cannot run with the secular hare and hunt with the communal hound, has changed its tack. Rajiv Gandhi not only dubbed Advani's Yatra "diabolical" but went ahead with announcing his own march for communal harmony. As for the communists, they are piggy-backing on Mulayam Yadav's anti-BJP campaign. Since the Leftists don't have any mass base in this state, Yadav's rallies are not only providing them a platform to identify with the minorities and the backwards, but are also giving enough exposure to its leaders.

Painted into a corner, V.P. Singh while remaining firm on Mandal, has initiated moves to dilute its impact on government jobs, and ministers close to him were last fortnight scrounging around for face-saving devices such as job schemes for the economically weaker sections.

THE soft-spoken BJP President, L.K. Advani, 62, has decided to ride the present Hindu fundamentalist wave, built over the past six years by the VHP, by undertaking a Rath Yatra from Somnath to Ayodhya. He explained his reasons for doing so to Senior Correspondent PANKAJ PACHAURI. Excerpts:

Q. Why did your Rath Yatra plan begin after the Mandal report was accepted?

A. I had been planning a massive programme to propagate the BJP's stand on the Ram Janmabhoomi ever since the VHP announced the October 30 deadline. Mandal's fall-out was not much on the BJP.

Q. Can the Ayodhya issue unify the fractious Hindu community?

A. Ayodhya can help not just to unify the Hindus—Ram can contribute to national harmony. The BJP is not in favour of demolishing the existing structure but wants it shifted to another place. We will organise an equally formidable *kar seva* for it.

Q. The Muslims have agreed to abide by even an unfavourable

On Ayodhya, Singh had initiated dialogue with religious leaders. After the NIC meeting, the Union Minister of State for Home Subodh Kant Sahai made a secret visit to the Shankarcharya of Kanchi's ashram. The strategy: to ask the religious leaders to appeal to the VHP and the BJP to start construction without touching the mosque.

A brewing political crisis apart, what is giving Home Ministry officials sleepless nights is the expected fall-out of the BJP's Yatra and VHP's torch campaign. And their worry is justified. After the Ram shila yatra started in mid-'89, the communal graph raced upwards. In 1987, communal incidents took 383 lives in the country, and in 1988 the number dipped to 223. In the first half of 1989, only 94 people died, but as the Ram

shila campaign gained momentum, the toll went up to an alarming 708 people during the second half of 1989.

But what is equally dangerous is that the entire political scene has been thrown into a bizarre disequilibrium in which every party simply grabs at the most convenient straw for its survival. Reactions beget reactions instead of mature and calibrated responses. The BJP reacts to the Congress(I)'s Muslim Women's Bill by taking up the Ayodhya cause. The Janata Dal reacts to its internecine squabbles by dredging up Mandal. The BJP responds by resurrecting the Ram card. The Congress(I) reacts by criticising Mandal notwithstanding its inclusion in its manifesto, and condemning the Hindu card even after having attempted to play it in November last year. Yet in this universe of knee-jerk politics, there are few principled stands, only large doses of brinkmanship that threaten to take the nation to the brink.

—PRABHU CHAWLA and PANKAJ PACHAURI



L.K. ADVANI

"I reject theocracy"

court verdict. Will you also do so?

A. No. Because Ayodhya is a case which cannot be decided by a court. The court can decide the title to the land, or a trespass; not whether Babar demolished a temple in 1528 to construct a mosque in its place.

Q. But the title of the land on which you want to build a temple can be decided only by the court.

A. The Government can decide it. If it decides to build the temple, it can acquire the land. The Hindus want to build a temple at the place which is believed to be the birth place of Ram. If in India this sentiment is not respected, the consequences won't be happy. I find a reaction here which I didn't find in 1947.

Q. Will the reaction be worse?

out even talking to us, though V.P. Singh talks to us even about changing his ministers.

Q. There is a fear that your Rath Yatra may spark violence.

A. The Government always projects an alarmist view. Last year shila poojans were organised on a massive scale. And they were peaceful.

Q. Why has the BJP agreed to be led by the VHP on the Ayodhya campaign? The VHP preaches theocracy and seeks the guidance of various sadhus...

A. The VHP began the campaign. Only at the BJP's Palampur meeting did we adopt a formal resolution on Ram Janmabhoomi. Why they (the VHP) go to the sadhus, you can ask them. I reject theocracy.

● INDIA

Unity Or Chaos?

*Prime Minister
V.P. Singh is at a
crossroads, and so is his
strife-torn nation*

By EDWARD W. DESMOND AYODHYA

At dawn the only people on the streets of Ayodhya, a town in Uttar Pradesh that Hindus consider a sacred pilgrimage site, were thousands of policemen waiting for trouble. Militant Hindus had declared they would defy the government, the courts, the police and any other obstacle in the way of their march to the heavily guarded, 462-year-old Babri mosque. Their aim: to build a temple on the site dedicated to the Hindu god Rama—or Ram, as he is known to many—who is believed by Hindus to have been born on a spot in the center of the mosque.

Tens of thousands of Hindu activists tried to reach the sacred place in the preceding days; across the state, police had already apprehended at least 60,000 of them. But some pilgrims, like Raj Gopal, 48, a government clerk from Madras, managed to hide out in nearby villages, and now they were filtering into the town. Said Gopal: "I don't know if we will reach the temple; it is in Ram's hands." Slowly, it seemed that the deified Hindu warrior king was making his will felt. The number of militants near the mosque, some wearing sashes or headbands of saffron, the traditional Hindu color, grew to several thousand, including many sadhus, or holy men, from temples in the area. The crowd started throwing stones and taunting policemen, shouting,

A sadhu punches his fist through a blockade of bamboo shields in Ayodhya





Castings stones at the police and the government: "You are traitors to your religion and your country!"

"You are traitors to your religion and your country!" Despite police charges, barrages of tear gas and volleys of rifle fire that killed several people, the militants pushed past security checkpoints along an alley leading to the mosque. Clouds of smoke from burning police jeeps and a bus marked their progress.

The demonstrators punched through to the fence of iron bars and barbed wire that surrounds the mosque. The commander of the last police post in their way decided not to use a machine gun mounted in a bunker overlooking the crowd, and shortly after noon the policemen backed away. About 100 frenzied Hindus charged past them shouting, "Break the mosque! Break the mosque!"

While someone frantically rang a large brass bell, others began to knock plaster from the walls with iron staves and even with their bare hands. A few men climbed onto the domes; they planted saffron flags and began smashing the roof of the mosque. For 20 minutes the police stood by impassively until they at last received orders to clear the area. Finally the rubble-strewn mosque compound was quiet again; the only sound came from a group of devotees who sat in the courtyard chanting, as someone has done day and night in a 41-year-old exercise of devotion: "Victory to Ram, victory to Ram."

The day ended short of an all-out triumph for Rama, but it was a symbolic victory for Hindu groups struggling to create what they call "Hindu *Rashtra*," or Hindu

nation, a society centered on respect for Hindu civilization and especially Rama. Said Murli Manohar Joshi, a senior member of the Bharatiya Janata Party (B.J.P.), a principal supporter of the movement: "This shows that you can't browbeat the Hindu mind. It is confident and resurgent."

To many Indians, however, the violent scene at Ayodhya was an outrage against the country's secular tradition and a fearsome vision of how old Hindu-Muslim hatreds might explode. The fear heightened as the days passed: nearly 200 people were killed during rioting in seven states, and an additional 16 militants died later in the week during a second assault on the mosque. Said S.R. Bommai, president of Janata Dal, the party of Prime Minister V.P. Singh: "The country is at a crossroads. We have to choose between secularism and religious fundamentalism, between democracy and mobocracy, between unity and disintegration." At a crossroads too was the 11-month-old government of Prime Minister V.P. Singh, who faces a no-confidence motion this week in Parliament inspired by the B.J.P.'s challenge to the government's stand at Ayodhya.

Indians are accustomed to a zesty touch of the chaotic in politics, but lately the spice has become too hot even for Indian palates. The rise of Hindu nationalism and the B.J.P. is one ingredient; another volatile new force is the politics of caste. Three months ago, Singh opened a Pandora's box by announcing that he would set aside 27% of government jobs for people

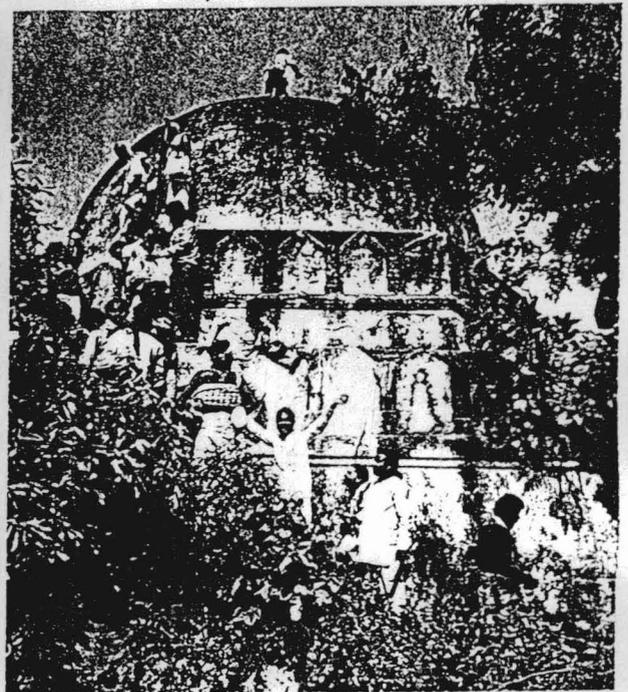
who belong to the 3,000 caste groups designated Other Backward Classes. The Prime Minister took the initiative to win the hearts of lower-caste peoples and undercut support for the B.J.P. and the Congress (I). He got his wish, but his decision also aroused ancient animosities among various caste groups in the north central states and stirred violent protests by upper-caste students, including self-immolations by scores of protesters.

Hindu nationalism and caste politics are not the only forces tearing at India. Violent rebellion is churning in the states of Punjab, Assam and Jammu and Kashmir at a cost of more than 4,000 lives this year. In part, the uprisings are reactions to the accumulation of power in New Delhi in recent years, especially under the highly centralized leadership of Singh's predecessors, the late Indira Gandhi and her son Rajiv. Says a Western diplomat in New Delhi: "Very often, instead of strengthening political institutions to address grievances, past governments have just raised the number of police and paramilitary troops to fight the problem."

Political failures account for some of the political disarray, but even some successes, especially on the economic front, have stirred disorder. In the 1980s the economy grew at the unprecedented rate of more than 5% a year, largely as a result of Rajiv Gandhi's liberalization policies. Swaminathan Aiyar, associate editor of the New Delhi-based *Times of India*, suggests that this growth may have lifted 150 million



In spite of batons, tear gas and rifle fire, the militants got through



Devotees of Rama atop a dome of the Babri mosque

people above the poverty line, judging from the government's estimate that the share of India's 843 million people below the poverty line fell from about 48% to 29.2% in the same period. Hand in hand with that trend went a far-reaching consumer boom in the cities and even in the countryside, where 7 out of 10 Indians live.

Growing prosperity has spawned en-

tirely new political forces as the once desperately poor have begun to raise their eyes—and their expectations. Hindu nationalists soon started to ride the wave, as did parties and movements representing untouchables, farmers and Yadavs, one of the larger low-caste groups in north central India. Says Mulayam Singh Yadav, the chief minister of Uttar Pradesh and a Ya-

dav: "Until now, democracy was only for the powerful. Now real democracy has arrived." Comments a senior government economist: "Twenty years ago, the concern was that while a small elite middle class ruled the country, a huge mass of undifferentiated poor might rally behind the communist flag. Now those same poor people are organizing themselves as Muslims, as

Lord Rama Rides Again

*"Bow, bow, to bright Ayodhya! Darksome did the exiles roam,
Now their weary toil is ended in their father's ancient home!"*

So did Rama return to his ancestral capital in one of the world's oldest pieces of literature, the *Ramayana*. The epic recounts the adventures of its title hero in rescuing his bride Sita, a royal beauty abducted by the demon king of Lanka. In portraying a world of magic and high imagining, this engaging morality tale still ranks as a sovereign entertainment in Asia, from Bombay to Bali. Yet the *Ramayana* figures in India today as much more than legend. A story close to 3,000 years old is convulsing the country, threatening to topple its government and undo its nonsectarian constitution.

An intractable banyan on its surface, the dispute, like much else in India, has deep and tangled roots. At its heart is Ayodhya, a pilgrimage center just east of Faizabad. Whether modern Ayodhya is the glittering capital of legend remains problematic, but Hindus have no doubt. Militant Hindus marching on the town last week were bent on reclaiming what they believe to be Rama's birthplace, a site now occupied by a dilapidated mosque. If Muslims note that their shrine has stood there for centuries, Hindu revivalists cite as proof nothing less than divine lightning and the appearance of a mysterious black icon.

Supposedly, it was on the night of Dec. 22, 1949, that a thunderbolt struck Ayodhya and an eerie light emanated from the rear of the Babri mosque's central prayer hall. A bystander, so the story goes, witnessed the brief appearance of a child at the light's source, a spot where later investigation discovered a black stone *murti*, or divine likeness. In Hinduism, Rama was not just a celebrated warrior and king; he was an incarnation of Vishnu the Preserver, one of the trinity of supreme gods. As such, his victorious labors in pursuit of Sita—aided by the ingenious Hanuman, magical king of the monkeys—ushered in a golden age of righteousness known as the Ram Rajya.

As the *Ramayana* describes Ayodhya, it was a palatial metropolis of broad avenues, brilliant gardens and mighty walls. Historically, however, the site of present-day Ayodhya became a mini-Jerusalem, a holy place for many faiths where the Buddha's legendary Toothbrush Tree grew and where a Jain saint was born. In the 16th century, Islam arrived. The commingled armies of Babur, a Central Asian warlord, swept down from Afghanistan to found the Mughal dynasty in northern India. And in 1528, Mir Baqi, one of Babur's commanders, established in Ayodhya the Babri mosque, named for his emperor.

It stands today as one of the religious world's strangest hybrids: a triple-domed Islamic edifice with statuary portraying Rama inside, an outer courtyard reserved for Hindu devotions and, beyond that, a high-fenced, barbed-wire security peri-



Police carry a casualty away from the compound as others chant praises to their god

caste groups, and so on. They want to get their share, to get on the bus to power. It may be chaotic, but Indian democracy is working."

For the moment, that optimistic, longer-range view seems all too theoretical for many Indians: the political chaos is too close to home. From its very inception, Singh's government has been in crisis. The

primary reason has been conflict largely generated by two of the Prime Minister's rivals within his party: Chandrashekhar, an ambitious, hardheaded socialist, and Devi Lal, a feudal farm leader. Both dislike Singh intensely, covet his job, and last week were trying to take advantage of his weakened position.

Singh's latest and most serious crisis

began two weeks ago. The Prime Minister ordered the arrest of L.K. Advani, the head of the B.J.P., to stop him and a procession of Hindu supporters from reaching Ayodhya in time for the planned construction of the Rama temple. After Advani's arrest, the B.J.P. notified President R. Venkataraman that it would no longer give Singh's minority government parliamentary support. The President promptly scheduled a session of the Lok Sabha, the lower house, for Nov. 7 to allow Singh to test his backing. By last week, however, it appeared that Chandrashekhar, Devi Lal or still another faction leader might be able to line up enough allies in the Janata Dal to topple Singh. Their strategy would then be to align with Gandhi's Congress (I) Party, currently in the opposition, to form a new government; others speculated that new parliamentary elections are likely to be held within a few months.

Singh's response to the challenge, as on earlier occasions, was to take a page from Mahatma Gandhi's stylebook and seize the moral high ground, hoping to shame his colleagues out of their intrigues. The Prime Minister repeatedly stated that he was ready to "sacrifice the highest office" for the sake of the country, if that was what his party wanted. "It is obvious," countered Vasant Sathe, a Congress (I) Party M.P., "that he wants to be a martyr to the cause of secularism."

The Gandhian image, rooted in self-sacrifice and denial of ambition, has served Singh well in the past; in an arena filled



Proposed temple to an ancient god-king

mosque, placed the *murti* in its strategic niche and then spread a supernatural tale.

Wonders aside, defenders of the site as Rama's birthplace point to what they call hard evidence: column sections in the mosque that predate its construction and feature ornaments in a much older Indian style. As believers see it, these formed part of

meter monitored by closed-circuit TV. The mosque was declared off-limits in 1949 following the reputed appearance of the child Rama. In the wake of gruesome Hindu-Muslim massacres accompanying the partition of British India in 1947, a local magistrate feared that the incident would inflame animosities. Many Hindus continue to accept the vision as a miracle, but others, with backing from a police report, say that Hindu militants sneaked inside the

an ancient Rama shrine, one superseding, perhaps, the original temple of legend that was built of black stone fetched from Lanka by Rama's simian lieutenant.

Muslims opposing the campaign to remove the mosque dismiss such claims and have won support from some prominent historians and social activists. Last year a report by 25 distinguished Indian historians found what Romila Thapar, a scholar on ancient India, called "really no evidence" suggesting that the site is one of great antiquity linked to Rama. She added, "There is also no record of the destruction of a temple." In the panel's view, the mosque's Hindu or Jain structural elements could have been collected from ruins elsewhere.

The dispute is under review by the state high court. Whatever the facts, however, to militant Hindus the birthplace theory is an article of faith. Since a court granted them access to the site in 1986, they have intensified their movement to build a new temple after relocating the mosque or, failing that, destroying it. In the words of Murli Manohar Joshi, one of the movement's top ideologues, Rama "is not a Hindu god but a national hero, and every Indian irrespective of his religion must accept that."

Scholars believe that the *Ramayana* records some of the earliest conquests of southern India by the proto-Hindu Aryans sometime before 500 B.C. By contrast, the Babri mosque symbolizes Islam's later triumph. If Hindu revivalists have their way, they would turn the tables decisively by upsetting modern India's secular political order. Of the temple dispute, political commentator M.N. Buch concludes, "It is immaterial who wins, because India will lose in any case."

—By James Walsh.

Reported by Edward W. Desmond/Ayodhya and Anita Pratap/New Delhi

with discredited politicians, it made him a national leader, a stature shared only by Rajiv Gandhi, who inherited it from his mother. Singh emerged as one of the few people who could lead Janata Dal, which was formed from smaller political parties in 1988 with little in common except a desire to knock Rajiv Gandhi from power.

But lack of common purpose soon

caused him trouble. While Singh championed greater democracy within the party, his enemies took advantage of his approach to sabotage his government. Says Bhabani Sen Gupta, a political analyst: "V.P. Singh will go down in history as a Prime Minister who tried to reform the system and became a victim of it."

By temperament Singh has tended to

hang back rather than take charge, waiting for a Cabinet consensus that often has not come to pass because his enemies in the party made sure there would be none. In the case of a new industrial policy, for example, Singh's loudest critic was Chandrashekhar, who charged that the Prime Minister was "selling out to the multinationals." It did not help matters that Singh also had to balance the interests of the two parties that initially supported his government from the outside, the B.J.P. and the Left Front.

Nonetheless, Singh could point to some successes. In foreign policy, I.K. Gujral, his able Foreign Minister, made peace with Nepal after a 15-month conflict over trade and transit facilities, and reassured other neighboring countries that the days of covert Indian intervention in their affairs were over. Singh also gave freer rein to the state governments, a refreshing change from Gandhi, who dismissed and replaced over a dozen chief ministers in five years. On the economic front, the Prime Minister approved a series of populist measures like debt relief for farmers and a job-guarantee scheme that the government, burdened by a budget deficit of \$6.89 billion, or 8.2% of GDP, could ill afford. It proved highly popular, however, among farmers and the poor.

But Singh slipped in August when he moved without consulting his political allies to enact the recommendations of the Mandal Commission report. That document, published in 1980, called for 27% of all government jobs to be reserved for Other Backward Classes, which make up 52% of the population. Although Singh claimed that he did it to bring a "glimmer of hope to the eyes of those who have known only social oppression for centuries," his parallel intention, his advisers admit, was to win the support of low-caste groups and their constituencies.

The Prime Minister did not count on the incensed response of upper-caste students, who felt betrayed by what they considered an overtly political ploy and saw themselves cheated out of job opportunities in an extremely competitive government employment market. Their protests and self-immolations shocked the nation and shattered Singh's backing among the liberal urban elite. The troubles also heightened tensions in such states as Bihar, where caste warfare is always close to the surface. Says Congress's Sathe: "When you arouse caste passions in India, you divide society into 1,000 pieces."

Still, Singh's strategy put the B.J.P. on the defensive by further dividing the Hindu vote, which the B.J.P. has been struggling to unite. It also drove Advani to launch his *Rath Yatra*, or chariot procession, a 10,000-km, five-week religious march intended to promote Hindu unity, the cause of the Rama temple in Ayodhya and ultimately the fortunes of the B.J.P. Says J.P. Mathur, a party general secretary: "Singh is a great-

What Kind of Country?

In the midst of the Ayodhya crisis and only five days before a no-confidence motion in Parliament, Prime Minister V.P. Singh discussed the situation with TIME New Delhi bureau chief Edward W. Desmond and correspondent Anita Pratap at his residence in New Delhi. Excerpts:

On the significance of Ayodhya. The issue is not [about] building a temple. The issue is whether anyone's faith is above the judiciary, the constitution and the state. Once you concede that faith is above the state, then you are conceding the foundation of a theocratic state. We cannot concede this point. Once you give legitimacy in any form to religious polarization, then what arguments have you got against a Sikh nation in Punjab, a Muslim nation in Kashmir and a Christian nation in the northeast? This [thinking] will give validity to the disintegration of the country.

A political party should abjure religious causes. But the B.J.P. took upon itself to carry its electoral symbol on the *Rath Yatra*. It was a blatant statement that this [religious procession] was for an electoral purpose.

On the violence at the shrine. It is very sad. Religious sentiments are very deep in this country, and they are being incited. This is not fair to the people. It is not fair to the Hindus. After all, Hinduism has been a religion of tolerance. It is a great unifying religion. To use it to divide people is a great injustice.

On the aims of Hindu nationalists. They are trying to make it Rama versus others. It is actually [the B.J.P.'s] political interests versus the political interests of other parties. The question now is what sort of country you want, not what sort of government you want. Will we have a secular country, a country

of harmony and accommodation? Or will we have a country of hatred and intolerance? The dimensions [of the problem] go far beyond elections. If you make a mistake in elections, it can be corrected in a few years. But on this it will take generations to correct. That is the challenge that the nation has to recognize and respond to. I have faith in people. Their hearts and minds are sound.

On the political turmoil in the country. A process of recrystallization of the political process is taking place. That involves a period of realignments and disequilibrium. What is happening is very important, and I hope that the experiment we have generated will succeed. Until now there was no centrist option other than the Congress Party. You only had the two other extremes [the Communists and B.J.P.].

By and large, people prefer a centrist political option. That is how Congress maintained itself. So in spite of people being unhappy with the Congress, it continued to enjoy power. For the first time a second centrist option has emerged. I will be satisfied if I can create two centrist options. Governments will come and go, but people will have real democratic options that they can actually exercise. This is real political freedom.



PABLO BARTHOLOMEW—GAMMA LIAISON FOR TIME



B.J.P. leader L.K. Advani, who was leading a winding procession of Hindu nationalists (see map) to Ayodhya until he was arrested in Samastipur



Prime Minister Singh's chief rivals: Chandrashekhar, above, and Devi Lal



TIME Map by Paul J. Pugliese



er threat than the Congress (I) [Party] because he is dividing Hindus." By all accounts, Advani, a cautious and responsible man, was swept away by the enthusiastic response from crowds along the procession's route and refused to back down on his promise to take the march all the way to Ayodhya. The result was his arrest—and a crisis for the government.

How strong is the Hindu nationalist movement? In the 1989 elections the B.J.P. increased its seats in the Lok Sabha from 2 to 86, an expansion that partially reflected local electoral alliances. Last March the party won control of two state governments and formed a coalition with the Janata Dal in two other states. While B.J.P.'s power is at an all-time high, most analysts point out that its support is predominantly northern and concentrated in the urban middle class.

But the B.J.P. is working hard to change that. Its message is simple and has broad appeal: it wants to end what it calls the "pseudosecularism"

that gives minorities special privileges, such as government funding for religious schools and, in the case of Muslims, the right to follow their own civil code. Those advantages, argues the B.J.P., set Muslims apart from the mainstream of Indian society. The B.J.P. also wants a "Hindu nation," which it insists would mean not that all Indians would have to worship as Hindus but that they would merely be expected to revere Rama and the ideals he embodies as

the essence of Indian nationalism. Those distinctions are generally lost on Muslims as well as on some bigots within the B.J.P. and other Hindu nationalist groups whose visceral passions are rooted in centuries of strife between Hindus and Muslims. At B.J.P. rallies, it is not unusual to hear the slogan "The only place for Muslims is either the graveyard or Pakistan."

The success of the B.J.P.'s campaign—which is supported by the Vishwa Hindu Parishad, a group dedicated to the renewal of Hindu culture, and the Rashtriya Swamsevaka Sangh, a brotherhood of Hindus whose goal is Hindu *Rashtra*—lies in its effort to unify the faith around Rama and suppress caste and other divisions in Hindu society. Traditionally, Hindus across India have worshiped a variety of gods, but now Rama worship has spread throughout most of the country. Says Bipan Chandra, a historian: "In Ram they have found an issue to unify Hindus."

The B.J.P.'s emphasis on depriving Muslims and other minorities of special rights has tapped a powerful vein among middle-class Indians who feel Muslims are somehow disloyal to India and do not deserve whatever government assistance they receive. A typical complaint: Muslims cheer for Pakistan in India-Pakistan cricket matches.

The B.J.P.'s emphasis on civic virtue and piety also attracts a following. Says the *Times of India's* Aiyar: "When the secular organs of government are riddled with corruption, people will always look around for alternatives that provide some sense of purity." The danger is that the message is easily turned to self-righteous violence, as has happened repeatedly in recent months, with Hindu mobs attacking Muslim communities. "We are seeing the Indian face of fascism," says an adviser to Singh.

If there are national elections, Singh will stand for "secular" values and oppose what he has described as the B.J.P.'s efforts to "lay the foundation stone of a theocratic state." He will probably be able to count on the support of India's 96 million Muslims, who have applauded the government's efforts to preserve the Babri mosque in Ayodhya. But

he will face a test in the rest of the country, which is more concerned about rising inflation and other economic problems. The B.J.P. will fight back with its platform of Hindu *Rashtra*, trying to convert last week's fervor over the Rama temple into a resounding vote for itself. Where Rajiv Gandhi's Congress (I) Party might enter the equation is anyone's guess. India may be facing "a million mutinies," in the writer V.S. Naipaul's phrase, but its democracy should be strong and vibrant enough to see the country through.

—With reporting by Anita Pratap/New Delhi



Family of a student suicide: protest and self-immolation

La guerre des castes est déclarée

En moins d'un mois, plus d'une centaine d'étudiants, dont 35 sont morts, se sont immolés par le feu pour protester contre la décision du Premier ministre, prise le 7 août dernier, de réserver 27 % des emplois de la fonction publique aux basses castes.

New Delhi, envoyé spécial

« Pouserez-vous une intouchable ? » Vijay hésite : « Non... en toute honnêteté, non... mais ça n'a rien à voir... » Et quelqu'un de basse caste ? « Peut-être, mais il me faudrait convaincre ma famille », dit Vijay, étudiant en sciences politiques à l'université de Delhi et Brahmane de naissance, la plus haute des castes. Ici, reconnaît-il, l'écrasante majorité des étudiants sont originaires des hautes castes : et Vijay de soulever sa chemise blanche pour exhiber le fin cordon tressé des brahmanes qui passe au-dessus de son épaule gauche pour courir sous son aisselle droite. Il symbolise, dit-il, les écrits sacrés hindous.

Rajeev Goswami, le premier étudiant qui s'est immolé par le feu, le 18 septembre dernier, étudiait dans la faculté des arts, un peu plus loin. Depuis, plus d'une centaine d'étudiants ont imité son geste à travers le nord de l'Inde, et trente-cinq auraient succombé, pour protester eux aussi contre la décision, prise le 7 août dernier par le Premier ministre indien V. P. Singh, d'appliquer un quota de « réservations » de 27 % d'emplois dans la fonction publique — en sus d'une réservation d'emplois de 22,5 % pour les intouchables et les minorités tribales déjà existant — aux basses castes, officiellement baptisées « other backward castes » (autres castes arrières).

Hier encore, trois écoliers de 14, 16 et 12 ans se sont suicidés par le feu dans leurs écoles de New Delhi, rouvertes seulement depuis la veille. Plusieurs bus municipaux ont été incendiés par des groupes d'étudiants « anti-Mandal » — du nom du rapport Mandal, rédigé en 1980 et ignoré tout du long par les gouvernements précédents, dont V. P. Singh a finalement entrepris d'appliquer les conclusions. Le rapport, dont la Cour suprême a décidé de surseoir la mise en œuvre jusqu'au 25 octobre afin d'apaiser les esprits, distingue parmi les 3743 castes existantes (il y en aurait 6000 selon d'autres sources) les plus « défavorisées », en faveur desquelles de nouvelles réservations d'emploi sont destinées.

Le rapport se base sur un recensement effectué en 1931. Jawaharlal Nehru avait interdit après l'indépendance (1947) la tenue d'un registre sur les castes. Celles-ci se divisent en quatre grandes catégories plus ou moins « pures » : les Brahmanes (prêtres), Kshatriyas (guerriers), Vaishas (cultivateurs et commerçants) et les Shudras, au service des trois autres groupes. Hors catégorie, les intouchables, baptisés « Harijans » (enfants de Dieu) par le Mahatma Gandhi, qui sont eux-mêmes divisés en d'innombrables castes.

Au-delà de la perspective du chômage qui inspirent ces nouvelles réservations d'emploi (49,5 % au total), les étudiants (de hautes castes donc) dénoncent la « démagogie » de V. P. Singh qui veut faire « le plein de voix », ainsi que l'inanité de critères de castes,



New Delhi. Rajeev Goswami, le 1^{er} étudiant qui s'est immolé par le feu, le 18 septembre.

qui constitue un « incroyable retour en arrière » pour une République indienne constitutionnellement laïque. « Nous ne sommes pas contre la justice sociale », explique Vijay, « mais si V. P. Singh était sincère, il se serait basé sur des critères économiques ».

Bien que représentant 52 % de la population, les basses castes n'occupent qu'environ 5 % des postes dans l'administration. Les intouchables (appelés de manière difficilement traduisibles « scheduled castes » par le gouvernement) qui bénéficient d'un quota de réservations de 22,5 % depuis 1950, ne sont pas parvenus après 40 ans, à remplir les quotas qui leur sont attribués. Elles occupent néanmoins de 10 à 11 % des emplois dans la fonction publique. Mais cette vérité statistique se traduit par d'énormes disparités au niveau hiérarchique et local. Les Etats de l'Union indienne ont toute latitude pour appliquer ces quotas, et certains, comme le Bihar, n'ont véritablement commencé à le faire qu'au début des années 80. De même, certaines « basses castes » sont relativement aisées, certaines « hautes castes » démunies, et l'application sur le terrain du projet Mandal — dont certains des critères sont extrêmement arbitraires — pourrait déclencher de vifs antagonismes.

« Les premiers quotas instaurés en 1950 ont constitué malgré tout un premier pas vers plus de justice sociale et, surtout, ont contribué à restaurer leur dignité aux intouchables », estime Kailash Satiartai, un activiste du mouvement Aria Samaj, d'inspiration gandhienne, qui prêche la suppression du système des castes. Ces mesures sont cependant très loin d'avoir eu les effets escomptés, poursuit Kailash, que son engagement a conduit à l'expulsion de sa propre caste, celle des Brahmanes. Les activistes de Aria Samaj sont souvent tués par les propriétaires fonciers et la presse indienne

est pleine de ces terrifiantes histoires d'intouchables massacrés — souvent par des basses castes — pour avoir outrepassé leurs prérogatives (lire *Libération* du 23-08-88).

« Il n'y a pas de guerre des castes », tonne Arun Shourie, rédacteur en chef de l'*Indian Express*, qui n'est pas loin de penser qu'il s'agit là d'une invention des journalistes étrangers. « Il n'y a pas de problèmes des castes », vitupère de son côté un architecte « simplement une situation... » Tous les deux — mais faut-il le mentionner ? — sont originaires de hautes castes. « L'ensemble de la presse indienne est contrôlée par les Banias et les Brahmanes », s'insurge Kanshi Ram, le leader d'un petit parti en pleine expan-

sion, le Bahujan Samaj (parti des majoritaires), créé en 1984 pour défendre les intérêts des basses castes qui, insiste-t-il, n'ont de représentants que dans 10 % des 450 districts que compte l'Inde. « La domination britannique (d'avant 1947) a été une bénédiction pour les basses castes, car elle a apporté les notions de justice et d'éducation... Aujourd'hui, nous voulons avoir notre part de pouvoir qui nous revient », poursuit Ram, qui tient des meetings de centaines de milliers de personnes à travers le pays, meetings dont sont expulsées les hautes castes : « Ils répandraient le mal... le système des castes est un mal absolu qui doit être extirpé... »

Romain FRANKLIN

L'Inde en proie à ses vieux démons

L'émergence d'un fort courant populaire de revendications réveille les antagonismes indiens : rivalité confessionnelle, guerre des castes... Les partis politiques essaient de récupérer ce mouvement sans pouvoir le canaliser.

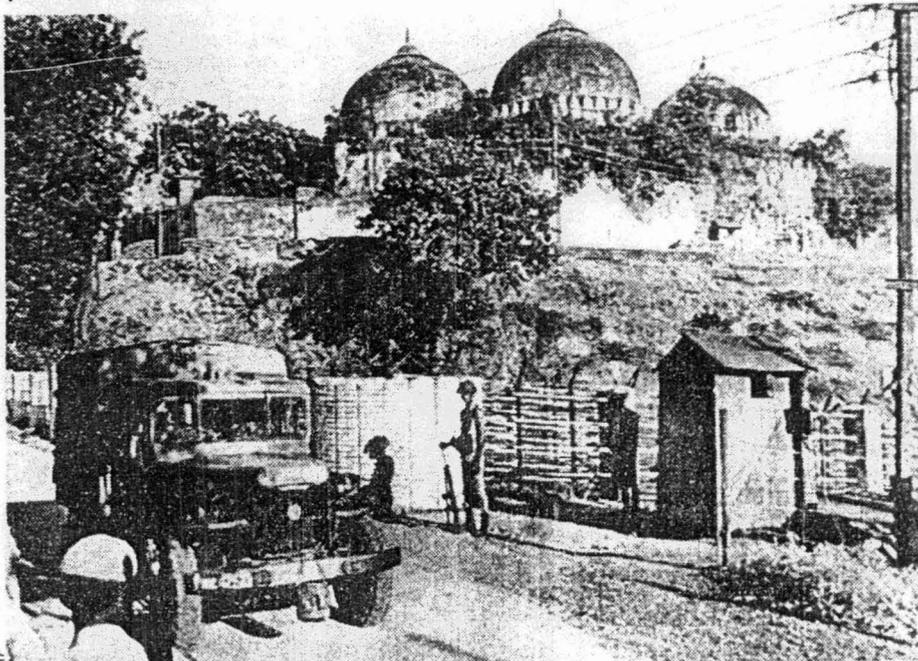
New Delhi, envoyé spécial

L'Inde est de nouveau hantée par les fantômes dont le Mahatma Gandhi s'était fait le pourfendeur voilà plus de quarante ans. Alors que la vive polémique sur les réservations d'emplois aux basses castes continue de faire rage, une des composantes de la coalition au pouvoir, le *Bhartiya Janata* (BJP), un parti intégriste hindou, a confirmé hier sa détermination à poursuivre sa croisade pour la construction d'un temple dédié au dieu hindou Rama sur le site d'une mosquée désaffectée du XVI^e siècle située à Ayodhya, dans l'Etat de l'Uttar Pradesh (1). Au risque de faire tomber le Premier ministre V.P. Singh, dont il est le principal allié au Parlement, le BJP a annoncé qu'il serait « contraint de retirer son soutien au gouvernement » si ce dernier l'empêchait de construire le temple. Outre le gouvernement, plusieurs mollahs représentant les cent millions de musulmans indiens ont élevé la voix contre ce projet, brandissant le risque, bien réel, d'un « holocauste religieux ».

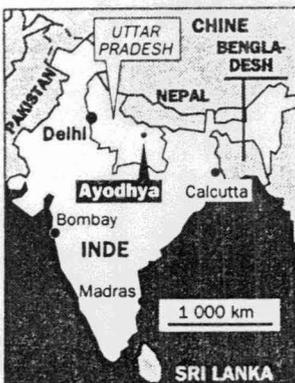
Au moment de la cérémonie de la pose de la première pierre du temple de Rama, en 1989, qui s'était déroulée sans encombre à Ayodhya même, un millier de personnes avaient péri dans de violents heurts interconfessionnels dans l'Etat du Bihar. Un scénario encore plus dramatique risque de se produire. Déjà, à Gonda, une région située à cinquante kilomètres d'Ayodhya, deux cents villageois musulmans ont été massacrés par des hindous, fin septembre début octobre.

Afin de rallier le soutien de la majorité hindoue, L.K. Advani, le leader du BJP, poursuit depuis le 25 septembre une croisade de 10 000 kilomètres à travers toute l'Inde qui doit le mener à Ayodhya le 30 octobre. Il utilise pour cela un impressionnant char de foire, décoré de motifs religieux hindous, avec air conditionné. « Lorsque le char est passé dans l'Etat du Gujarat », affirme le secrétaire général du BJP, Keidarnat Sahani, « dix millions de personnes, soit un tiers de la population, l'ont salué ». Il draine avec lui des centaines de milliers de fidèles déjà passablement fanatisés par une organisation extrémiste hindoue, le *Vishwa Hindu Parishad* (VHP), et une organisation plus militante encore, le *Rashtriya Swayamsevak Sangh* (RSS). Le RSS, dont les militants sont férus d'arts martiaux, avait été suspendu en 1948 pour son implication dans le meurtre du Mahatma Gandhi.

Le BJP, qui est porté par le renouveau de l'hindouisme (il est passé de 2 sièges en 1984 à la *Lok Sabha*, la Chambre basse, à 86 aujourd'hui), ne fait pas mystère de ses intentions. « Je ne suis pas d'accord avec la politique d'apaisement du Mahatma Gandhi à l'encontre des musulmans, qui s'est traduite par l'octroi de privilèges », martèle le secrétaire général du BJP, vêtu d'un *dhoti* immaculé. « Nous voulons que les musulmans soient fiers des ancêtres de ce pays comme



La mosquée Babri Masjid à Ayodhya, où les intégristes hindous veulent bâtir un temple.



Rama (le dieu hindou). Par patriotisme, ils devraient lire les *Veda* (textes sacrés hindous), lance-t-il, tout en affirmant que « le BJP veut vivre en paix avec les musulmans ». « Aucune force au monde ne peut arrêter la construction du temple, menace Sahani, si le gouvernement essaie, le peuple le forcera à battre en retraite. »

Mais craignant que les calculs électoraux du BJP ne s'avèrent justes, l'ex-Premier ministre Rajiv Gandhi, qui a lui aussi exigé l'arrêt de la procession du BJP, a néanmoins décidé d'inclure Ayodhya dans une de ses tournées. La presse indienne qualifie ce phénomène de surenchère populiste et « nihiliste » propre à raviver les antagonismes séculiers. Il est, estime B.M. Bhatia, soixante-quinze ans et chercheur au prestigieux Center for Policy Research, le symptôme d'un « gigantesque bouleversement » en gestation, au même titre que la « guerre des castes » qui a conduit une quarantaine d'étudiants de haute caste à s'immoler par le feu.

En décidant, le 7 août dernier, de réserver un total de 49,5 % d'emplois

dans la fonction publique aux basses castes, aux intouchables et aux minorités tribales, le Premier ministre indien, V.P. Singh, s'est attaqué aux fondements mêmes de la société indienne. « La défaite électorale du parti du Congrès I fin 1989 a mis un terme au monopole du pouvoir dont jouissait la *middle-class* éduquée à l'anglaise depuis l'indépendance (1947) », explique B.M. Bhatia, « car le Congrès I a été, et est encore, le parti représentatif de cette classe » — estimée à 150 millions de personnes. Au cours des dernières élections, pour la première fois depuis 1947, les basses castes et la moyenne paysannerie sont soudain devenues une réalité politique : leurs représentants occupent plusieurs postes dans le gouvernement central et dirigent désormais l'Etat du Bihar et l'important Etat de l'Uttar Pradesh, où l'anglais est désormais interdit d'usage dans les administrations.

Sahani, le secrétaire général du BJP, jure de « remplacer la *middle-class* occidentalisée par le peuple véritablement patriote ». « Nous allons balayer les hautes castes et donner la voix au peuple », promet pour sa part Kanshi Ram, président du Bahujan Samaj Party (BSP), une petite formation politique récemment créée pour défendre les intérêts des basses castes.

Pourtant, « pour l'heure, aucun parti n'est capable de représenter les intérêts de cette masse émergente, devenue politiquement mûre, et qui ne veut plus se contenter de promesses vides », constate B.M. Bhatia. « En 1947, 70 % de la population était employée dans le secteur agricole et le pourcentage est sensiblement le même aujourd'hui. Ce qui explique que la croissance économique des quarante dernières années, parce qu'elle était concentrée dans les villes et l'indus-

trie, n'est pas parvenue à résoudre les problèmes de base que sont la pauvreté et le chômage. » Un diagnostic que partagent certains responsables des trois principaux partis — le Congrès I de Rajiv Gandhi, le Janata Dal de V.P. Singh et le BJP.

De ce constat résulte une fragilité sans précédent de l'édifice politique indien. Tous les partis sont minoritaires au Parlement, y compris le Janata Dal du Premier ministre, qui dirige une coalition hétéroclite où figure, aux côtés des nationalistes hindous du BJP, un petit parti communiste. « Au cours des trois ou quatre années à venir, l'Inde va traverser une période d'instabilité politique, prédit Bhatia, jusqu'à ce qu'un nouveau consensus soit trouvé. L'Inde a besoin de la révolution sociale. Celle qui n'a pas eu lieu après l'indépendance. »

Romain FRANKLIN

(1) La mosquée d'Ayodhya a été bâtie au XVI^e siècle par l'empereur Mogul Babar sur le site d'un temple marquant le lieu de naissance du dieu hindou Rama.

INDE La bataille de la ville sainte

Le Premier ministre indien tente de dissuader les intégristes dans leur marche vers la mosquée d'Ayodhya, qu'ils veulent remplacer par un temple.

New Delhi, correspondance particulière

Plusieurs centaines d'Indiens musulmans ont pris position à l'ombre de la mosquée d'Ayodhya, et un grand calme est tombé sur la ville sainte où naquit, selon la tradition, le dieu hindou Rama. Confronté à la détermination du leader intégriste L.K. Advani, qui veut détruire la mosquée pour construire un temple, le Premier ministre indien, V.P. Singh, s'est décidé à fermer la ville. De nombreuses compagnies paramilitaires sont mobilisées dans un rayon de trente kilomètres, tandis que la police a opéré 17000 arrestations préventives.

Pour pénétrer à Ayodhya et à Faizabad, la ville jumelle, il faut désormais montrer patte blanche. Bus et trains sont fouillés de fond en comble à la recherche d'armes. C'est en principe

une mesure temporaire, mais si les intégristes s'entêtent, la ville pourrait fort bien être coupée du reste du monde. Le Premier ministre indien répète que leur *rath yatrya* (la marche de la charrette) ne passera pas. « L'Inde est un état laïc qui protège toutes les minorités religieuses. » Se faisant, il heurte de front sa coalition gouvernementale. L.K. Advani, en tant que leader du BJP, Bharatiya Janata Parti (le parti du peuple indien), est, avec 88 députés, le principal soutien du Janata Dal (le parti du peuple) de V.P. Singh.

En fin de semaine, le Premier ministre tentait de reprendre l'initiative en publiant un décret gelant les terrains convoités par les intégristes, dont le terrain de la mosquée, et renvoyant l'affaire de la juridiction locale à la cour suprême. Ce décret n'aura duré que le temps d'un week-end. Dès lundi matin, les hindous et les islamistes le

rejetaient. Les premiers parce qu'Advani a fait le vœu solennel d'aller jusqu'au bout de sa mission « divine », les seconds parce qu'ils ne veulent pas laisser le sort de la mosquée entre les mains des juges.

Tout n'est pas joué pour autant car le leader du BJP a menacé de priver le gouvernement de son soutien seulement s'il était arrêté ou sa croisade stoppée. Or, il n'arrivera pas à Ayodhya avant le 30 octobre, ce qui laisse largement le temps de trouver un compromis, les musulmans étant ouverts à toutes les solutions, même la construction d'un bâtiment conjoint.

Pourtant, on peut se demander si L.K. Advani ne veut pas provoquer des élections anticipées. Il pourrait compter sur les voix des hindous qui représentent près de 700 millions d'individus.

Hubert POURADIER

La vague hindoue se heurte à Ayodhya

L'entêtement des Intégristes hindous à bâtir un temple sur le site de la mosquée Babri Masjid a dégénéré hier en violences. De graves affrontements entre les manifestants et la police ont fait au moins cinq morts et des dizaines de blessés. Le Premier ministre, V.P. Singh, pourrait être contraint de démissionner.

Ayodhya, envoyé spécial

Rama est une réincarnation de Vishnou, le dieu de la préservation et de l'équilibre. Fils de Dashratha, roi d'Ayodhya, sa mère adoptive Katri avait demandé comme faveur qu'on l'envoie en exil quatorze ans dans la jungle avec sa femme Sita et son frère Laxhama. Durant l'exil, le méchant Ravana kidnappa Sita, mais Rama s'en va tuer Ravana et ramène Sita. Il peut alors rentrer à Ayodhya et s'y faire couronner roi.

On comprendra qu'avec un tel gailard né dans ces murs, la cité d'Ayodhya, capitale des moustiques dans l'Uttar Pradesh, le plus grand Etat indien (cent millions d'habitants) s'exposait à de sérieux déboires. Pour les éviter, les fidèles hindous avaient bâti voici longtemps un temple sur les lieux de sa naissance et lui rendait régulièrement le culte. Survinrent les Mogouls et leur empereur, le fameux Babar, qui, en 1520, détruit le temple de Rama pour y construire une mosquée. Désormais, le lieu aura deux noms : Rama Janambhoomi pour les hindous, Babri Masjid pour les musulmans.

En 1949, les Mogouls sont partis depuis longtemps, les British viennent d'abandonner l'Empire, et un honnête musulman qui s'en va prier vers La Mecque à la mosquée d'Ayodhya est soudain pris d'une vision: il voit Rama, le dieu hindou, sous la forme d'un enfant. Plus aucun musulman n'y mettra les pieds et dès le lendemain, des *sadhus* (saints hommes) s'installent sur les lieux pour y réciter 24 heures sur 24 des mantras et agiter leurs clochettes. Ils n'ont pas cessé jusqu'à ce jour.

Hier à Ayodhya, au moins cinq personnes sont mortes, des dizaines d'autres ont été blessées par balles ou à coups de *lathi* (longue matraque de bambou), près de 100000 sont arrêtées, et le Premier ministre V.P. Singh pourrait bien y avoir perdu son fauteuil. Tout cela parce qu'il a refusé de détruire cette mosquée pour y reconstruire un temple et qu'un parti fondamentaliste hindou, le BJP (Bhartiya Janada Party), membre de la coalition gouvernementale avec 86 députés, a lancé depuis plusieurs mois un énorme mouvement de masse à travers tout le sous-continent indien en faveur de l'édification dudit temple.

Lal Krishna Advani, le leader du BJP, est parti le 25 septembre dernier de Sommath (Etat du Gujarat) à bord d'un véhicule orange, mi-char de charnaval, mi-voiture de VIP, climatisé. But de la manœuvre: parcourir 10000 kilomètres à travers tous les Etats pour collecter les pierres qui serviront à l'édification du temple et amener un maximum de fidèles à Ayodhya le 30 octobre pour en commencer la construction. Des milliers de personnes le long de la route, des *sadhus* tout en orange brandissant des tridents, des fanatiques jetant du sang animal sur la voiture, le succès dépassa toutes les espérances dans un pays



La bataille de la mosquée d'Ayodhya. La police se heurte aux fanatiques hindous.

en plein accès de fièvre hindouiste.

A Delhi, V.P. Singh restait ferme, accroissant la tension en décidant d'appliquer les recommandations de la Mandal Commission, destinée à réserver des emplois dans la fonction publique aux castes défavorisées. Les étudiants manifestaient par milliers, s'immolant par le feu par dizaines pour protester contre le système des quotas, et Advani avançait inexorablement vers le point final de son voyage: Ayodhya. Depuis longtemps, le Chief Minister (Premier ministre) de la province, Mulayam Singh Yadav, avait fait savoir qu'il ne tolérerait pas ces manifestations susceptibles de créer des incidents entre hindous et musulmans. Il s'était déclaré prêt à arrêter Advani dès qu'il pénétrerait sur son territoire. Il n'a pas eu besoin de le faire, son collègue de l'Etat voisin du Bihar, siège de multiples affrontements intercommunautaires, s'en est chargé le 22 octobre dernier à Dumka.

Le leader d'un des trois partis de la coalition gouvernementale étant en résidence surveillée, la crise politique était inévitable, le BJP retirant immédiatement son soutien à V.P. Singh qui devrait être mis en minorité lors du vote de confiance prévu à la Chambre basse du Parlement indien le 7 novembre prochain à Delhi.

Privés de leur leader et de son carrosse orange, les fidèles hindous n'en continuaient pas moins d'affluer en direction d'Ayodhya. Aux grands maux les grands remèdes: les autorités se lançaient dans une campagne massive d'arrestations préventives. Couvre-feu, contrôles permanents, annulation des trains, des autobus, des avions, ils étaient lundi plusieurs dizaines de milliers venus de toutes les provinces en état d'arrestation. A Lucknow, capitale de l'Uttar Pradesh, plusieurs milliers de personnes avaient été regroupées dans le marché de gros aux légumes à New Subzi Mandi.

A la veille du jour fatidique où devait

être donné le coup d'envoi symbolique de la construction du temple, les 150 kilomètres de route reliant Lucknow à Ayodhya étaient déserts. Pas un bus, pas une voiture, rien que des vélos et quinze contrôles de police pour arriver dans une cité fantôme. Où étaient passés les *kar sevaks* (les pèlerins marcheurs)? Ils sont sortis le lendemain des champs qu'ils avaient traversés à pied sur des dizaines de kilomètres pour échapper à la police et être présents à 9h44 précises, l'heure fixée par les astrologues pour marcher sur la mosquée maudite.

Plus de quatre-vingts compagnies des différents corps de police comptant chacune une centaine d'hommes étaient déployées dans un dispositif impressionnant faisant de la mosquée un véritable camp retranché à l'intérieur duquel la poignée de *sadhus* continuaient imperturbablement à prier et à agiter les clochettes. La

police de l'Uttar Pradesh (UPP), la Border Security Force (BSF), la Central Industrial Security Force (CISF), des unités du Tamil Nadu, du Kerala, de la National Security Guard, etc., gilets pare-balles, longues triques de bambou à la main et boucliers d'osier, fusils Enfield de l'armée des Indes, caméras aux carrefours envoyant des images incertaines à une batterie de postes *télé made in India* au PC, Hollywood n'aurait pu faire mieux.

Le premier incident sérieux s'est produit lorsqu'un bus, chargé de militaires, surgi de nulle part, a proprement défoncé la barrière dont les gardes se sont envolés comme des moineaux. A un carrefour de l'entrée de la mosquée, ils étaient soudain des centaines dans le jardin de l'Anan Bawan Temple, jetant des briques abondamment disponibles sur les forces de l'ordre. L'inspecteur D.S. Ra-

wat de l'UPP était confiant: « Nous sommes là pour maintenir la paix et l'harmonie. Ces gens ne sont pas dangereux. Ils sont venus crier leurs revendications en faveur de Rama. »

« Avez-vous ordre de tirer si besoin est? » — « Non, non. Cela va durer quelques heures et après ils repartiront. » Dix minutes plus tard, ces hommes ouvraient le feu, tuant sous nos yeux un *sadhu* particulièrement excité courant seul à l'assaut en criant: « Longue vie à Rama, longue vie à Rama! » Dans les rues adjacentes, la foule grossissait, renversant et incendiant plusieurs Jeep, mettant en fuite la police, jusqu'au moment où, face à face avec le dernier cordon à l'entrée de la mosquée, la grille s'écartait finalement sous la pression humaine.

Personne n'avait osé donner l'ordre de tirer, dans le cas où les *sadhus*, pratiquement tous hindous, et dont beaucoup étaient de cœur avec les manifestants. Une quarantaine d'entre eux pouvaient pénétrer dans la mosquée peu après midi, arrachant symboliquement quelques pierres sur l'un des dômes et hissant un drapeau couleur safran. Le temps que les forces de l'ordre se ressaisissent, ils étaient expulsés une vingtaine de minutes plus tard, mais il était trop tard. Les disciples de Rama avaient pénétré sur les lieux disputés et d'une minute à l'autre l'atmosphère venait de changer. Les *sadhus* criaient victoire et la police, soulagée d'avoir évité le bain de sang, levait ses *lathi* en signe d'apaisement.

A New Delhi, les premières rumeurs concernant la démission du Premier ministre V.P. Singh commençaient à circuler. « Tout ce qu'a fait Nehru en faveur d'une Inde séculière vient d'être balayé d'un coup », nous confiait un haut responsable politique de l'Uttar Pradesh. Il y avait de la tristesse et de l'inquiétude dans sa voix.

J.-P. GENE

L'entrée en scène massive des

L'INDE s'est engagée dans une nouvelle ère de turbulences qui risquent d'être plus sanglantes encore que les violences actuelles. Le gouvernement central s'est en effet lancé dans une politique visant à permettre à la masse des déshérités de participer aux prises de décisions. Ce faisant, il attaque de front les intérêts des castes supérieures et des orthodoxes hindouistes. Même si l'actuel cabinet doit céder la place à une autre équipe, le mouvement est trop puissant pour être arrêté.

Par FRANCINE R. FRANKEL *

L'avenir de l'Inde - un pays dont la population atteindra le milliard d'âmes dans moins d'une décennie - n'a jamais été, sur le plan politique, aussi incertain depuis l'indépendance de 1947. Le consensus forgé par Nehru, qui était fondé sur le laïcisme, le socialisme et la démocratie, a cédé la place à deux projets opposés. L'un s'en tient à l'idéal d'un Etat laïc. Mais, paradoxalement, c'est en son sein que se greffe le plan de quotas d'emplois - dans l'administration centrale et les entreprises du secteur public - en faveur de groupes, de castes défavorisées sur les plans social et éducatif, et aussi de minorités religieuses, afin de leur permettre un égal accès aux prises de décision. L'autre projet est celui d'une *rashtra*, ou nation hindoue, version atténuée de l'hindouisme (hindouité) comme fondement de la communauté politique. Dans cette optique, les

* Professeur de science politique à l'université de Pennsylvanie (Philadelphie). Auteure de *India's Political Economy, 1947-1977*. *The Gradual Revolution* (Princeton University Press, 1978). *India's Green Revolution - Economic Gains and Political Cost* (1971, même éditeur), et co-auteur de *Dominance and State Power in Modern India, Decline of a Social Order* (Oxford University Press, 1989 et 1990).

musulmans devraient accepter la définition majoritaire de cette nouvelle indanité. Quant aux basses castes (les anciens intouchables) et aux minorités tribales, soumises à la croyance dans le *karma* et la réincarnation, elles se verraient offrir une place plus juste dans l'ordre religieux hindou sans qu'il soit mis fin aux inégalités sociales qui favorisent en fait les castes supérieures et les classes moyennes urbaines.

Ces deux projets antagonistes sont au cœur de l'agitation sociale qui a coûté, en novembre 1989, sa majorité parlementaire au Parti du Congrès de M. Rajiv Gandhi et a permis l'accession au pouvoir du gouvernement de Front national (minoritaire) de M. Vishwanath Pratap Singh, coalition de plusieurs partis dominée par celui de M. Singh, qui est laïc et partisan des quotas. Ce cabinet a bénéficié du soutien de mouvements de tendances opposées : le Parti communiste de l'Inde (CPI) et le Parti communiste de l'Inde-marxiste (CPM) d'un côté, et, de l'autre, le mouvement nationaliste hindou Bharatiya Janata Party (BJP). Les dirigeants communistes ont accepté l'idée des quotas tout en demandant que l'accent soit davantage mis sur le critère de retard économique. Le BJP, militant de l'hindouisme, avait lui aussi soutenu cette idée, mais il refuse la mise en œuvre d'une politique aux très profondes implications sociales, d'où la crise du 23 octobre et sa décision de ne plus appuyer M. Singh.

La parfaite hétérogénéité de cette coalition avait alimenté bien des spéculations sur les capacités de survie d'un gouvernement essentiellement soudé par son antipathie à l'égard de M. Rajiv Gandhi et du Parti du Congrès qui a été battu à plate couture lors des élections aux Assemblées d'Etats de février 1990. Il a obtenu 417 sièges, soit 25 % environ des circonscriptions en jeu. Il fit moins bien que le BJP (497 sièges) et le Janata Dal (448 sièges), n'émergeant comme parti de gouvernement que dans un seul grand Etat, le Maharashtra.

En 1985, le parti du Congrès contrôlait 17 des 25 Etats de l'Union, contre 9 seulement en 1990 ; et encore, seuls trois d'entre eux - le Karnataka et l'Andhra Pradesh, dans le Sud, et le Maharashtra, dans l'Ouest - peuvent, de par leur taille, être considérés comme importants. En revanche, le Janata Dal de M. Singh a pris le contrôle de cinq Etats-clés, notamment dans le Nord, cœur du pays hindu. A lui seul, le gouvernement Janata Dal de l'Uttar Pradesh dirige plus de cent dix millions d'Indiens. Mais le Janata Dal

n'est pas le seul à avoir taillé des croûtes au Parti du Congrès. Pour la première fois depuis sa création en 1980, le BJP a pris le pouvoir dans deux Etats, le Madhya Pradesh et l'Himachal, tout en s'affirmant dans le Rajasthan et le Gujarat comme partenaire du Janata Dal.

A l'issue des élections de 1989 et 1990, la scène politique s'est trouvée de la sorte bouleversée. Le Parti du Congrès, descendant du Congrès national indien qui avait dirigé le mouvement de libération du temps du mahatma Gandhi, et gouverné le pays presque sans interruption pendant quatre décennies sous la direction de Nehru, puis d'Indira Gandhi, a perdu son statut de parti du consensus national. Le Congrès demeure, certes, le plus grand mouvement, avec 40 % des voix et 191 des 529 sièges au Lok Sabha (Parlement). Mais la série d'échecs dans les Etats qui lui firent perdre l'Inde du Nord ont montré que ses dirigeants, issus des castes supérieures, avaient perdu leurs réservoirs traditionnels de suffrages - désormais, musulmans et intouchables déniaient aux brahmanes et autres castes d'élite le droit de prétendre représenter leurs intérêts.

Le Janata Dal, en revanche, se forma un an seulement avant les élections générales. Il s'agissait d'un agglomérat de survivants socialistes d'un mouvement désintégré, le Janata Party, et du Lok Dal, parti créé en 1974 par Charan Singh, un politicien de la caste jat considéré jusqu'à se

étaient privées des moyens de s'instruire.

A de rares exceptions près, même des fermiers relativement aisés ne disposaient pas des connaissances suffisantes pour traduire leur ascension économique en termes de pouvoir et de prestige social. C'est ainsi qu'ils ne pouvaient concourir avec succès aux examens permettant de pénétrer le cercle enchanteur des hauts fonctionnaires de l'Indian Administrative Service (IAS). En 1985, les castes supérieures, brahmanes en tête, fournissaient 68 % des 3 235 membres hindous de l'IAS, alors qu'elles ne représentent que de 13 % à 20 % seulement de la popula-

tion. Quant aux « officiels » d'origine shudra, ils n'en représentaient que 2 % symboliques alors que les shudras sont majoritaires dans la population hindoue (les musulmans étaient également sous-représentés : un peu moins de 2 % du total des « officiels » de l'IAS, mais 10 % de la population).

Le Front national s'adressa de ceux façons aux « arriérés ». Alors que le Congrès et le Janata Dal attribuaient à peu près le même nombre de sièges aux candidats musulmans et rajputs (une caste supérieure de l'Inde du Nord), ce dernier faisait la part plus belle que son concurrent aux basses castes pour la répartition des sièges restants.

Les brahmanes ouvertement défaits

MAIS sa promesse de loin la plus radicale concernait l'application rapide du rapport de la commission sur les classes arrières (de 1980) - aussi appelée « commission Mandal ». Mise en place en 1977 par Charan Singh, au cours du bref passage au pouvoir d'un gouvernement Janata, elle avait recommandé une politique de quotas en faveur des 52 % de la population - y compris les musulmans - appartenant à des castes ou classes désavantagées sur les plans religieux, social, économique, ainsi qu'en ce qui concerne l'emploi et l'instruction. Selon la commission Mandal, 27 % des postes dépendant du gouvernement central

Les bons résultats du Janata Dal avaient prouvé qu'il semblait désormais possible de créer de nouvelles solidarités chez les ruraux, par-delà les barrières de castes et de religions. Au cours de ses premiers mois à la tête du gouvernement, M. Singh prit nombre de mesures visant à assécher son influence parmi les femmes et les castes inférieures. Une commission fut créée avec pouvoir d'agir pour améliorer le sort des femmes. Il annonça aussi une grande réforme de l'enseignement primaire destinée à résoudre le problème des fréquents échecs scolaires d'enfants issus de familles pauvres. La



MANIFESTATION D'ETUDIANTS A NEW-DELHI, LE 19 SEPTEMBRE 1990. Nombreux d'entre eux refusent la venue au cabinet du statu quo.

(ce corps d'élite qui est l'Indian Administrative Service et le Service de la police indienne, tous deux dominés par les castes supérieures) devraient être réservés à des membres des classes « arrières ». Le rapport Mandal défiait ouvertement ces moins de 20 % d'hindous appartenant aux plus hautes castes qui ont - fait subir au reste de la population des injustices de toutes sortes ». Car le plan visait à créer une « nouvelle classe » de bénéficiaires de fonctions administratives, premier pas vers une profonde transformation sociale qui ferait du système politique l'authentique représentant de la majorité.

Vinrent les élections de 1989. Le Front national-Janata Dal obtint un peu plus de 18 % des voix en moyenne nationale. Mais il emporta 143 des 529 sièges du Parlement car il avait concentré ses efforts au cœur du pays de langue hindi qui lui fournit sa base sociale chez les « arriérés ». Cette coalition, couramment appelée l'alliance A.J.G.A.R. (cas rassemblant ahirs, jats, gujars et rajputs), était un phénomène politique nouveau reflétant l'émergence d'une classe moyenne rurale qui avait pour double origine les basses castes et les cultivateurs. En outre, le soutien des musulmans contribua de façon décisive à la victoire du Janata Dal.

M. Rajiv Gandhi avait maladroitement tenté de manipuler les facteurs religieux à la fois hindous et musulmans dans l'affaire du temple d'Ayodhya (Uttar Pradesh), réclamé par les deux parties. Il s'y prit de telle sorte qu'il s'aliéna à la fois les musulmans et de nombreux hindous. Non seulement les musulmans soutinrent le Janata Dal, mais il reçut aussi l'appui du Bahujan Samaj, parti dirigé par M. Kanshi Ram, personnage charismatique, né intouchable, qui détacha du Congrès une bonne partie des basses castes de voir les castes supérieures contrôler et la direction du parti du Congrès et celle du mouvement hindouiste BJP.

Commission nationale pour les castes inférieures et les tribus arrières fut dotée de nouveaux pouvoirs pour faire appliquer les programmes gouvernementaux : à sa tête fut nommé M. Ram Dhan, dirigeant de valeur issu de ces castes. Important symbole, il fut mis fin à la négligence dans laquelle était tenue, depuis l'indépendance, la mémoire de Babasaheb Ambedkar, qui fut un grand dirigeant intouchable contemporain du mahatma Gandhi.

Ambedkar, premier intouchable à exercer un métier de juriste à égalité avec les plus instruits des nationalistes brahmanes, avait, dans les années 30, fait une critique radicale de l'hindouisme. Il choqua les castes supérieures en mettant publiquement le feu aux Loux de Manu, assurant que le brahmanisme était une invention humaine, un système social créé pour exploiter les castes laborieuses. Sa campagne fut couronnée de succès car des quotas en faveur des castes et des tribus « arrières » furent prévus par la Constitution de 1950 - à la rédaction de laquelle il avait beaucoup contribué.

Afin de consolider sa nouvelle base sociale, M. V.P. Singh a rompu avec la vieille stratégie du Congrès consistant à coopter une élite pour ensuite la couper des milieux désavantagés qu'elle est censée représenter. Le Janata Dal entend au contraire propulser les basses castes jusqu'au centre du pouvoir. La mesure la plus significative à cet égard fut annoncée le 7 août dernier au Parlement par le premier ministre : 27 % des emplois des services dépendant du gouvernement central et des entreprises publiques seraient réservés aux classes arrières sur les plans social et éducatif, ainsi que l'avait recommandé le rapport Mandal. Cette mesure, que M. Singh qualifie d'« essentielle » pour la « justice sociale », ne visait pas simplement à satisfaire un électoral. Elle a d'ailleurs coïncidé avec la rupture entre

Multiplés gestes en direction des paysans

M. V.P. SINGH émergea comme le seul grand Etat, le Maharashtra. En 1985, le parti du Congrès contrôlait 17 des 25 Etats de l'Union, contre 9 seulement en 1990 ; et encore, seuls trois d'entre eux - le Karnataka et l'Andhra Pradesh, dans le Sud, et le Maharashtra, dans l'Ouest - peuvent, de par leur taille, être considérés comme importants. En revanche, le Janata Dal de M. Singh a pris le contrôle de cinq Etats-clés, notamment dans le Nord, cœur du pays hindu. A lui seul, le gouvernement Janata Dal de l'Uttar Pradesh dirige plus de cent dix millions d'Indiens. Mais le Janata Dal

comme nouvelle circonscription - un choix qui contribua beaucoup à souligner sa sympathie pour les paysans. Parmi les promesses du Front national figuraient l'effacement de la dette rurale à hauteur de 10 000 roupies (700 dollars) par famille, l'allocation au secteur rural de 50 % des crédits du plan quinquennal, un amendement constitutionnel garantissant le droit au travail et la décentralisation des décisions concernant le développement jusqu'aux conseils de district et de quartier.

Le changement le plus radical apporté par le Front national consistait cependant à répondre aux aspirations sociales des paysans des basses castes situées au-dessus des intouchables. Ils sont appelés *shudras*, ou domestiques, dans les textes religieux brahmanes codifiés au troisième siècle dans les Lois de Manu. Une évolution idéologique avait commencé à se faire jour à la fin du siècle dernier dans de minces groupes sociaux instruits. L'usage de plus en plus fréquent des mots « *shudra* », au lieu d'« arriéré » (*backward*), et de « brahmane », au lieu d'« avancé » (*forward*), soulignait que, de plus en plus, les basses castes croyaient qu'elles n'avaient pas été laissées pour compte en raison d'un infériorité atavique, mais parce qu'elles

Ce roi qui dédaignait le pouvoir choisi en 1989 Fatehpur, un district agricole arriéré de l'Uttar-Pradesh,

LA CULTURE FRANÇAISE... PARTOUT DANS LE MONDE.

inter-livres

DIRECTEMENT CHEZ VOUS LIVRES, DISQUES ET VIDEOS de votre choix, disponibles en France chez tous les éditeurs.

Consultez tout nos clients depuis plus de 20 ans, ouvrez un compte en passant à votre commande sa valeur approximative (200 F minimum) ou équivalent en toutes devises convertibles.

VOTRE LIBRAIRIE A DOMICILE

- DÉTAXE sur le PRIX IMPOSE FRANCE, pour les livres (sauf scolaires et spécialisés)
- RÉMISE DE 30% pour les CD, DISQUES, CASSETTES et VIDEO
- FRAIS DE PORT en RECOM. MANDÉ (préciser AVION ou SURFACE)
- CONDITIONS DÉTAILLÉES sur demande

inter-livres

14 Place de Rungis 75013 PARIS
Tél. : (1) 45.88.44.45
Fax : (1) 45.88.42.26

ET DE CONFLITS DE CASTES

laissés-pour-compte en Inde

M. Singh et son ministre de l'agriculture, M. Devi Lal, qui, en tant que jai, revendiquait la direction du mouvement des castes inférieures et qui avait le soutien de quelque quarante-deux députés du Janata Dal et de quatre ministres en chef - d'Etat.

La politique des quotas telle qu'elle a été définie a une dimension de classe implicite : elle exclut en effet de son champ d'application des castes dominantes qui, comme les jats de l'Inde du Nord, n'ont pas le statut de castes supérieures. Sont aussi exclus, par exemple, les maratas du Maharashtra, les patels du Gujarat, les kammas et les reddis de l'Andhra-Pradesh, les lingayats du Karnataka, et les vellalas du Tamil-Nadu. Les grands bénéficiaires des décisions gouvernementales sont les membres les plus politisés des basses castes et des classes les plus pauvres chez les hindous et les musulmans.

Parcille stratégie doit, en principe, renforcer l'identité nationale laïque du pays. Une telle évolution a été rendue possible parce que les classes les plus pauvres ont pu, par-delà les barrières religieuses, linguistiques, ethniques, régionales et les frontières de castes, pour la première fois se retrouver sur une ligne politique prenant la défense de leurs intérêts sociaux et économiques. M. Sharad Yadav, ministre fédéral des textiles, estime qu'une révolution vient de commencer : « Nous n'avons aujourd'hui demandé que des quotas d'emplois de 27 %. Ce n'est qu'un début. Nous n'avons pas encore réclamé notre part dans le commerce, dans l'industrie, dans les arts, dans la culture, ou encore dans la presse. Que se passera-t-il si nous demandons notre juste part dans tous les secteurs ? »

On ne saurait tenir pareil discours pour une simple hyperbole. Les dirigeants de tous les partis ont admis qu'ils ne pouvaient ouvertement s'opposer au principe des quotas défini par M. Singh sans s'aliéner le soutien d'importants secteurs des castes et classes les plus déshéritées. Fait tout aussi important : la décision du premier ministre d'appliquer les recommandations du rapport Mandal a eu pour

effet immédiat de tisser des liens entre le Janata Dal et les partis locaux de l'Inde méridionale qui ont une longue tradition d'usage des quotas pour les classes - arrières - dans les administrations étatiques et le système scolaire. Dans le Tamil-Nadu, où seule une poignée de brahmanes représente les castes supérieures, et où le système des quotas pour les hindous - arrières - fut instauré avant même l'indépendance, M. V.P. Singh a été reçu en héros.

M. Singh n'a pas évité pour autant la tempête déclenchée par les adversaires déchainés de la « mandalisation de l'Inde ». Le danger n'est pas essentiellement venu des vociférations sans précédent de la presse de langue anglaise - celles d'*Indian Today*, notamment - pour laquelle l'application du rapport Mandal en revient à user du pouvoir pour diviser la nation selon une ligne de caste.

Le danger ne vient pas non plus essentiellement des dissidents du Janata Dal, conduits par M. Devi Lal (ancien ministre de l'agriculture), qui a demandé la démission de M. Singh pour des raisons de moralité. Le premier ministre n'aurait pas procédé aux consultations nécessaires et aurait de ce fait contribué à déclarer la « guerre des castes ».

Il est même douteux que le danger vienne des violentes manifestations qui ont lieu dans les plus grandes cités de l'Inde septentrionale, même si ces manifestations, organisées par des étudiants de castes supérieures, se sont accompagnées d'une cinquantaine d'horribles suicides de jeunes hommes et femmes, sans parler des heurts avec la police qui avaient, à la mi-octobre, fait cent six victimes.

Le vrai danger vient - la crise du 23 octobre l'a montré - de ce défi au gouvernement de Front national qu'a été la décision des dirigeants du parti hindouiste BJP de « libérer » le temple d'Ayodhya. Ce faisant, ils tentent par un biais religieux de s'assurer de l'appui des castes inférieures et des classes les plus pauvres alors que le rapport Mandal vise à assurer leur promotion par des moyens laïques.



LE MAHATMA GANDHI (1869-1948), ASSIS PRÈS DE SON ROUET
Celui qui a prôné en vie la non-violence

shad estima qu'un mouvement pour la « libération » du site sacré pourrait éventuellement mobiliser les hindous, toutes castes confondues, et faire ainsi avancer son plan de doter l'Inde d'un état hindouiste. Dans l'année qui suivit, vingt-cinq marches furent organisées. En janvier 1986, M. Rajiv Gandhi, alors premier ministre, à la recherche de l'appui des hindous de l'Inde du Nord, demanda au ministre en chef de l'Uttar-Pradesh de faire ouvrir le lieu saint. Aux yeux du VHP, la concession gouvernementale ne mettait pas fin au différend, mais constituait un premier pas vers la démolition de la mosquée et la construction d'un temple à Rama.

A l'occasion des élections de 1989, le VHP lança une campagne nationale au cours de laquelle devaient être consacrées des *shilas* (briques) où le nom de Rama serait inscrit et qui seraient ensuite transportées à Ayodhya pour la construction du temple. Le tout s'accompagna de quelque deux cent mille processions qui provoquèrent des violences entre hindous et musulmans en ville comme à la campagne.

Par sa capacité de mobiliser des foules à partir de cette affaire, le VHP avait montré qu'il possédait la clé du « vote hindou » en Inde septentrionale. Le BJP approuva l'idée du VHP d'organiser, le 9 novembre 1989, une cérémonie à Ayodhya, qui marquerait le début de la construction du temple. En revanche, M. V.P. Singh et les deux partis communistes déclarèrent que nul ne devrait avoir le droit de prier dans ces lieux avant une décision de justice.

Quant au Parti du Congrès, il se retrouva le bec dans l'eau. Le gouvernement central dirigé par M. Gandhi, le cabinet local (contrôlé également par le Parti du Congrès) et le VHP parvinrent à un compromis : ce dernier pourrait organiser sa cérémonie tout près du lieu saint, en un endroit non sujet à dispute. De la sorte, les hindous

seraient satisfaits, puisqu'ils pourraient construire un temple à Rama, et les musulmans seraient rassurés, puisque leur mosquée n'était pas en danger. Mais il apparut que l'endroit finalement choisi par le VHP pour sa cérémonie se situait en fait en un lieu contesté... Résultat instantané : les musulmans désertèrent le Parti du Congrès et votèrent massivement pour le Janata Dal dans l'Uttar-Pradesh et dans plusieurs districts de l'Etat voisin, le Bihar. Lorsque, plus tard, le gouvernement de l'Uttar-Pradesh arrêta toute construction, ce fut au tour des hindous orthodoxes de tourner le dos au Parti du Congrès et ils soutinrent le BJP. Dans cette affaire, M. V.P. Singh était

apparu comme le véritable champion de la laïcité.

On n'en resta pas là cependant. Le VHP avait tout d'abord décidé de repousser de quatre mois la construction du temple afin que le gouvernement puisse trouver une solution négociable. Mais, M. Singh s'en tenant à sa position - seule la Haute Cour peut dire le droit -, le VHP et un groupe de chefs religieux décidèrent que le 30 octobre 1990 était une date-butoir « non négociable ». C'est ainsi que, au début d'octobre, M. L.K. Advani, président du BJP, annonça qu'il mènerait lui-même le combat. Parti de Sonmath, ville sainte de l'Inde occidentale, il commença un voyage long de 10 000 kilomètres vers Ayodhya sur un char imitant le véhicule d'Arjuna, héros du *Mahabharata*, accompagné de « guerriers » rajputs armés de lances. Le 14 octobre, des centaines de milliers de personnes accueillirent la procession à New-Delhi. M. Advani, qui voulait assister en fin de mois à la construction du temple, fut finalement arrêté le 23 octobre.

Le BJP est donc engagé dans une confrontation - peut-être décisive - avec le Janata Dal. Ses dirigeants ont levé la bannière de la *hindutva*, en en faisant le seul symbole légitime à leurs yeux de la communauté politique des castes inférieures. Ils ont agi de la sorte par peur que - le monstre de Mandal - ne les contraigne à assister à une alliance politique de toutes les classes pauvres de toutes les communautés en quête d'égalité dans un système sécularisé. Une évolution qui briserait le rêve du BJP de parvenir au pouvoir en faisant appel aux réflexes hindouistes.

Le BJP veut empêcher que son influence ne se réduise à sa base sociale originelle (brahmanes urbains et milieux d'affaires de l'Inde du Nord), ce qui se produira si la politique des quotas réussit. De leur côté, le gouvernement central et le cabinet local de l'Andhra-Pradesh (contrôlé par le Janata Dal) ont décidé en octobre d'empêcher les volontaires hindouistes de franchir la frontière de l'Uttar-Pradesh. Le ministre en chef - M. Mulayam Singh Yadav, a promis aux musulmans que leur mosquée ne serait pas détruite. Il a obtenu du pouvoir central d'importants renforts de troupes. Les dirigeants favorables au système des quotas savent très bien que les organisateurs de la marche sont aussi ceux qui ne veulent pas de la promotion des basses castes.

Violente offensive des extrémistes hindouistes

OR la surprise majeure des élections de 1989 et de 1990 a été la performance réalisée par ce même BJP. Le mouvement hindouiste a recueilli presque 12 % des voix en moyenne nationale en 1989, les deux partis communistes n'obtenant à eux deux qu'un peu plus de 9 %. Ce succès, lui a permis de conquérir 86 sièges au Parlement.

Le BJP avait fait campagne sur le slogan du « sécularisme hindou », vague concept identifiant culture indienne et identité hindoue. Ce parti s'est opposé au projet musulman de droit de la famille, à l'idée d'un statut particulier pour la langue ourdou, au maintien de clauses spécifiques de la Constitution garantissant l'autonomie dans des secteurs clés de l'Etat du Cachemire - majoritairement peuplé de musulmans. Il est allé bien plus loin encore en soutenant le mouvement extrémiste Vishwa Hindu Parishad (VHP), qui a lancé une énorme campagne afin qu'à Ayodhya soit construit un temple dédié à Rama sur le site de la mosquée de Babri.

Mosquée ou temple hindouiste ? Le conflit remonte aux premières années

de l'indépendance. Hindous et musulmans avaient longtemps prié dans le même lieu saint, les premiers sur une plate-forme (*chabutra*) où, croient-ils, naquit le seigneur Rama, les seconds dans une masquée à quelques mètres de là, qui fut érigée à la demande de l'empereur mogol Bahar, au milieu du seizième siècle. Temple et mosquée, séparés par une grille, ont coexisté sans heurt jusqu'à une certaine nuit de décembre 1949 quand plusieurs dizaines de personnes envahirent la mosquée, y installant une idole de Rama avec l'apparente intention de transformer l'endroit en temple hindou. Les « orthodoxes » firent courir le bruit que Rama était miraculeusement apparu dans la mosquée et des milliers de dévots s'agglutinèrent sur les lieux, faisant craindre des violences intercommunautaires. Hindous et musulmans plaident ensuite leurs causes opposées - temple ou mosquée ? - devant la Haute Cour de justice. Dans l'attente d'une décision, un magistrat local décida que l'ordre devait être maintenu et décida la fermeture des portes de la mosquée.

L'affaire aurait pu en rester là. Mais, en 1984, le Vishwa Hindu Pari-

Une vie politique bouleversée

QUELLE que soit l'issue du conflit, la vie politique indienne aura été bouleversée. L'époque de la mobilisation par en haut de la population par les castes privilégiées et les classes possédantes est révolue, celle des réservoirs passifs de bulletins de vote dans les classes inférieures et dans les immortelles aussi. Même si la survie du gouvernement de Front national est très problématique (de nouvelles élections doivent sans doute être organisées), il sera difficile à une autre équipe de revenir de façon pacifique sur la politique des quotas annoncée par M. Singh. Ce faisant, elle ne déclencherait pas seulement une guerre des castes, mais un conflit de classes.

Un aperçu de ce qui pourrait arriver s'est produit après que la Cour suprême eut, le 1^{er} octobre, décidé un « gel » de la nouvelle politique jusqu'à la fin de l'année, le temps pour les

juges d'étudier des pétitions venues d'hindous de castes supérieures. Dans les jours qui suivirent, un mouvement révolutionnaire, le Groupe de la guerre populaire, opérant dans le sud de l'Andhra-Pradesh, tuait quarante-sept personnes et en blessait quinze autres en incendiant un wagon d'un train en marche. Il entendait protester contre la décision de la Cour.

Et même si, finalement, la mosquée d'Ayodhya était détruite, il est difficile d'imaginer comment un Etat hindouiste - si le projet a un sens quelconque - pourrait être bâti. Les musulmans, les castes et autres communautés déshéritées ne cessent assurément pas de combattre pour l'égalité, en droit et dans les faits. Ceux qui cherchent à prendre la place de M. Singh n'ont rien à proposer qui assure un ordre social plus juste.

FRANCINE R. FRANKEL

BIBLIOGRAPHIE

Par
BERNARD
CASSEN

LA démarche de l'écologie globale - l'interaction entre l'énergie, l'environnement, l'alimentation, la démographie et l'économie au sens large - commence à faire son chemin dans l'opinion qui ressent, plus ou moins confusément, que ces problèmes sont liés : par exemple, la désertification en Afrique est à la fois cause et conséquence de la famine et elle entraîne, en chaîne, de multiples effets pervers climatiques.

Cette logique du « tout se tient », familière aux lecteurs de ce journal (1), c'est celle que le Worldwatch Institute développe dans sa septième édition annuelle de *l'Etat de la planète* (2). L'équipe réunie autour de Lester Brown dresse un constat qui va s'aggravant à chaque édition : rétrécissement de la forêt, progression de la désertification, accroissement de l'érosion, sans parler de la poursuite de la destruction de la couche d'ozone et de l'eugénisation de la teneur de l'atmosphère terrestre en gaz à effets de serre. Parmi les chapitres qui retiendront particulièrement la curiosité, citons celui intitulé « Aborder l'avenir à bicyclette ». Il ne s'agit nulle-

ment d'une boutade, et l'on a eu tort de tourner en dérision l'initiative que M. Fidel Castro a prise à Cuba dans ce sens : la « civilisation » de l'automobile, avec son formidable gaspillage d'énergie, de temps et de vies humaines est désormais sur la sellette.

Lester Brown croit pouvoir déceler un début de prise de conscience politique mondiale des enjeux écologiques, et il cite les nombreuses conférences internationales tenues sur ce sujet en 1989. Des conférences où, des mesures concrètes très peu. Les gouvernements se préoccupent d'environnement, surtout sous la poussée des Verts, mais aucun n'a vraiment pris la mesure du problème global.

Il n'empêche que, dans les partis, inquiets de la désaffection des citoyens à l'égard de leurs pratiques, le thème écologique est désormais jugé « porteur ». On l'a vu, il y a quelques mois, à l'occasion des universités d'été de plusieurs courants du Parti socialiste. Deux livres en témoignent également. Au terme d'une enquête de presque un an, M. Michel Barnier, député RPR et président du conseil général de la Savoie, avance, dans *Chacun pour tous* (3), une série d'analyses que ne désavouerait aucun écologiste, à cela près qu'elles concernent surtout la France et l'Europe et pas assez la planète. Les cent

mesures qu'il propose constitueraient cependant, si elles étaient adoptées, un sérieux pas en avant.

M. Claude Allègre, conseiller spécial de M. Lionel Jospin, mais aussi spécialiste des sciences de la Terre, considère lui aussi, dans *Economiser la planète* (4) que la Terre est vraiment menacée. Cela ne l'empêche pas de mettre en garde contre tout catastrophisme, avant de proposer un « contrat mondial » ne se substituant pas pour autant au « contrat social » - qu'il soupçonne les Verts de vouloir remettre en cause, selon lui, et il existe un courant de pensée écologique qui exclut la société et, par là même, les problèmes sociaux ».

Le propos de Jean-Marie Pelt, professeur à l'université de Metz, dans son *Tour du monde d'un écologiste* (5) va au fond des choses. Après les quarante « étapes de sa pérégrination, de la Sibérie à l'Orénoque et à l'Amazonie (6), où il a pu mesurer les ravages du « développement », il lance un « appel aux gouvernements européens ». Un véritable manifeste humaniste, préconisant une planification planétaire des ressources et, après l'effondrement des régimes communistes, récusant tout avant le laisser-aller libéral, l'autorégulation de la main invisible du marché.

A une Europe qui réduit ses ambitions à l'ouverture d'un grand marché, Jean-Marie Pelt suggère de

se donner un grand dessin, celui d'être « le promoteur et le moteur » du projet planétaire qui impose la crise écologique. Les politiques sous-estiment généralement la capacité du citoyen à voir loin et grand. Puisque la « sordomane » est désormais très officiellement théorisée en système de gouvernement, au moins que l'on pose les bonnes questions... On s'apercevra peut-être alors que ce qui est jugé utopique et irréaliste par les « responsables » est déjà largement ancré dans la conscience des citoyens.

(1) - Manière de voir 8 - *La planète mise à sac*, Le Monde diplomatique, 1990.

(2) - Lester R. Brown, *l'Etat de la planète 1990*, Economics - Worldwatch Institute, Paris, 1990, 381 pages, 98 F.

(3) - Michel Barnier, *Chacun pour tous*, Stock, Paris, 1990, 320 pages, 98 F.

(4) - Claude Allègre, *Economiser la planète*, Fayard, Paris, 1990, 380 pages, 120 F.

(5) - Jean-Marie Pelt, *Le Tour du monde d'un écologiste*, Fayard, Paris, 1990, 488 pages, 120 F.

(6) - L'auteur évoque notamment la liquidation physique des empêcheurs de défricher en rond, et notamment celle de Chico Mendes, défenseur des petits exploitants de caoutchouc en forêt. Sur ce sujet, lire le témoignage de cette figure exemplaire, Chico Mendes, *Mon combat pour la forêt*, présenté par Gilles Perrault, Le Seuil, Paris, 1990, 111 pages, 59 F.

INDE : violence religieuse et guerre des castes

Le réveil des vieux démons

Dans la gigantesque mosaïque de quelque 830 millions de personnes que constitue l'Inde, les conflits sont périodiques et inévitables. Pourtant, cette fois, l'édifice social dans son ensemble paraît se lézarder. L'explosion des régionalismes, la crise économique, avivée par celle du Golfe, la tension avec le Pakistan et la montée du fondamentalisme hindou nourrissent cette situation, tandis que la relance du débat sur le système des castes (*le Monde* du 29 août) remet en cause un fragile consensus.

NEW-DELHI

de notre correspondant

Le premier ministre, M. V. P. Singh, semble se complaire dans le tumulte qu'il a lui-même déclenché. Chaque jour apporte sa livraison de nouvelles alarmantes : la majorité est au bord de l'éclatement, les élections anticipées sont pour demain, le Parti du Congrès (1) de M. Rajiv Gandhi peut d'ores et déjà se préparer à revenir aux affaires.

Dans les états-majors politiques, c'est presque l'effervescence, et l'inquiétude croît dans les milieux économiques. Le chef du gouvernement, avec délectation semble-t-il, multiplie les scénarios de crise : donc, a-t-il résumé, le 17 septembre, « dans l'éventualité où le Bharatiya Janata Party [BJP, hindouiste de droite] nous retire son soutien, il n'y aura pas forcément des élections anticipées. Le président peut appeler le plus grand parti (le Congrès) pour former un gouvernement ».

Mieux encore, a expliqué

M. Singh, « nous pouvons avoir un gouvernement Congrès-communistes ou alors le Congrès et le BJP ensemble. Toutes les options sont ouvertes. Nous sommes prêts à nous asseoir sur les bancs de l'opposition ». Le propos était destiné à refroidir l'ardeur des communistes et du BJP, alliés de plus en plus critiques du gouvernement. Les premiers dénoncent la politique économique « erronée » de M. V. P. Singh, le second, par la voix de son président, M. L. K. Advani, prévient le gouvernement qu'il commettrait « une erreur monumentale » en considérant comme acquis le soutien du BJP.

En substance, disait le premier ministre, si vous voulez précipiter ma chute, allez-y, mais cela signifie gouverner avec le Congrès...

Entre le premier ministre et M. Gandhi, les ultra-nationalistes du BJP, comme les communistes, préfèrent encore le premier. Cette passe d'armes est symptomatique : M. Singh, ses alliés politiques et ses ennemis s'en plaignent, est un homme qui pratique de plus en plus l'exercice solitaire du pouvoir.

Pendant la campagne électorale de novembre 1989, M. Singh, grâce à une vague anti-Rajiv Gandhi, avait rallié sur son nom les gros bataillons hindouistes. Mais le BJP, devenu le troisième parti national, détient désormais la clé de son maintien au pouvoir.

Lassées de promesses électorales non tenues, les organisations hindouistes extrémistes, comme le Vishwa Hindu Parishad (VHP), relancent la « querelle d'Ayodhya ». Le site, celui de l'une des sept villes sacrées de l'hindouisme, dans l'Etat d'Uttar-Pradesh, abrite une mosquée, la

Babri Masjid, construite, dit la légende, sur les fondations du temple de Rama (incarnation du dieu Vishnu). Le 30 octobre, des centaines de milliers d'adorateurs de Rama doivent converger vers Ayodhya pour commencer la construction du temple, sur les cendres, craint-on, de la mosquée.

En chemin, outre les défenseurs de l'islam, ils risquent de rencontrer des forces paramilitaires qui, mobilisées par le chef-ministre de l'Uttar-Pradesh (membre du parti de M. Singh), entendent faire respecter... l'ordre, avec le soutien des communistes. Le BJP a mis tout son poids en faveur de cette croisade du fanatisme hindou. Le premier ministre s'abrite derrière une décision de justice - toujours attendue, - mais il est clair que, prisonnier entre le « vote hindou » et le « vote musulman », il tempore.

Antagonismes féroces

Problème encore plus grave, la guerre des castes. Un moment cantonnée à une agitation de rue entretenue par quelques milliers d'écoliers et d'étudiants, la mise en œuvre des recommandations de la commission Mandal (1), ébranle la pyramide sociale de l'Inde, fracture tous les partis politiques, fait renaître des antagonismes féroces jusque-là soigneusement maintenus en hibernation. Dans ce débat, chacun se sent mal à l'aise, puisque l'acceptation du système des castes fait l'objet d'une gigantesque hypocrisie : personne n'est pour, mais personne ne veut y toucher.

Les chefs politiques prennent peur : ils voient bien que le premier ministre dispose d'une for-

midable occasion pour se constituer une « banque de votes ». N'est-il pas le seul *thakur* (haute caste) à prendre la défense des basses castes ? Alors, M. Rajiv Gandhi en tête, ils dénoncent en M. Singh le premier chef de gouvernement qui, en multipliant les quotas, institutionnalise une féodalité que les « pères fondateurs » de l'Inde, Nehru et le Mahatma Gandhi, s'étaient ingéniés à gommer au travers de structures politiques démocratiques. M. Singh, olympien, rétorque en dénonçant les « intérêts acquis » et stigmatise ces violences « inévitables devant un changement révolutionnaire en faveur des pauvres ».

Pourtant, chacun sait, mais n'ose le dire, que les emplois réservés n'améliorent pas le sort des communautés intéressées, comme vient de le souligner une commission *ad hoc*. Au sein de chaque caste (et il y a environ quatre mille sous-castes), des rapports de subordination se sont créés, contre lesquels les quotas ne peuvent rien. Ceux-ci, en outre, n'ont jamais réduit la pauvreté, et, bien sûr, l'éducation est à la clé de tout changement social.

Pour M. V. P. Singh, ce débat offre l'occasion de distraire l'attention de ces crises qui, du Cachemire au Pendjab, de l'Assam au Tamil-Nadu, en anglicanent l'Inde et menacent son unité, sans pour autant que le gouvernement ait une quelconque politique à proposer.

LAURENT ZECCHINI

(1) Ce rapport prévoit que 27 % des emplois publics seront réservés aux classes socialement arriérées (*backward classes*). Ce quota s'ajoutera à celui de 22,5 % des emplois déjà octroyé aux Intouchables (*scheduled castes*) et aux tribus hors castes (*scheduled tribes*).

La « guerre des castes » s'étend en Inde

L'Inde est, depuis deux mois, le théâtre de violentes manifestations contre le projet gouvernemental de réserver 27 % des emplois publics aux membres des basses castes. Près de quarante étudiants et lycéens se sont déjà donné la mort en signe de protestation. Mercredi 10 octobre, quarante-sept personnes ont péri carbonisées dans un wagon auquel des militants maoïstes, qui se veulent les défenseurs des castes défavorisées, avaient mis le feu.

NEW-DELHI

de notre correspondant

Les intouchables, parias relégués au bas de l'échelle des castes (1) et qui bénéficient depuis plus de quarante ans de mesures de « discrimination positive », savent que la loi n'est guère efficace face aux pesanteurs sociales et religieuses. En 1989, 14 269 cas d'atrocités ont été officiellement recensés contre des intouchables, dont 479 meurtres et 759 viols. L'« intouchabilité » a été abolie en 1955 et des peines de prison ont été prévues. Pourtant,

dans la vie quotidienne, le sort de la grande majorité de ceux que le Mahatma Gandhi appelait les « enfants de Dieu » (harijans), reste celui d'exclus.

LAURENT ZECCHINI

Lire la suite page 7

(1) Le système des castes comprend quatre *varnas* principales : la plus haute est celle des brahmanes (prêtres et professeurs), puis celle des kshatriyas (guerriers et propriétaires), celle des vaishyas (commerçants et travailleurs de la terre), enfin les shudras (les serveurs des trois premières castes, aujourd'hui divisés en plusieurs milliers de sous-castes professionnelles).

La « guerre des castes » s'étend en Inde

Suite de la première page

Dans l'Inde des villages qui vit encore largement au rythme de siècles antérieurs, l'« apartheid indien » a la vie dure. Au Rajasthan, des puits sont interdits aux harijans et, en Orissa, ceux-ci n'ont souvent pas le droit d'entrer dans les temples. Dans certaines régions de l'Uttar-Pradesh et du Bihar, un couple d'intouchables ne peut consommer son mariage qu'après que la jeune fille a été déflorée par le *landlord* local.

En juin 1988, à Jehanabad (Etat du Bihar), des propriétaires de haute caste ont exécuté dix-neuf membres d'une famille : l'un d'eux avait eu le front de demander le bénéfice du salaire minimum, garanti par la loi.

L'arme des quotas

Un an plus tard, alarmé par la recrudescence de ces atrocités, le premier ministre V. P. Singh a écrit à tous les chefs-ministres des Etats de l'Inde pour leur demander de constituer des cours spéciales chargées de juger ces délits. Personne n'en attend de grands résultats, puisque l'arsenal législatif et judiciaire se révèle inopérant face à l'oppression. Des millions d'enfants intouchables et de basses castes sont soumis aux tâches les plus dures, les plus meurtrières.

La coutume de Sati, ancienne coutume hindoue selon laquelle une veuve s'immole sur le bûcher de son mari, interdite en 1829, perdue dans le Rajasthan, et, chaque année, des centaines de jeunes femmes sont brûlées par leur belle-famille pour

avoir apporté une dot insuffisante. Si de telles pratiques n'ont pu être éradiquées en plus d'un siècle, combien de dizaines d'années faudra-t-il pour assister à une évolution du système des castes, cette discrimination par la naissance, dont les origines remontent à plus de trois mille ans et qui touche à l'essence même de l'hindouisme ?

Le combat du premier ministre, qui veut utiliser les quotas comme une « arme pour briser le système des castes » et introduire « une mesure d'équité dans notre société inégalitaire », n'est-il pas d'avance voué à l'échec ?

L'intouchabilité constitue l'aspect le plus extrême du système des castes, mais le sort des basses castes n'est guère plus enviable. La commission Mandal, dont le gouvernement veut faire adopter une partie des conclusions, a identifié 3 743 « classes arrières ». Leurs membres constituent 52 % de la population indienne, tout en n'occupant que 12,5 % des emplois gouvernementaux, dont 4,69 % des postes supérieurs de la fonction publique, monopolisés par les hautes castes. C'est ce déséquilibre auquel le gouvernement entend partiellement remédier en accordant un quota de 27 % des emplois publics aux basses castes.

Mais M. Kanshi Ram, président du Bahujan Samaj Party (BSP), qui se veut le défenseur des intouchables et des basses castes, dresse un constat peu encourageant : « Environ 10 % des intouchables ont bénéficié de la politique du gouvernement. Tous les

autres ont vu leur situation empirer depuis l'indépendance. Pourquoi en serait-il autrement ? Les chefs des partis politiques appartiennent tous aux hautes castes. Notre combat est dirigé contre un ordre social brahmanique », ajoute-t-il.

Après l'indépendance, l'Inde a cependant vu naître, avec le développement économique, l'affirmation des plus défavorisés, aujourd'hui défendus pas des partis politiques, comme le BSP et le Front du peuple indien (IPF). Cette action a été dirigée de facto contre la domination des brahmanes, qui ont toujours assuré la direction spirituelle de la société hindoue et monopolisé les cercles dirigeants de la société tout court. Les basses castes ont ainsi timidement pénétré dans quelques citadelles, notamment celles de l'éducation (il y a de nombreux professeurs intouchables) et de la bureaucratie.

En milieu urbain, certains changements se sont produits : « Les aspects rituels des séparations entre castes se sont émoussés », explique le professeur André Bêteille, de l'université de Delhi, mais dans bien des domaines, le système même des castes s'est renforcé. Lors des échéances électorales, chaque parti tente de mobiliser en sa faveur un « vote de caste », tablant sur le fait que les frontières des classes sociales recourent souvent celles des castes.

L'ordre naturel des choses

Cela ne signifie pas que la caste soit un ensemble monolithique, au contraire : au sein de chaque caste ou sous-caste (celles-ci se comptent par milliers), des éléments « avancés » et « arriérés » cohabitent, créant entre eux des rapports de pouvoir.

Pour les choix importants d'une vie, la caste reste la référence. « Dans le domaine de l'emploi, notamment à des niveaux subalternes, souligne

M. Bêteille, le facteur de caste est important lorsque la politique de « patronage » (népotisme) est, elle, aussi importante. » C'est-à-dire, probablement, pour 80 % des emplois des secteurs public et privé. « Brahmane, 25 ans, bonne éducation, cul-tive, père officier supérieur, cherche jeune fille belle, éduquée pour mariage convenable. » Des petites annonces comme celle-ci couvrent des pages entières des journaux du week-end. Les mariages arrangés demeurent la règle pour la quasi-totalité des unions, et constituent un puissant facteur de la pérennité du système.

Chaque caste fortifie ainsi son identité par une endogamie presque strictement appliquée. « Lesquels d'entre vous se sont mariés en dehors de leur caste ? » : lorsque M. Sharad Yadav, ministre des textiles, a pris à partie en ces termes les députés du Parlement de Delhi, ceux-ci ont observé un silence éloquent. Au fond, le vrai ciment de la pyramide des castes est moins la domination de la plus haute d'entre elles — les brahmanes, — que l'acceptation par les membres des basses castes de l'idée selon laquelle leur statut d'infériorité fait partie de l'ordre naturel des choses, de l'agencement du cosmos, essence même de la religion hindoue.

Il y a donc a priori bien des raisons de penser que la « révolution silencieuse », que le premier ministre indien appelle de ses vœux, n'est pas encore mûre. En outre, l'Inde a toujours montré une capacité infinie à digérer ses propres crises. Mais les craquements sans précédents qui sont actuellement perceptibles dans la société traditionnelle semblent au moins indiquer qu'un retour pur et simple à l'ordre ancien sera difficile.

LAURENT ZECCHINI

INDE : le renouveau du fondamentalisme hindou

La croisade d'Ayodhya menace la paix religieuse

Déjà secouée, par la querelle des castes qui avait provoqué de violentes manifestations et même des immolations par le feu (le Monde du 12 octobre), l'Inde doit faire face à un renouveau des conflits religieux opposant hindous et musulmans. La cohésion de la coalition gouvernementale de M. V. P. Singh s'en trouve menacée.

NEW-DELHI

de notre correspondant

Combien seront présents, le 30 octobre, à Ayodhya, ville sainte de l'Etat d'Uttar-Pradesh transformée en centre névralgique de l'Inde, pour reconstruire le temple sacré? Combien, si les choses se déroulent aussi mal qu'on peut le craindre, mourront en route dans des heurts avec les forces de l'ordre, voire dans des batailles rangées avec ceux que la presse, par litote et souci de ne pas attiser davantage les haines enfouies, désigne comme l'« autre communauté », les musulmans? Combien de victimes de ce retour de flamme des passions religieuses dites « communales », que l'Inde, depuis la sanglante partition de 1947, n'a jamais pu exorciser?

Un million et demi, comme le promet le Vishwa Hindu Parishad (VHP), organisation extrémiste hindoue qui rêve de faire disparaître une fois pour toutes ce « affront fait aux hindous du monde entier », une mosquée, à Ayodhya (1)? Moins sans doute, puisque le chef du gouvernement d'Uttar-Pradesh se comporte déjà en chef de guerre qui dispose ses troupes autour d'un bastion, pour empêcher toute intrusion, ou du moins pour la limiter. Mais s'il n'en passe « que » 300 000, comment fera-t-on pour arrêter une telle marée humaine fanatisée?

La croisade d'Ayodhya est en marche depuis le 25 septembre. A sa tête, M. Lal Krishna Advani, chef du BJP (Bharatiya Janata Party), formation hindouiste de droite qui apporte un « soutien critique » au gouvernement du premier ministre V. P. Singh, et menace depuis quelque temps de le faire tomber. La Rath Yatra, la



« Marche du chariot », est partie du temple de Somnath, dans le Goudjerat, un autre haut lieu de l'hindouisme, dont le temple fut détruit, il y a quelques siècles, par l'empereur moghol Aurangzeb, là aussi au profit d'une mosquée. De Somnath à Ayodhya : 10 000 kilomètres à travers dix Etats, en traversant des milliers de villages qui réservent un accueil délectant au chariot du BJP et de Rama (l'équivoque est voulue), la divinité que tout bon hindou doit contribuer à « libérer » de l'emprise musulmane.

Hindouisme et électoralisme

La marche de M. Advani « ratisse » l'Inde hindoue, met en branle une puissance formidable et fait peur. La Rath Yatra est entrée dans New-Delhi le 14 octobre. Dans le centre de la capitale et dans la vieille ville musulmane, ce fut une calvacade de chevaux et d'éléphants, avec des bataillons de militants des organisations para-

militaires de l'hindouisme, armés d'arcs et de flèches (les armes de Rama), d'épées et de trident, habillés de couleur safran (celle de l'hindouisme), de sadhus (sages), tous prêts à mourir pour la gloire de Rama. Pour la centième fois, M. Advani a affirmé que rien n'arrêterait la Rath Yatra, et qu'il faudrait bien que le gouvernement de M. Singh cesse de se retrancher derrière la Haute Cour d'Allahabad (qui a prononcé un arrêt provisoire en faveur du statu quo), pour enfin effacer « les signes de l'esclavage et d'une agression étrangère », celle des envahisseurs moghols.

Le premier ministre tente de désamorcer une tension qui ne cesse de monter. Les chefs musulmans menacent de constituer des Hizazi Dasta (escadrons de protection), tout en laissant au gouvernement une chance de régler la crise. Faute de quoi, les forces de l'islam s'engagent à arrêter par la force la « Marche de Rama », pour protéger leur sanctuaire. M. V. P. Singh

a convié les chefs des partis politiques, les leaders religieux et les gandhiens historiques afin de trouver un règlement amiable.

Mais la querelle d'Ayodhya est autant politique que religieuse. Le parti du Congrès de M. Rajiv Gandhi n'est pas vraiment disposé à aider M. Singh, par ailleurs en première ligne dans la crise des emplois réservés en faveur des basses castes (le Monde du 12 octobre). Le BJP, pour sa part, encourage des voix en prévision d'élections anticipées. Il considère que M. Singh a voulu procéder à « la désintégration de la société hindoue » en ébranlant l'édifice des castes, pour des raisons électorales. Acculé sur son propre terrain, le BJP contre-attaque donc avec, comme manifeste électoral, le meilleur slogan qui soit : la ferveur hindouiste.

Le premier ministre se fait le champion de l'Inde séculaire (laïque), et il invoque la pérennité de l'Etat. Tous les ingrédients semblent donc réunis pour une explosion religieuse. Les musulmans, forte minorité d'environ cent millions de personnes, savent qu'ils n'ont rien à gagner dans un affrontement qui ne pourrait qu'aggraver leur condition de « citoyens de seconde zone » dans une société hindoue conquérante. Mais ils se refusent à la capitulation.

Or, pour les hindous, Rama et Ayodhya sont devenus indissociables, la mosquée rappelant de manière insupportable un passé historique humiliant. M. Advani parle de « déplacer » la mosquée controversée. Couvrant sa voix, les extrémistes du VHP proclament leur intention de la « rejeter » jusqu'au... Pakistan. Dans le sillage du chariot de Rama, une cinquantaine de personnes sont déjà mortes lors d'incidents. Qu'en sera-t-il lorsque la Rath Yatra abordera l'Uttar-Pradesh, déclaré « zone interdite » et où 4 000 personnes ont déjà été arrêtées de façon préventive?

LAURENT ZECCHINI

(1) Pour les hindous, Ayodhya est le lieu de naissance de Rama, qui y était honoré jusqu'au seizième siècle par un temple. En 1528, l'empereur moghol Babur le fit raser et remplacer par une mosquée, la Babri Masjid.

INDE

Les intégristes hindouistes ont plongé le pays dans une grave crise politique

New-Delhi a été paralysée, mercredi 24 octobre, par une grève générale à l'appel du BJP, parti intégriste hindouiste, pour protester contre l'arrestation, la veille, de son chef.

La crise gouvernementale déclenchée par la décision du BJP (Bharatiya Janata Party, hindouiste de droite) de retirer son soutien au gouvernement de M. V. P. Singh couvait depuis plusieurs semaines. Le 17 septembre, le président du BJP, M. L. K. Advani, dont l'arrestation, mardi 23 octobre, a servi de détonateur, avait prévenu le premier ministre qu'il commettrait une « erreur monumentale » en considérant comme acquis le soutien de sa formation. Cette menace voilée avait été proférée au moment où la tension à propos de la « guerre des castes » prenait de l'ampleur. Le BJP était ulcéré de la politique d'emplois réservés en faveur des basses castes menée par le premier ministre, estimant que celui-ci provoquait une « désintégration de la société hindouiste ».

La croisade hindouiste d'Ayodhya (Uttar-Pradesh) est, certes, dictée par la pression des organisations hindouistes extrémistes, mais elle constitue également une réponse et une démonstration de force. Dans les motivations de M. V. P. Singh en faveur des basses castes, les considérations purement électoralistes tiennent aussi une place importante. Le parti de M. Advani accuse M. Singh d'avoir voulu se constituer un « réservoir électoral » au profit de son propre parti, le Janata Dal, afin de pouvoir un

jour se priver de l'appui du BJP, un allié dont les thèses extrémistes sont peu compatibles avec l'image œcuménique que souhaite présenter M. Singh.

Mis au pied du mur, M. Singh déclare qu'il n'a pas l'intention de démissionner et affirme qu'il dispose de soutiens suffisants pour former une majorité, ce qui, si l'on s'en tient aux alliances actuelles, paraît illusoire. Le BJP compte 86 députés. Avec le renfort des 52 élus communistes, le gouvernement ne dispose plus que de 192 sièges pour une majorité absolue de 273 sièges.

Les efforts de M. Gandhi

La Constitution indienne prévoit que le gouvernement reste en fonction jusqu'à ce qu'il perde la majorité. M. V. P. Singh a annoncé qu'il engagerait la responsabilité de son gouvernement lors du débat, le 7 novembre à l'assemblée nationale, consacré à la tolérance religieuse. Chef de l'opposition, M. Rajiv Gandhi, dont le parti a perdu le pouvoir il y a dix mois, n'avait pas semblé jusqu'à présent très pressé de retourner aux affaires. La situation de l'Inde s'est détériorée depuis cette date, et rien n'indique que le Congrès, qui ne dispose que de 195 sièges, ait regagné du terrain dans l'opinion. M. Gandhi s'est efforcé de redorer sa propre image de marque, ternie par une succession de scandales, ainsi que celle de son parti, qui a subi des échecs électoraux importants dans le nord de l'Inde. Les communistes, comme les hindouistes, ne veulent pas favoriser un retour au pouvoir du Congrès (c'est la seule

raison de leur présence au sein d'une coalition qui comprend le BJP), maintiennent leur soutien au chef du gouvernement et demandent au parti de M. Advani de reconsidérer sa décision.

Le premier ministre va également jouer sur ce thème en prévenant ses alliés d'hier que sa chute entraînerait le retour de la « dynastie des Gandhi ». Il peut aussi tenter de constituer une majorité avec des dissidents du Congrès, notamment ceux issus des basses castes. Conscient malgré tout que le risque existe, M. Rajiv Gandhi vient de saisir le chef de l'Etat afin que celui-ci empêche la pratique consistant à débaucher des députés du camp adverse (le *horse trading*). Les efforts de M. Singh seront en outre entravés par l'ambition de son principal rival au sein du Janata Dal, M. Chandra Shekhar, qui va essayer de profiter des circonstances.

L. Z.

□ VIETNAM : délégation officielle du Vatican. — Le cardinal Roger Etchegaray dirigera une délégation catholique qui se rendra au Vietnam le mois prochain, a annoncé mercredi 24 octobre, le Vatican. Le cardinal, président de la commission paix et justice au Vatican, s'est déjà rendu au Vietnam en 1989. Il sera accompagné de deux autres prélats de Rome. L'agence vietnamienne VNA avait déclaré mardi que le gouvernement de Hanoï avait donné son accord à cette visite, qui doit débiter le 6 novembre. — (Reuter.)

Inde : crise politique

Le Premier ministre a perdu au Parlement le soutien du parti des intégristes hindous.

L'Inde est entrée, hier, dans une crise politique qui risque de durer. Le gouvernement du Premier ministre, Vishwanath Pratap Singh, a, en effet, perdu mardi sa majorité au Parlement, le Bharatiya Janata Party (BJP), un parti de droite pronant la renaissance de la religion hindoue, lui ayant retiré son soutien.

Après une brève entrevue avec le président indien, le Premier ministre a cependant annoncé qu'il ne démissionnait pas et était capable de prouver qu'il avait encore une majorité au Parlement. « Le BJP a retiré son soutien. Cela ne veut pas dire que j'ai perdu tout soutien. Je ne vais pas démissionner », a déclaré V.P. Singh.

C'est l'entêtement des intégristes hindous à construire un temple sur le site

de la mosquée Babri Masjid, à Ayodhya, qui a précipité l'Inde dans cette crise politique à l'issue pour l'instant totalement incertaine. Le BJP, qui compte 86 membres à la Chambre basse, a fait part de sa décision au Président après l'arrestation dans la nuit de son chef, Lal Krishan Advani, dans l'est du pays, où il conduisait une importante procession de militants hindous.

L'arrestation du chef du BJP a provoqué dans le pays des protestations qui, en début de soirée, avaient fait au moins un mort, et le parti a lancé pour aujourd'hui un ordre de grève générale. Plusieurs Etats ont mis leurs forces de sécurité en état d'alerte maximale, redoutant de nouvelles violences.

D'après AFP

TABLE DES MATIERES

	<u>Page</u>
INTRODUCTION	1
LISTE DES SOURCES DU CORPUS ET ABREVIATIONS UTILISEES	11
CHAPITRE I : LEXIQUE ET CULTURE	12
CHAPITRE II : DISCOURS JOURNALISTIQUE ET COMMUNICATION INTERCULTURELLE	19
CHAPITRE III : PROCEDES DE TRADUCTION ET RECHERCHE D'EQUIVALENCES	36
i) Emprunt	38
ii) Calque	46
iii) Paraphrase	50
iv) Adaptation	56
v) Créativité lexicale	60
CHAPITRE IV : ANALYSE COMMENTEE DES TEXTES AUTHENTIQUES	64
CONCLUSION	97
INDEX-GLOSSAIRE	105
BIBLIOGRAPHIE	116
ANNEXES	